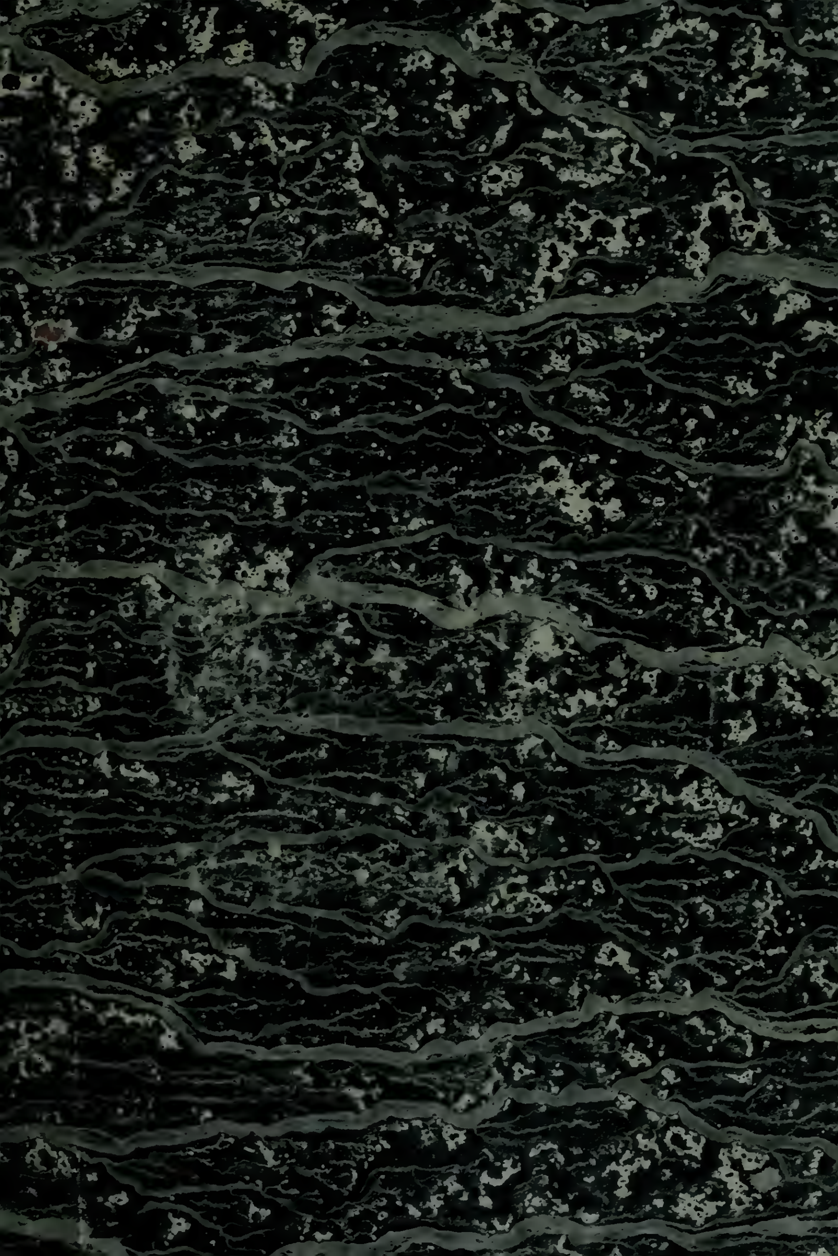


GEORGES DE ROZIÈRES.

Ouvrages de A. de Gondrecourt.

LA MARQUISE DE CANDEUIL,
2 volumes.

LES DERNIERS KERVEN,
2 volumes.

MÉDINE.
2 volumes.

Sous Presse :

LES PÉCHÉS MIGNONS,
4 volumes.

LE BOUT DE L'OREILLE,
2 volumes.

ROYAL-CRAVATE.

Ouvrages de Maximilien Perrin.

La Fille d'une Lorette.	4 vol. in-8.
L'Amour et la Faim.	2 vol. in-8.
L'Amant de ma Femme.	2 vol. in 8.
La Fille de l'Invalide.	2 vol. in 8.
Le Mari de la Comédienne.	3 vol. in-8.
Ma vieille Tante.	2 vol. in-8.
L'Ami de la Maison.	2 vol. in-8.
Les Pilulles du Diable.	2 vol. in-8.
Le Garde Municipal.	2 vol in-8.
Vierge et Modiste.	2 vol. in-8.
Le Domino Rose	2 vol. in-8.
La Demoiselle de la Confrérie. . . .	2 vol. in-8.
La Servante Maîtresse.	2 vol. in-8.
La Fille à Jean Remy.	2 vol. in-8.

SCEAUX. — IMPR. DE E. DÉPÉE.

GEORGES

DE ROZIÈRES

PAR

CARLE LEDHUY.

2

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
32, RUE DE LA HARPE.

—

1847

I

Explication.

Tu m'accuses pour prévenir mes reproches...C'est adroit... Mais j'aurai mon tour aussi.

— GATELLIER. — *Le vieux Bouc*, églogue. —

Malgré mon désir de raconter l'entrevue de Ghizla avec madame Dalton, il faut, de toute nécessité, que je retourne quelque peu en arrière. Je prie mon lecteur de se persuader qu'à cet égard je n'use d'aucune es-

pèce de charlatanisme pour tenir en suspens un intérêt habilement excité. Ces petits moyens m'ont toujours paru méprisables, aussi regarderais-je comme honteux d'y avoir recours. Pourquoi donc, me dira-t-on, ce procédé rétrospectif, qui vient, au plus beau moment, interrompre la marche de l'action? Lecteur, ne vous est-il jamais arrivé de sortir de chez vous pour aller, dans un quartier éloigné, traiter une affaire importante, et de vous apercevoir, à moitié chemin, de l'oubli d'une pièce essentielle, ou seulement de votre tabatière? Sans présomption, je puis affirmer que vous avez éprouvé plus d'un accident semblable. Que faisiez-vous alors, sinon ce que je fais aujourd'hui? Vous retourniez sur vos pas en enrageant, avec la crainte d'arriver trop tard au rendez-vous, et de manquer l'affaire importante.

Nos positions sont les mêmes, lecteurs. Comme vous, je me suis mis en route et, pendant le trajet, je me suis aperçu que j'avais oublié, non pas ma tabatière — car je ne prise plus depuis un événement inutile à rapporter — mais quelque chose de bien plus important à ma grande affaire, qui est de vous intéresser en vous amusant, ou de vous amuser en vous intéressant : à votre choix.

Entraîné par la peinture de la société de Maltingen, et influencé par la position de la jeune Ghizla, je n'ai vu que cette dernière et ne me suis aperçu de ma négligence envers les autres personnages, qu'au moment où le vieux Gottlieb est venu annoncer madame Dalton. Pauvre femme encore que celle-là, dont je vous ai trop parlé d'abord et que j'ai trop vite abandonnée ensuite ! C'est à elle que nous allons retourner.

Nous l'avons quittée au moment où, transportée par M. Georges de Rosière dans la maison du garde, elle ouvrait les yeux et voyait son amant à ses pieds. Ce premier moment fut une surprise pour tous les deux; ni madame Dalton, ni Georges ne songèrent d'abord, en se retrouvant si près l'un de l'autre, aux griefs qui les avait séparés; un éclair d'amour sans nuage les enveloppa un moment, et leur cœur ne battit que de joie et d'ivresse. Mais les éclairs passent, hélas! trop vite; leur lumière passagère ne se montre d'ailleurs que dans l'orage, et quant ils cessent de sillonner la nue, les ténèbres nous semblent plus épaisses et plus affreuses... Ainsi fut-il pour Eugénie et Georges; entraînés par un élan invincible de l'amour qui brûlait au fond de leur âme, ils s'étaient revus comme aux beaux jours de leur liaison; puis, le mur glacé du doute s'était de

nouveau dressé entre eux; le souvenir étouffé par ce moment d'abandon, était revenu et, devant lui, s'étaient enfuies bientôt les illusions et la confiance.

Ce fut Georges qui, le premier, sortit de son étourdissement. Cela devait être. Inférieur à la femme sous le rapport de la tendresse dévouée et indulgente, l'homme est mille fois plus qu'elle possédé du démon de l'orgueil; et, quand l'une hésite entre le ressentiment et le pardon que son cœur aimant accorde secrètement, l'autre rougit de ce qu'il regarde comme une honteuse faiblesse, et comprime violemment son premier instinct ; il reprend alors impitoyablement le rôle d'accusateur, de juge et souvent de bourreau que l'égarement et l'orgueil lui ont peut-être seuls inspiré. Georges se leva brusquement, et, faisant quelques pas en arrière, se couvrit le visage de ses

mains et donna une nouvelle preuve de la folie humaine. Au lieu de se demander pourquoi madame Dalton, l'ayant trahi, courait ainsi cherchant sa trace ; au lieu de répondre raisonnablement à cette question, en jugeant cette démarche d'une femme timide comme la preuve d'amour la moins douteuse qu'elle pût donner, il appela à lui tout ce passé mystérieux qui avait détruit son repos ; il sentit toutes ses tortures se renouveler et s'écria avec amertume :

— Vous ici ! perfide !

Madame Dalton, plus lente à dompter son émotion, y fut aidée par cette épithèteque dans son opinion Georges méritait beaucoup plus qu'elle. Mais elle ne s'emporta pas en exclamations passionnées; sa démarche était le résultat d'une longue méditation et elle avait trop ardemment désiré ce moment solennel pour compromettre la lueur

d'espoir qu'elle y avait entrevue. Si un instant auparavant elle avait faibli en entendant les paroles de Ghizla, maintenant elle avait repris son courage et la résolution de connaître, enfin, la vérité. L'épreuve devant être décisive, elle pria le ciel de lui donner le calme sans lequel elle ne pouvait la tenter. Elle se leva avec résolution, pria le garde qui se tenait debout et curieux devant elle de sortir, et, ayant fermé la porte de la maisonnette, elle s'adressa à Georges.

— Nous sommes seuls, monsieur. Puisque la faiblesse dont je n'ai pas été maîtresse a amené, contrairement à mon désir, une entrevue que j'avais dessein d'éviter toujours, j'en profite et vous prie de m'écouter. Un mystère inouï plane sur moi depuis que je vous connais ; avec l'amour que vous m'aviez inspiré, vous avez éveillé

en moi les douleurs les plus poignantes que puisse endurer le cœur d'une femme... Depuis que notre lien s'est rompu, le repos m'a fuie; je suis devenue si misérable que la mort, évitée et combattue par chacun, semble être mon plus sûr, mon seul refuge... Mais, avant le moment qui doit terminer une si triste vie, j'ai voulu accomplir un vœu ardent, qui crie en moi sans relâche depuis le jour fatal... Je suis venue dans ce pays aussitôt que j'ai pu me soustraire à une odieuse contrainte; j'y suis venue, non pour vous voir, non pour avoir une explication ou vous en donner aucune; en un mot, ce n'est pas vous que je cherche ici, ce n'est plus de vous que je fais dépendre mon sort... Ce sort est fixé, puisque j'ai renoncé à vous. Mais je viens ici pour éclaircir quelques doutes.... En un mot, je veux voir mademoiselle de Maltingen... Ne me dites rien d'elle; ne me

parlez pas pour me dissuader de mon idée ou m'y encourager; je n'entendrai pas un mot à ce sujet; rien ne peut me détourner de ce que j'ai résolu. Je voulais la voir sans que vous en fussiez prévenu; des renseignemens que je croyais exacts m'avaient informée de votre absence de Maltingen, et j'avais voulu en profiter.... Quoique j'aie été trompée, quoique vous soyiez ici, je verrai mademoiselle de Maltingen. Maintenant que j'y réfléchis mieux, j'ai une prière à vous adresser. Voulez-vous me promettre de vous éloigner d'ici pendant quelques jours seulement? Ayez foi en ma loyauté; je ne suis point votre ennemie, et ne chercherai pas à troubler votre bonheur... Mon repos est attaché à cette entrevue.... Soyez assez généreux pour me laisser libre de votre influence, sans me demander la raison de cette bizarrerie. Voulez-vous m'accorder la dernière chose que, proba-

blement, j'aurai occasion de vous demander?

Georges était au comble de la surprise. Il lui était difficile de deviner le motif qui portait Eugénie à désirer de voir Ghizla ; le ton de la demande qu'elle venait de faire en dernier lieu était si incertain, il contrastait tellement avec la situation dans laquelle tous deux se trouvaient, que les perplexités les plus étranges agitaient l'esprit de Georges. Ému plus qu'il ne le laissait paraître par ce tête à tête avec la femme qui avait tant d'influence sur son cœur, il ne savait que répondre.

— Vous hésitez, reprit Eugénie avec une certaine amertume, vous ne pouvez consentir, même pour un jour, à quitter Maltingen. « Comment fuir ceux que l'on aime ! »

Georges tressaillit, car ces mots étaient précisément la dernière phrase de sa conversation avec Ghizla, et sa mémoire, comme

celle d'Eugénie, les avait parfaitement retenus. Quelle intention secrète mettait madame Dalton, en répétant ces mots? l'obscurité de la chaumière, où ne pénétrait qu'un faible rayon de la lune, ne lui permettait pas d'apercevoir les traits de madame Dalton ; mais il crut lui voir essuyer une larme, et toute la force dont son orgueil s'était armé fut sur le point de l'abandonner. Si elle pleure, pensait-il, la jalousie cause-t-elle ses larmes ?... Elle m'aimerait ?

—Eugenie ! dit-il enfin.

— Monsieur , interrompit madame Dalton , ce nom ne convient plus entre nous.

— Pardonnez..... mais ce qui se passe en moi me trouble, me rend presque insensé... suis-je éveillé ? est-ce bien là cette femme que j'ai tant aimée, qui pouvait faire mon bonheur, et qui m'a repoussé ?

— Si vous revenez sur le passé, Monsieur,

je m'éloigne..... Voulez-vous me permettre (elle appuya sur ce mot) de voir mademoiselle de Maltingen hors de votre présence?

— Et quelle raison, quel droit ferais-je valoir pour vous en empêcher? J'ignore quels sont vos desseins; mais vous savez bien que je ne puis m'y opposer..... Eugénie!..... devions-nous nous revoir!..... Pourquoi venez-vous ici? Après m'avoir déchiré le cœur, venez-vous pour rire du mal que vous avez fait?

Madame Dalton soupira.

— Pauvre Georges! Monsieur, dit-elle en se reprenant, ne dissimulez plus avec moi... C'est votre bonheur que j'avais en vue..... S'il est un cœur déchiré, il ne faut pas que ce soit le vôtre...

— Quoi! s'écria Georges avec une indicible anxiété, que parlez-vous de bonheur?

vous saviez bien qu'il n'en était plus pour moi, du moment où vous...

— Taisez-vous, reprit impérieusement la jeune femme, n'oubliez pas la demande que je vous ai faite ; éloignez-vous pendant deux jours de Maltingen.

— Eugénie! reprit-il avec passion, je ferai tout ce que vous voudrez ; mais, au nom du Ciel, laissez-moi vous faire une question....

— Et vous partirez?

— A l'instant même, si vous l'exigez.

Madame Dalton s'approcha de la porte de la chaumière, l'entr'ouvrit et se tint sur le seuil.

— Parlez, dit-elle, mais songez que si je ne puis répondre, je m'éloigne avec votre promesse.

Georges se mit alors à genoux au milieu de la chambre, et, étendant vers Eugénie les bras d'un air suppliant, il s'écria,

avec une exaltation qui fit frémir la jeune femme :

— Eugénie! vous, qui m'avez dit que vous m'aimiez, qui m'aviez donné votre cœur en me promettant votre foi, êtes-vous la femme de d'Asberg ?

— Non, dit vivement madame Dalton.

— Eh bien ! ne me fuyez pas encore, laissez-moi ajouter un mot qui peut de nouveau changer mon sort..... Avez-vous volontairement renoncé à moi ? et, quand je vous ai dit — pardonnez-moi de le rappeler — quand je vous ai dit : « Si vous m'écrivez de partir, je vous mépriserai, » est-ce librement, du fond du cœur, que vous m'avez répondu : « Partez ! oubliez-moi. »

— Oui, murmura la pauvre femme, et c'est aussi du fond du cœur que j'ai ajouté : « Puissiez-vous être heureux ! »

— Mais, vous ne m'aimiez donc pas ?

— Oh ! Georges ! quand je vous prouvais cet amour aux dépens de ma vie, vous en doutiez !

— Aux dépens de votre vie !... Eugénie, ayez pitié de moi, quel mystère recouvrent ces mots incompréhensibles ?...

— Allons, Georges, soyez fidèle à nos conventions ; n'insistez pas, car je ne veux pas vous répondre...

— Et moi je veux que vous parliez, reprit Georges hors de lui-même.

Madame Dalton voulut fuir ; mais avant qu'elle en eût eu le temps, M. de Rosière l'avait enlacée dans ses bras.

— Il faut que vous m'entendiez, et me donniez le mot de cette énigme... Vous savez que je dois vous croire la plus fausse, la plus perfide des femmes ; vous avez payé mon amour d'une trahison insigne ; je vous ai accusée et vous ne vous êtes pas justifiée ; je

vous ai insultée et vous avez accepté l'insulte ; je vous ai dépeint l'avenir affreux que vous me réserviez et vous êtes restée insensible ; enfin, je suis parti, j'ai fui pour ne pas être témoin du bonheur d'un autre homme ; et maintenant, vous voilà occupée de je ne sais quel projet, bouleversant encore une fois mon âme en me disant que vous m'aimiez, en me faisant entendre que vous m'aimez encore..... Il faut que vous vous expliquiez : vous ne pouvez être assez cruelle pour vous jouer long-temps d'un cœur si désolé déjà..... Eugénie, parlez, expliquez-vous.

Madame Dalton tremblait comme la feuille dans les bras de Georges ; elle essayait faiblement de s'en arracher ; mais il l'étreignait si violemment qu'elle dut y renoncer. A mesure qu'il parlait, des gémissemens échappaient à la jeune femme, et lorsqu'il

se tut, elle murmura douloureusement :

— Ecoutez-le, et vous croirez qu'il dit vrai !... Georges, laissez-moi ; c'est vous qui vous jouez de mon malheur, qui riez des tortures que vous m'avez imposées..... Vous abusez de vos forces contre une femme..... C'est vous qui êtes cruel.... Que faut-il donc encore pour satisfaire votre cruauté ?

Georges, usant de toute sa vigueur, ramena madame Dalton dans la chaumière et referma la porte.

— S'il y a un mystère, il faut qu'il s'éclaircisse, dit-il égaré. Ce moment dut-il être le dernier de ma vie, mettra fin à une situation insupportable. Vous ne sortirez d'ici que quand je saurai tout.

— Il veut que je boive le calice jusqu'à la lie, s'écria Eugénie en se tordant les bras avec désespoir. Eh bien ! cette nouvelle torture je la subirai...

Madame Dalton s'assit sur un banc, et Georges, appuyé contre la porte, resta devant elle.

— Georges, continua madame Dalton, est-il donc besoin de vous répéter ce que votre conscience doit vous crier sans cesse ?.. Vous le voulez, vous me contraignez à énumérer une à une toutes mes douleurs : soit. Au moins quand nous nous séparerons, vous pourrez dire si je méritais tant d'indignités, vous connaîtrez mon âme tout entière. Quand je vous connus, une nouvelle existence commença pour moi. Jusque-là mon cœur avait été un chaos de pensées confuses, de désirs sans objet, d'espérances inconnues : votre vue éclaira ma pensée, je sus ce que je pouvais désirer, mes espérances eurent un but. Je naquis moralement, pour ainsi dire. J'acquis la connaissance de moi-même et eus la première idée du bonheur.

Vous savez que je n'exagère rien en parlant ainsi. Je n'avais encore rien connu de la vie que mes jeunes années d'adolescence; j'ignorais et j'ignore encore le monde. Mariée par la volonté de ma mère mourante, j'avais pour l'homme qu'elle avait choisi un respect filial: il me semblait que j'aimais en lui le souvenir de ma mère... C'est tout ce que je connus d'affection. M. Dalton, mort au pied de l'autel où nous nous étions unis, ne m'a fait apprendre du mariage que le veuvage... Depuis ce moment, je me sentais isolée sans pouvoir deviner ce que je souhaitais près de moi. Riche, je ne sais pas encore jouir de ma fortune; mes mains inexpérimentées la laissent trop facilement, peut-être, couler autour de moi. Je crois avoir satisfait à la volonté de l'époux qui m'a faite si opulente, en répandant son or partout où je découvre un malheureux... Mais jusqu'au

moment où je vous ai vu, que de fois me suis-je écriée : « Ils me remercient tous, ils demandent de nouveau mes secours; mais aucun n'est mon ami... Autour de moi le désert » Je vous ai rencontré, Georges, et tout a changé d'aspect. Vous êtes venu à moi, vous m'avez cherchée, suivie, et moi, complice involontaire de vos projets, je me suis, pour ainsi dire, jetée dans vos bras. C'est que c'était la première fois que j'aimais, Georges; c'est que, nouveau Pygmalion, vous veniez d'animer une statue qui, vous devant l'existence, devait se consacrer à vous... C'est ce que j'ai compris, lorsque, dans ce parc... je vous ai dit : Georges, je vous aime! Je ne fus pas effrayée du nouvel état de mon cœur. Ce n'était pas du trouble que votre amour y avait jeté, c'était une félicité indicible, sans aspérités, ineffable bonheur qui me semblait venu du ciel.

Comment aurais-je eu le moindre scrupule? tout n'était-il pas pur entre nous? Le sentiment nouveau que j'éprouvais me semblait le perfectionnement de mon être, un souffle divin avait jusque-là manqué à mon âme et vous m'aviez communiqué cette flamme qui ennoblissait mes pensées : loin de me trouver coupable, je me sentais meilleure. Vous aimer me semblait un devoir autant qu'un besoin de mon cœur... Je vous aimai donc, Georges, et je fus heureuse...

Madame Dalton s'arrêta, sa voix s'était comme éteinte en prononçant ces derniers mots.

— Quel langage ! dit à voix basse M. de Rosière. Quelle peinture faites-vous, Eugénie!.. Pour que tout cela fût vrai, il faudrait que tout fût sincère. Et si vous étiez sincère, comment avez-vous pu faillir si promptement ?

— Par pitié pour moi, par honneur, Monsieur, ne m'accusez pas d'une perfidie imaginaire. Ecoutez; vous venez de voir combien je vous aimais; vous savez quelle puissante impression vous aviez produite sur mon cœur novice; vous étiez ma vie tout entière, et je compris seulement alors ce qu'il y avait de sublime dans un lien contracté une fois déjà, mais sans amour. Vous me disiez que la possession de mon cœur et de ma main ferait votre bonheur; j'accordai ma main à celui qui possédait déjà mon âme. Je n'eus pas un instant la pensée qu'il en pût être autrement. Vous étiez un second créateur pour moi, je devais donc vous consacrer les nouvelles facultés dont vous m'aviez douée. Vivre loin de vous, ce n'eût plus été vivre. Mais, monsieur, savez-vous ce qui doublait mon bonheur, lorsque je consentais à devenir votre femme? C'est que je voyais en vous

un homme supérieur aux hommes de votre époque. Isolée dans le monde, riche, douée de quelque beauté, j'ai entendu bourdonner plus d'une fois autour de moi un essaim d'hommes frivoles et présomptueux qui me croyaient une conquête facile ; mais mon inexpérience n'allait pas jusqu'à l'aveuglement : je les jugeai tous, ces hommes, et mon cœur demeura libre comme ma main... Mais quand je vous vis, je connus alors l'homme comme doit le rêver toute femme délicate ; il me sembla que je vous avais attendu et que vous veniez enfin, me disant : « Me voici ! » Votre amour me remplit d'orgueil, parce que je vous jugeai noble, plein de droiture et d'honneur, exempt de ces ridicules vanités, de ces roueries cruelles, de ces vices, de ces travers dont le spectacle me dégoûtait dans les autres hommes. Je vous aimai parce que je vis en vous un homme à

la fois modeste et plein de mérite, sachant allier la brûlante tendresse de l'amour à la gravité de l'homme sensé, les grâces de l'homme du monde à la solidité du jugement et du cœur.... Hélas! je vous aimais, surtout, parce que vous me disiez que, vous aussi, vous aimiez pour la première fois, parce que j'étais fière que vous m'eussiez attendue comme moi-même je vous avais attendu.... parce que j'avais les premiers battemens de votre cœur comme vous aviez les miens... Folle! j'avais rêvé le Phénix de la fable... A présent, je ne crois plus qu'un tel homme existe....

— Que voulez-vous dire? interrompit impétueusement M. de Rosières.

— Je veux dire, continua avec amertume madame Dalton, que j'avais été indignement trompée..... Je veux dire, reprit-elle en s'animant, que mes rêves s'évanouirent l'un

après l'autre, que tous les rayons de l'auréole dont je m'étais plue à vous ceindre, s'éclipsèrent successivement. Le voile que ma crédulité épaississait chaque jour, fut déchiré, et je vis..... à la place du dieu que j'idolâtrais, un homme vulgairement volage comme les autres hommes ; lâchement cruel comme eux, passant d'un cœur à un autre, d'une victime à une autre victime, sans pitié, sans remords, sans autre guide que ses passions ; armé de fourberies, de mots tendres, mille fois répétés à mille femmes avant moi ; jouant les sentimens avec une sacrilége habileté..... Je vis, enfin, que le ciel rêvé si doucement depuis deux mois, était un enfer de déception ; je vis que, si je devenais votre femme, les heures fortunées de mes songes se changeraient en un long supplice ; que peu à peu vous dépouilleriez le masque dont vous étiez affublé ; que

je n'aurais bientôt plus d'autre idole qu'un marbre insensible, qui raillerait mes larmes comme il avait raillé tant d'autres douleurs; je vis, enfin, que ma vie n'avait brillé un instant que par une illusion dont il ne me resterait que le souvenir... car je dus immoler jusqu'aux espérances que j'aurais pu conserver. J'aurais pu me dire : peut-être parviendrai-je à ranimer à mon tour cet amour factice... Peut-être, touché de tant d'amour, en éprouvera-t-il réellement pour moi..... Mais non, mon orgueil s'abaissa; je ne pus compter sur mes forces quand je sus quel ange avait échoué déjà.... Vous voyez que je sais tout, Georges; oui, tout m'a été révélé. Triste, épouvantable révélation! et pourtant je l'ai bénie... Georges! Une autre, avant moi, avait reçu vos sermens!... On me peignait sa douleur, sa mort prochaine, si je n'étais assez généreuse pour vous rendre à son

amour... Et cependant je réfléchis... Oui, je le confesse, ce n'est pas sans hésitation que je me résolus à mettre le sceau sur mon avenir... Mais, c'est l'amour même que j'avais pour vous qui, dans cette circonstance, me décida. Il ne pourra être heureux avec des remords dans le cœur, me dis-je..... Vous voyez, Georges, que je ne vous deshéritais pas entièrement d'honneur et de délicatesse... Hélas! j'étais et suis encore trop disposée à reprendre mes illusions! Pour vous éviter une vie empoisonnée, pour vous rendre la possibilité de réparer une grande faute, je vous rendis votre liberté : je rompis avec vous, je vous laissai croire.....

— Éugénie ! s'écria avec passion M. de Rozières, je n'en puis entendre davantage... Précisez, au nom du Ciel !... Qu'ai-je fait ? quelle action ai-je commise ?..... Comment ai-je pu déchoir dans votre cœur et votre

estime ? Ce mystère ! Au nom de la pitié ! dites le mot de cette énigme.

— Georges, reprit d'une voix étouffée madame Dalton, avant moi, n'avez-vous aimé aucune femme ?

— Aucune ! je le jure sur mon honneur d'homme et sur mon âme immortelle.

Madame Dalton frappa avec égarement ses mains l'une contre l'autre.

— Il nie, il ment, Georges ! vous voulez donc que je vous méprise !

A ces mots, M. de Rosières s'élança vers elle :

—Ne me tuez pas, Eugénie !.... Le nom, le nom de cette femme ! on vous l'a dit, au moins, en me calomniant.

— Ai-je besoin de le prononcer ? Notre présence à tous deux est assez explicite....

Vous aimiez Ghizla de Maltingen.

Un gémissement accompagna ces mots,

et madame Dalton pleura convulsivement. Une stupeur indescriptible s'était emparée de Georges. Ce coup inattendu le plongeait dans un étonnement dont il avait peine à sortir. Les paroles lui manquaient pour exprimer ce qu'il ressentait. Ce fut madame Dalton qui, prenant son silence pour un aveu complet, parla la première.

— Vous vous taisez, Monsieur... Désormais que pourriez-vous dire? sinon que vous êtes cruel, au-delà de l'idée que je m'étais faite de la cruauté. — C'est pour vous jouer de moi que vous m'avez retenue... Laissez-moi partir maintenant. J'avais un projet, je l'accomplirai. Avant de quitter le monde, je veux voir si la femme qui me remplacera près de vous est digne du rang que j'avais rêvé. Je lui ai rendu l'homme qu'elle aimait, je veux voir si je lui ai rendu le bonheur... Mais ne craignez rien, vous pouvez

vous éloigner comme nous en sommes convenus. La femme qui est assez généreuse pour renoncer à vous, ne fera, ne dira rien pour troubler le bonheur qu'elle a voulu vous donner... Ma voiture m'attend à peu de distance. Demain je reviendrai à Maltingen où j'espère ne pas vous voir. Adieu! adieu! pour la dernière fois.

Madame Dalton marcha vers la porte. Mais Georges, rendu à lui-même par ce mouvement, la retint avec force.

— Et vous avez pu croire une telle infâmie! s'écria-t-il avec frénésie.

— Quoi! encore? balbutia madame Dalton en sentant ses jambes fléchir.

— Eugénie, continua Georges d'une voix solennelle, je n'ai aimé, je n'aime que vous, d'amour. Vous m'avez repoussé, mais vous n'avez pu changer mon cœur. Après, comme avant, nulle femme que vous n'a eu mon

amour!... Ne me trompez pas, ne me cachez pas votre propre infidélité sous une accusation qui peut si facilement tomber d'elle-même... Ces inventions...

— Georges! Georges! murmura madame Dalton, je n'ai rien inventé... On n'invente pas les supplices dans lesquels on doit succomber.

— Alors, reprit avec une agitation extrême M. de Rosières, une main perfide s'est placée entre nous...

— Quoi!..... Georges! songez que c'est la vie ou la mort que vous suspendez sur ma tête! Ce seul mot me bouleverse..... Une trahison!.. Quoi! d'Asberg... m'aurait trompée...

A ces mots l'étonnement et l'agitation de Georges redoublèrent.

— D'Asberg, dit-il, ne deviez-vous pas l'épouser?....

— Jamais !... je vous le laissai croire.... parce qu'il fallait vous dégager de moi.... parce que Rodolphe était si pressant.

— Rodolphe ! quel mystère infernal ?

— Eh bien ! Rodolphe n'est-il pas le frère de Ghizla ? C'est par lui que j'ai su que vous et sa sœur vous vous étiez aimés et fiancés... Georges ! qu'avez-vous à trembler ainsi ?.... Mon Dieu ! mon Dieu ! ma tête se perd... Parlez donc, Georges, ne me laissez pas dans un doute impossible..... Vous l'aimiez ; son repos, son honneur, sa vie étaient compromis : Rodolphe m'a tout dit.

— Rodolphe est un infâme imposteur.....

A ces mots, prononcés d'une voix retentissante, madame Dalton perdit connaissance dans les bras de Georges ; mais ce fut un court instant de faiblesse. Une lueur d'espoir avait traversé son cœur, et elle revint bientôt pour la saisir.

— Répondez : sur votre âme, sur la tombe de votre mère, sur les objets les plus sacrés, continua-t-elle, avez-vous connu Ghizla à Paris?

— C'est vrai.

— L'avez-vous vue fréquemment?

— Pas plus fréquemment qu'une autre femme.

— L'avez-vous vue à Baden?

— Oui.

— Vous n'êtes venu aux eaux que pour la voir.

— Pour la voir, elle et sa famille.

— Où êtes-vous allé, quand nous avons rompu?

— A Maltingen....

— Vous voyez donc bien, ajouta avec découragement madame Dalton, vous l'aimiez, et vous l'aviez momentanément oubliée ; vous l'avez retrouvée et vous l'aimez.

— Je n'eus jamais d'amour pour mademoiselle de Maltingen.

— Georges! Georges! songez à ce que vous dites... Rodolphe n'a pu inventer cet amour. J'ai vu d'ailleurs une lettre...

— Une lettre de moi?

— Non, de Ghizla. « J'aime M. de Rosières de toutes les forces de mon âme, » dit-elle... Vous ne répondez pas?..... Ainsi, adieu! Georges.... Oh! quel enfer est entré dans mon cœur, depuis que je vous ai vu.

M. de Rosières changea subitement de manières et de ton.

— Madame, dit-il avec dignité : ce que vous venez de me dire me prouve qu'une intrigue a été ourdie pour nous désunir. Le nom de Rodolphe, que vous avez prononcé, m'indique un moyen de l'éclaircir. J'ai foi en vos paroles ; je vois que vous avez été trompée, et qu'un excès de délicatesse vous

a engagée à rompre un projet si ardemment formé entre nous. Si mon amour pouvait s'accroître, il prendrait une nouvelle force de ce sacrifice... Mais il faut que vous me rendiez justice ; il faut que la loyauté de ma douleur vous soit connue. Vous êtes venue ici dans un but que je vous engage à remplir. Voyez mademoiselle de Maltingen. Personne, mieux qu'elle, ne peut vous tirer de l'erreur dans laquelle une intention que je connaîtrai bientôt vous a plongée. Je ne gênerai pas votre entrevue ; j'attendrai à Munich que vous m'en fassiez connaître le résultat. La sincérité de mademoiselle de Maltingen est égale à la vôtre ; vous saurez donc quelles ont été nos relations... Maintenant, madame, permettez-moi de vous conduire jusqu'a votre voiture.

Madame Dalton, étonnée, émue, agitée de mille idées confuses, se laissa entraîner, et

sortit de la chaumière appuyée sur le bras de Georges. Elle marchait en trébuchant auprès de lui, et balbutia :

— Est-ce un rêve ! Est-ce le ciel que j'entrevois de nouveau !...

— C'est la vérité, répondit M. de Rosières, comme ils arrivaient près de la voiture. Conservez-moi votre amour, Eugénie, je l'ai toujours mérité.

Georges ayant aidé madame Dalton à monter en voiture, lui baisa la main et s'éloigna.

II

Les Rivales.

Sa vue m'irrite... et pourtant c'est moi qui suis la coupable.

— SCHILLER. —

Maintenant que j'ai fait connaître les préliminaires de cette entrevue mémorable, je vais dire ce qui se passa entre madame Dalton et Ghizla de Maltingen. Ce que l'on connait du caractère de ces deux femmes, doit

faciliter l'intelligence de leur position respective. Toutes deux également jeunes, belles, délicates, également novices encore dans la vie, malgré la différence de leur position sociale ; toutes deux, enfin, timides et craintives, toutes deux éprises au même degré d'un homme qu'elles voudraient captiver se trouvèrent en face l'une de l'autre comme en face d'un juge sévère, d'une rivale implacable. Egalement effrayées de leur entrevue, celle qui la subissait et celle qui l'avait voulue, eussent désiré pouvoir s'échapper réciproquement. Toutes deux pressentaient que leur force d'âme ne les soutiendrait pas long-temps et sentaient s'amonceler sous leurs paupières des larmes qu'elles ne pouvaient retenir. La situation était bizarre, mais d'une bizarrerie facile à comprendre et sur laquelle je n'insisterai pas.

Le premier mouvement de chacune de

ces deux femmes fut un mouvement d'effroi à la vue de sa rivale.

— Qu'elle est belle! se dirent-elles en même temps *in petto*.

Puis Ghizla, essayant de reprendre le calme nécessaire à son rôle de maîtresse de maison, dit tout haut, en s'avançant vers madame Dalton:

— A quoi dois-je l'honneur de cette visite, madame?

— Au hasard, mademoiselle.... balbutia Eugénie en baissant les yeux.

— S'il en est ainsi, je rends grâce au hasard, dit avec non moins d'embarras Ghizla.

Et, ayant fait asseoir madame Dalton, elle se plaça près d'elle et se tut avec confusion.

— Madame habite peut-être les environs de Maltingen? reprit-elle sans trop savoir ce qu'elle disait.

— J'ai loué le château de Benthein, répondit madame Dalton; mais je compte quitter bientôt la Bavière...

— Pour retourner en France, madame?

— Pour retourner?... mon Dieu, j'ignore où j'irai...

Les yeux de madame Dalton s'étaient remplis de larmes, et Ghizla se voyait aussi sur le point de céder à l'attendrissement, quand un violent effort qu'elle fit lui rendit l'apparence de la tranquillité.

— Vous êtes heureuse, madame, de pouvoir aller librement par le monde, de pouvoir choisir le site où vous planterez votre tente... c'est un bonheur que je vous envierais presque.

— Ah! ne m'enviez rien, mademoiselle! s'écria Eugénie avec vivacité. Puis, reprenant un ton plus modéré, elle continua: mais vous aussi, mademoiselle, vous avez

voyagé... J'ai entendu dire... que vous étiez venue en France, à Baden ensuite?

— C'est vrai, madame; mais je n'avais pas cette liberté dont vous jouissez et dont, à la vérité, je serais fort embarrassée....

— Ma liberté m'est lourde parfois, je m'en sers probablement fort mal....... Du moins, en cette circonstance, ai-je rempli mon but.

— Vous aviez des affaires en Allemagne? demanda timidement Ghizla.

— Oui, une affaire.... bien importante.... je voulais voir quelqu'un..

— Que vous avez vu, madame?

— Que je vois maintenant, dit avec intention madame Dalton.

Ghizla se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux.

— Quoi! balbutia-t-elle, vous vouliez me voir, moi?... C'est une raillerie, je n'ai pas

l'honneur d'être connue de vous, madame.

Madame Dalton attachait un regard presque assuré sur la jeune fille, et au trouble qu'elle remarqua sur son visage, elle devina le trouble de son esprit. C'est pourquoi, elle-même n'étant pas plus calme, elle résolut de brusquer l'éclaircissement qu'elle désirait.

— Mademoiselle, continua-t-elle en se rapprochant de Ghizla et en lui prenant la la main, cessons cette conversation de lieux-communs; elle ne convient ni à l'une ni à l'autre de nous. Avant de vous avoir vue, j'avais pris la résolution de ne rien vous dévoiler de ce qui se passait en moi; mais à présent je sens que ce serait vous faire injure d'en agir ainsi. Voulez-vous me permettre de vous parler un instant comme je parlerais à ma propre sœur?

Ghizla, tremblante d'émotion et d'une va-

gue crainte, ne put que presser la main de madame Dalton.

— Vous me connaissez, continua cette dernière.

— Oh! oui! s'écria Ghizla incapable de se contenir plus long-temps.

Et, de la main qu'elle avait libre, elle essaya de cacher ses yeux d'où s'échappait un torrent de larmes.

— Vous m'avez fait bien souffrir, poursuivit avec douceur madame Dalton; je ne sais comment je ne suis pas morte du mal que vous m'avez fait.

— Moi! que voulez-vous dire?... Je vous ai fait du mal! oh! fasse le ciel que cela ne soit pas!

— Allons, ne dissimulez pas, votre frère m'a tout dit.

— Vous connaissez mon frère!..... Ah! pourquoi n'est-il pas ici.... pourquoi... Mais

c'est impossible, je n'ai pu vous faire du mal... oh! non, je ne l'ai pas pu.

— Ou vous n'aimez pas, ou vous comprenez ce que j'ai souffert.... Une lutte horrible d'abord.... Je ne voulais pas renoncer à lui... Puis une jalousie qui déchire le cœur avec des tenailles ardentes.... Ah ! je n'ai pas souffert !... C'est un blasphême que vous dites là ! Sachez qu'il n'y a, du moins n'en ai-je jamais éprouvé, aucun autre chagrin, aucune douleur comparable à cette douleur infernale.... Voir mourir sa mère, Ghizla, c'est un spectacle dont l'image lugubre nous suit long-temps après que le tombeau s'est refermé sur son cadavre... Perdre par une mort prématurée l'objet de ses affections, c'est un acheminement vers la tombe, c'est à prendre la vie en haine, c'est à devenir suicide par désespoir.... Mais ces pertes sont dans le cours naturel de l'existence humaine.

Dieu nous donne l'être, il peut nous rappeler à lui, et nous pouvons supporter une peine dont la mort sera le terme. Mais qu'il est loin d'en être ainsi quand on est séparés et vivants.... Lui, là-bas; moi, ici.... De quel supplice atroce se complique la douleur quand à la séparation vient s'adjoindre la jalousie.... Vous demandez si j'ai souffert! vous en doutez... ah! vous ne savez pas aimer. Georges n'était-il pas près de vous? Savez-vous les visions cruelles qui m'assaillaient dans mes rêves du jour et de la nuit?.. Vous et lui... toujours, Ghizla! toujours ensemble vous m'apparaissiez. Tantôt je vous voyais sous les ombrages des forêts, errans, insoucieux du chemin, exhalant vos pensées, enlaçant vos mains.... J'entendais vos deux voix murmurer des mots d'amour.... La sienne, vibrante et sonore retentissait comme une cloche funèbre à mes oreilles..

Je voyais l'amour dans vos yeux, dans les siens, dans tous les deux je voyais le bonheur que donne une tendresse partagée..... Je le voyais faire avec vous ces excursions dans l'avenir avec lesquelles il savait si habilement colorer l'horizon d'espérances rayonnantes.... Je l'entendais épancher en vous les trésors de son âme, les grâces de son esprit.... En un mot, ce qu'il avait été pour moi, je devinais qu'il l'était pour vous... quelquefois je devinais davantage... Mais, si le bruit d'un baiser arrivait mystérieusement jusqu'à moi, porté sur les ailes d'un démon sans pitié.... un nuage obscurcissait ma pensée.... je n'osais plus songer à vous deux... mais votre image était plus forte que mes scrupules.... Vos soupirs arrivaient à moi.... Ah! je n'ai pas souffert! quand je vous croyais au comble de la félicité terrestre.... Mais sachez donc que ma voix se bri-

sait dans les sanglots! mon corps brûlait d'une fièvre impitoyable.... ma raison s'égarait.... J'appelais à grands cris la mort, et si elle était venue j'aurais lutté avec désespoir contre sa faux menaçante.... Parce que, voyez-vous, mourir c'est laisser le champ libre à ceux qui nous ont trompés.... Mourir! c'est un horrible moment pour une âme jalouse.... Dans les tortures de l'agonie, on doit se débattre sous cette pensée atroce: ils vont être libres, ils vont se réjouir!..... Et puis, au fond de la jalousie n'y a-t-il pas toujours un peu d'espoir?.... Et puis, la vie qui m'apparaissait si radieuse quelques jours auparavant, je ne l'avais pas encore oubliée. Tout en me disant que cette bienheureuse vie était désormais le partage d'une autre, je ne pouvais m'empêcher d'y rêver encore. D'ailleurs, je voulais vivre pour pouvoir un jour me présenter à vous, et vous

montrer, l'une après l'autre, les plaies dont tous deux vous aviez déchiré mon sein.... Je voulais planter au cœur de Georges le clou brûlant du remords.... mais, excepté la mort, que n'ai-je pas souffert? Nuits d'insomnie, folies, fureurs, abattement, désespoir, pleurs, supplications au ciel, à l'enfer, à vous, à lui, solitude peuplée de fantômes ou troublée par un homme qui me parlait d'amour —l'insensé! — quand mon cœur saignait d'une blessure récente et mortelle! Tels étaient les élémens de la triste vie d'Eugénie Dalton. Voilà ce que j'éprouvai jusqu'au moment où, fuyant les empressemens de cet autre homme, j'ai pris la résolution de venir juger par moi-même de l'excès de mon malheur! Ghizla de Maltingen, le bonheur rentrera peut-être dans mon pauvre cœur. Il a déjà commencé à éclairer de nouveau mon âme.... Mais, quoiqu'il m'ar-

rive, quelque félicité que je ressente à l'avenir, mon cœur conservera long-temps l'empreinte des traits qui l'ont frappé.... L'amour pourra les effacer avec le temps, mais aujourd'hui...! Ah! c'est trop tôt demander que j'oublie le mal que vous m'avez fait!....

Ghizla pleurait amèrement.

— Sans doute, dit-elle, vous avez souffert. Mais, grand Dieu! ce moment est bien terrible pour moi. Vous m'accusez de votre malheur.... Hélas!...

— Vous n'avez donc pas l'idée du sacrifice que je m'étais imposé pour vous?

— Je ne vous comprends pas.

— Ecoutez-moi. Savez-vous que, pour vous rendre le repos et l'honneur....

— Madame! l'honneur de Ghizla de Maltingen est intact.... Vous n'avez pu me rendre ce que je n'eusse perdu qu'avec la vie.

— On me l'avait dit... Ne m'en veuillez pas.... Pour vous rendre le repos et assurer votre avenir, cédant à une délicatesse outrée, refoulant mes espérances au fond de mon cœur comme dans un tombeau désormais éternel, j'ai renoncé à l'homme que j'aimais, j'ai repoussé son amour quand on m'a dit qu'il vous l'avait déjà donné.... J'ai accepté le mépris dont il m'a frappée, je l'ai laissé supposer qu'à mon tour j'allais devenir la femme d'un autre homme.... J'ai fait tout cela, mademoiselle, parce que votre frère et monsieur d'Asberg m'ont dit : l'honneur de la maison de Maltingen, l'avenir de Ghizla, sa vie même veulent que Georges de Rosière soit son époux.... Et quand j'ai fait cela, vous me demandez si vous m'avez fait souffrir...!

Ghizla était devenue pâle comme une statue de marbre; la vie semblait suspendue

en elle, et madame Dalton, malgré sa propre émotion, avait compassion de cet état effrayant.

— Mademoiselle.... Ghizla, ajouta-t-elle en attirant à elle la jeune fille. Je ne vous fais pas de reproches... Vous n'êtes pas coupable....

— Oh ! Rodolphe ! Rodolphe ! tu as fait le malheur de ma ive, dit enfin Ghizla d'une voix déchirante.

Puis, se levant avec égarement, elle alla cacher son front dans l'un des angles de l'appartement.

— Ghizla, dit encore plus doucement madame Dalton qui, voyant se vérifier déjà les assertions de Georges, éprouvait une véritable pitié pour Ghizla.

— Voilà ces mystères, ces rouages secrets dont il me parlait, reprit à voix basse la jeune fille. Madame, continua-t-elle en

se tournant vers Eugénie ; je conçois que vous ayez souffert... Mais, sur l'âme de ma mère ! je suis innocente de vos souffrances. Nous avons été trompées toutes les deux par Rodolphe. Vous, quand il vous a dit qu'une liaison existait préalablement entre moi et M. de Rosière ; et moi, j'ai été trompée quand il m'a dit : Georges a un chagrin profond, console-le, et il t'aimera... Mais cependant, ajouta Ghizla en se reprenant, M. de Rosière vous accusait, madame...

— Je vous l'ai dit, votre frère avait arrangé les choses de manière à ce que je parusse réellement coupable... Ah ! Ghizla, pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrées plus tôt... Toutes deux nous n'aurions pas ce chagrin... L'une de nous n'eût pas eu le cœur déchiré...

— Je vous comprends... Comment en serait-il autrement. Mon frère m'a perdue ! Il

m'a follement montré une espérance qui devait tôt ou tard s'évanouir... Le jour où vous et M. de Rosière vous seriez rencontrés, un mot eût dévoilé la vérité... Ah! oui, pourquoi ne nous sommes-nous pas connues plus tôt... Je l'aurais aimé, mais du moins je n'aurais jamais espéré...

Des larmes coulèrent sur les joues de la pauvre enfant et les yeux de madame Dalton payèrent le même tribut à sa sensibilité.

— Mais ne craignez rien, madame; l'espoir que j'avais conçu est resté au fond de mon cœur. M. de Rosière ignorera toujours que je l'ai aimé, vous avez seule son amour... Ainsi, rentrez dans vos droits, madame. Pardonnez-moi... ou plutôt pardonnons toutes deux à l'infernale inspiration de Rodolphe... Toute ma vie en sera désormais marquée.

— C'est à moi, d'implorer votre pardon,

mademoiselle... Je ne trouve pas de paroles pour exprimer ce que je sens.

En effet, la position de madame Dalton était embarrassante. Elle avait éprouvé une joie indicible en reconnaissant que Georges n'avait pas cessé de l'aimer ; la supercherie de Rodolphe lui semblait maintenant une épreuve providentielle dont à son éternelle félicité, Georges était sorti victorieux : elle était assurée plus que jamais de son erreur. Néanmoins, elle contenait une joie que Ghizla eût trouvée cruelle. La position de cette jeune fille était d'autant plus intéressante à ses yeux qu'elle s'était sentie attirée vers elle par un mouvement sympathique. Elle regrettait de ne pouvoir lui offrir de consolation.

— M. de Rosière sait tout, sans doute, demanda Ghizla avec inquiétude. Madame Dalton, vous avez de l'influence sur lui...

Vous allez en acquérir davantage encore... Au nom du ciel, par pitié pour une famille où trop de larmes ont coulé et couleront encore, employez cette influence à désarmer le ressentiment de Georges... de M. de Rosière contre mon frère.. Songez aux chances possibles d'un tel conflit.

— Je vous le promets.... Ghizla, sachez tout. J'ai un autre grief à ensevelir dans l'oubli... Ce frère inconsidéré fut pour Georges un ami bien perfide. En nous désunissant, il briguait ma main.

— Ciel !

— Oui, Ghizla; mais, je vous le promets, et j'en avais pris avec moi-même l'engagement, Georges ne saura rien par moi..... Ghizla... nous allons nous séparer ; laissez-moi vous serrer une fois dans mes bras comme une sœur... Vous hésitez ?

— Oh ! non, s'écria la jeune fille en se

précipitant au cou de madame Dalton. Nous étions dignes d'être amies..., Mais nous ne pouvions être heureuses toutes les deux. Il vaut mieux que le malheur soit tombé sur moi. Vous, vous étiez seule au monde pour le supporter... tandis qu'il me reste un père à aimer... un frère qui me plaindra peut-être et pleurera sur moi.

— Laissez-moi espérer que nous nous reverrons... Le temps...

— Non, non, répondit Ghizla en hochant la tête ; vous ne pensez pas ce que vous allez dire. Le temps ne guérit pas de semblables douleurs ; il les aggrave jusqu'au moment où elles sont les plus fortes...

— Adieu donc, Ghizla ! adieu !

·· Un mot encore, madame. Je vous ai montré le fond de mon cœur... Nous sommes trop jeunes et trop sincères toutes deux pour dissimuler... Mais ce que je vous ai dit doi

mourir dans votre cœur. Madame, que..... votre mari (en prononçant ces mots elle sanglotait) ignore toujours mes sentimens pour lui. Dites-lui, au contraire, que vous m'avez trouvée calme, faisant des vœux pour votre bonheur commun, et heureuse de votre réconciliation. Dites-lui cela, madame; et, si le hasard veut que nous nous rencontrions un jour, c'est ainsi que vous me trouverez.

— Je vous obéirai...

En faisant cette promesse, madame Dalton ne faisait que suivre une idée arrêtée chez elle depuis le commencement de cette scène; elle avait résolu de ne rien dire à Georges de l'amour de Ghizla pour lui; la pauvre femme craignait jusqu'à la pitié qui n'eût pas manqué de s'élever dans le cœur de son mari en faveur de mademoiselle de Maltingen. La demande de Ghizla se trouvait

donc parfaitement d'accord avec ses intentions.

— Puissiez-vous trouver un bonheur digne de vous, ajouta madame Dalton.

— Et vous, au milieu de vos joies, pensez sans amertume à la pauvre Ghizla.

D'un commun accord elles se tendirent les bras et se serrèrent à plusieurs reprises. On eût dit de deux amies séparées par le sort, luttant contre une nécessité cruelle. Enfin, la porte se referma, et quand Ghizla se trouva seule, un cri perçant s'échappa de son sein; toute la force dont elle s'était armée pendant cette entrevue l'abandonna, et elle tomba sans force sur un siège.

— Ils ne sont pas encore mariés, dit une voix près d'elle.

— Qui parle? demanda faiblement Ghizla sans ouvrir les yeux. Mais, entendant le bruit

d'un pas d'homme, elle regarda et poussa un nouveau cri.

— Rodolphe ! mon frère ! dit-elle hors d'elle-même... Ah ! tu l'as entendu! tout est perdu pour moi , et c'est toi...

— Arrête, Ghizla, ne juge pas trop sévèrement un homme qui, aux dépens de sa conscience et de son repos, a voulu faire ton bonheur. Tout espoir n'est pas encore perdu.... Ma sœur ! ma bien-aimée Ghizla ! te revoir est bien doux à mon cœur.... mais te revoir ainsi dans les larmes, abattue, désespérée, ah ! je ne puis retenir ma douleur. Embrasse-moi, Ghizla, et puisons, dans notre amitié et notre union, des forces pour maîtriser les événemens.

Ghizla embrassa tendrement son frère, et dit avec un triste soupir :

— Pardonne-moi de ne pas saluer ton retour par une joie plus démonstrative, Ro-

dolphe... mais le coup est trop récent. L'île enchantée a fui pour toujours...

— Non, Ghizla, reprit Rodolphe; tu aborderas, dussé-je me perdre pour te faire arriver...

— Va, Rodolphe, mon sort est désormais fixé. N'entreprends plus rien pour le changer. Ton retour va ramener la joie sur la figure de notre père...

— Tais-toi. Il ne faut pas qu'on sache mon retour ici..... pendant quelques jours, au moins.

— Toujours des mystères, Rodolphe! Tu vois ce que ces œuvres ténébreuses ont produit... Si c'est pour moi que tu caches ton retour, montre-toi à notre père. Les événemens de ces deux mois l'ont préoccupé ; ton absence le chagrine; ne lui refuse pas le plaisir de tuer le veau gras.

— Pas aujourd'hui, chère sœur. Je me suis

montré à toi pour te consoler et te dire d'espérer ; mais il faut que je parte sur-le-champ. Personne ne m'a vu ; ainsi, tais-toi.

— Tu pars ! où vas-tu ?

— A Adlesberg, chez madame de Tréville.

Il embrassa encore sa sœur, et bientôt elle le vit disparaître dans le parc.

Ghizla ne resta seule qu'un moment. La porte du petit salon dans lequel elle se trouvait, s'ouvrit brusquement, et madame Bradescoff, cette bruyante commensale du château de Maltingen, entra avec fracas. Jamais la pauvre femme n'était venue trouver Ghizla dans un moment plus inopportun. Il est des instans de crise après lesquels on éprouve impérieusement le besoin de la solitude. Quand le cœur a été meurtri de plusieurs blessures successives, on cherche l'isolement qui permet de savourer librement

la douleur : on redoute surtout les fâcheux du caractère de madame Bradescoff, on fuit quand on le peut, leur babil vide de raison et de sens ; la futilité de leurs discours révolte une âme abîmée dans la contemplation de sa propre douleur. Ghizla eut voulu pouvoir échapper à l'étourderie gauche et contrefaite de la bonne dame. Le recueillement lui était nécessaire et madame Bradescoff n'était pas en état de comprendre ce qu'elle éprouvait ; Ghizla murmurait intérieurement contre la fatalité qui lui ôtait jusqu'à la liberté de pleurer.

— Je vous ai fait peur, dit madame Bradescoff en voyant tressaillir Ghizla. Je vous croyais à la chasse, mon enfant... Madame de Tréville est donc allée, seule femme, en compagnie de vingt forestiers, parmi lesquels sont de très jolis garçons?... Ces Parisiennes ne doutent de rien... Elles ont rai-

son, du reste. La liberté est le premier de tous les biens d'ici-bas... Madame de Tréville est heureuse d'être libre, elle!... son mari ne s'emporte pas contre elle pour un chapeau, une fantaisie... le mien est d'une maussaderie!... Figurez-vous, ma chère enfant, que Bradescoff prétend que je dépense la moitié de notre revenu à ma toilette, et le reste à faire des sottises!... Ah! Ghizla, ne vous mariez pas, mon enfant. Si vous aviez le malheur de tomber à un homme comme Bradescoff, vous seriez la plus infortunée des femmes : après moi, bien entendu. Un homme qui ne laisse pas à sa femme la libre disposition de la bourse est un tyran. Je vous le demande, Ghizla, un mariage n'est-il pas une association où tout se met en communauté? Je devrais donc avoir la moitié de la bourse commune. Eh bien! au lieu de cela, je suis obligée, pour paraître un peu

décemment, de faire des dettes, d'emprunter le crédit des marchandes de modes et l'argent de mes amis; à chaque demande, savez-vous ce que répond mon mari? Mon ami, lui dis-je, j'ai besoin d'argent. — C'est tout simple! me répond-il. Moi, je ne vois qu'une chose.... Ces mots, comme vous le savez, sont sans cesse dans sa bouche, c'est un tic, un dicton qu'il ne quittera plus désormais. Et quant il le prononce dans ces occasions, c'est en fermant son secrétaire à la clef et en mettant froidement cette clef dans sa poche. Il n'ajoute pas un mot. Vous le savez, cette phrase n'a jamais été achevée... Il voit toujours *une chose* et ne dit jamais quoi... Ah! ne me parlez pas de ces maris qui n'achèvent pas leurs discours, ce sont des sournois, des... Mais qu'avez-vous Ghizla? êtes-vous malade, mon enfant? allons, allons, il faut reprendre un air plus

gai, sans quoi, je n'oserai jamais vous dire ce qui me conduisait près de vous.

— Je ne suis pas malade, répondit Ghizla excédée de ce bavardage dont elle prévoyait parfaitement l'issue. J'ai seulement mal dormi... Mais dites-moi ce qui vous amène. La marchande de modes a-t-elle envoyé la gravure d'un chapeau dont vous ayez envie? Je ne suis plus guère riche, mais ma bourse est à votre service; vous me rendrez cela quand vous aurez conquis l'égalité du mariage...

— Cette chère Ghizla! elle devine tout... eh bien! oui, mon enfant, la marchande de modes a envoyé quelque chose, mais c'est mieux qu'une gravure: c'est le chapeau lui même. Si vous le voyiez, Ghizla, vous seriez ravie. Vous m'approuvez, n'est-ce pas? Il ne faut pas que cette Française, cette Parisienne, se flatte de nous donner le

ton. Il faut soutenir l'honneur de son pays... merci de votre offre : je l'accepte, et madame de Tréville crèvera de dépit. Venez voir le chapeau, mon enfant, et soyez heureuse de ma joie... M. de Rosières, M. de Bréval et ces autres messieurs sauront enfin qu'en Allemagne on n'est pas plus arriéré qu'à Paris. Mais, à propos de M. de Rosières, où est-il donc? il n'a pas suivi la chasse et n'a point paru aujourd'hui : serait-il malade?

Ghizla, prévoyant qu'une fois lancée dans les questions, madame Bradescoff ne s'arrêterait pas de sitôt, coupa court à cette curiosité insatiable en se levant.

— M. de Rosières est parti dès le matin, dit-elle le plus froidement qu'il lui fut possible.

— Parti! reprit madame Bradescoff, c'est donc un juif errant que ce Georges? On ne

sait jamais sur quoi compter avec lui: mais il reviendra.. il est impossible qu'il ne revienne pas. Tant que madame de Tréville sera dans le voisinage, il fera des apparitions ici.... Ah ! quel dommage que vous soyez une jeune fille... si, pour un instant seulement — pas pour toujours au moins ! — vous pouviez être mariée, je vous apprendrais de belles choses sur M. de Rosières et madame de Tréville. Je vous ai dit, dans le temps, que Georges allait souvent à Adlesberg, la nuit aussi bien que le jour; j'aurais pu ajouter bien autre chose, si j'avais voulu.

— Je vous ai déjà manisfesté le désir de n'entendre aucun propos, interrompit assez rudement Ghizla. M. de Rosière et Madame de Tréville sont libres; ils ont été et seront peut-être encore les hôtes de Maltingen; il y aurait de ma part indiscrétion à vous écouter...

— Cela veut dire, reprit avec quelque aigreur madame Bradescoff, que je suis plus indiscrète en vous parlant de ces gens-là.

— Ces gens-là, dit encore Ghizla blessée pour l'un des deux personnages dont il était question, ont été, je vous le répète, accueillis et honorés de l'amitié de mon père ; cela devrait vous engager à mieux observer les convenances, Madame. A votre âge, pourtant, vous devriez les connaître assez pour n'avoir pas besoin de mes leçons.

Ghizla se laissait emporter malgré elle par un ressentiment qui prenait sa source bien moins dans les paroles de madame Bradescoff, que dans l'importunité de sa présence. Il y avait dans ces mots une dureté à laquelle la bonne Bradescoff n'était point accoutumée, et qui lui causa un véritable chagrin. Sa position chez le comte de Maltingen lui apparut alors dans toute sa vé-

rité. Sans fortune, n'ayant d'autre ressource que la pension de retraite de M. Bradescoff, les deux époux avaient été généreusement attirés au château par le comte qui avait autrefois servi avec le vieux militaire. Ce n'avait d'abord été que des invitations limitées; puis, peu à peu, elles étaient devenues plus fréquentes ; le comte les avait retenus six mois d'abord, puis un an, et, enfin, il était arrivé, par une gradation pleine de délicatesse, à l'exécution d'un projet depuis longtemps conçu. M. et Madame Bradescoff étaient désormais entièrement fixés à Maltingen, un appartement leur avait été arrangé, et M. de Maltingen s'efforçait de leur faire oublier, par mille attentions délicates, leur pénurie et leur position. A la vérité, la générosité du comte s'était trouvée récompensée ; son fils Rodolphe ayant quitté la contrée pour voyager, M. de Mal-

tingen serait resté bien isolé sans Bradescoff, qui lui tenait à peu près tête à table et aux échecs. Et, d'un autre côté, le comte avait saisi avec plaisir l'occasion de donner à sa jeune fille une compagne d'un âge à la fois assez respectable pour lui servir de chaperon, et assez jeune encore pour que Ghizla trouvât en elle sympathie et amitié. Depuis un an que M. et Madame Bradescoff étaient au château, la délicatesse de M. Maltingen ne s'était pas démentie un seul instant. Le vieux capitaine était devenu un ami pour lui, un ami qu'il traitait parfois brusquement, comme il faisait à l'égard de tout le monde, mais qu'au fond il aimait véritablement. Ghizla elle-même, en dépit des ridicules de Madame Bradescoff, avait un égal attachement pour elle, parce que ses petits travers n'ôtaient rien aux excellentes qualités de son cœur. Chez Madame Bra-

descoff, il y avait manque absolu de tact, défaut capital qui annihile presque toujours le mérite de celui qui en est affligé, ou ne le montre qu'à contre-temps.

On comprendra aisément quelle dut être la mortification de Madame Bradescoff à cette sortie de Ghizla. Les larmes en vinrent aux yeux de la pauvre femme. Mais sa jeune amie ne lui donna pas le temps de s'arrêter sur cette impression pénible : elle se jetta à son cou, et, avec une effusion d'amitié, répara facilement sa brusquerie.

— Pardonnez-moi, ma bonne amie, dit-elle en pleurant abondamment. Je suis injuste envers vous. Vous ne pouviez lire dans le fond de mon cœur, sans quoi vous eussiez vu combien cette futilité venait mal à propos.

— Ghizla, mon enfant, qu'avez-vous? interrompit tout à coup madame Bradescoff,

en regardant fixement la jeune fille? Vous êtes plus pâle qu'à l'ordinaire, je sens votre front brûler... Vous pleurez, Ghizla... Ah! vous avez du chagrin. C'est à vous de me pardonner. Cette madame de Tréville me tourne la tête : je ne voudrais pas qu'elle triomphât de nous grâce à ses coquetteries... Mais n'en parlons plus : elle sera assez vexée quand elle me verra ce chapeau fait sur le dernier modèle venu de Paris... Parlez, mais à cœur ouvert. Qu'avez-vous donc?

— Rien, Rien, répondit Ghizla, effrayée du mouvement qui avait été sur le point de la trahir. C'est une vague tristesse; ainsi soyez certaine que ce n'est pas sur vous que je veux en faire rejaillir l'effet... Permettez-moi de me retirer un instant. Nous nous reverrons bientôt.

Madame Bradescoff avait depuis quelques secondes les yeux fixés sur le parc qu'on

apercevait à travers la fenêtre entr'ouverte; elle semblait suivre des yeux un objet qui captivait puissamment son attention. Tout à coup elle se tourna vers Ghizla, et d'un ton sérieux, presque sévère même, elle lui demanda :

— Quelqu'un est venu ici en l'absence de votre père? — Quelle est cette voiture qui s'éloigne de toute la vitesse des chevaux...? Elle prend la route de Bentheim. Ce château est donc loué, enfin? Savez-vous a qui?

Ghizla ne répondit rien, et madame Bradescoff, usant du privilège de son amitié et de la familiarité qui en était la suite, sonna vivement, avant que Ghizla ait songé à l'en empêcher. Ce fut le vieux Gottlieb qui se présenta.

— Est-ce donc M. de Rosière qui s'enfuit là-bas? demanda madame Bradescoff.

— Non, madame... c'est la voiture de cette dame qui sort d'ici... Madame Dalton, à ce que j'ai entendu dire.

— Madame, reprit Ghizla avec fermeté; la vérité est qu'une visite inattendue vient de m'être faite par madame Dalton; mais quel que soit le motif de cette visite, j'ai résolu de le tenir secret, pour mon père lui-même. Je vous demande au nom de l'amitié, Madame, et à vous aussi, Gottlieb, au nom de l'obéissance, de ne rien dire de cette visite.

Gottlieb s'inclina et sortit.

Madame Bradescoff semblait refléchir et regardait d'un air distrait dans le parc.

— Dalton, Dalton, dit-elle enfin, j'ai entendu ce nom... Eh! mais que veut dire ceci, Ghizla? ce nom, je m'en souviens maintenant, est celui de la dame avec laquelle on disait que M. de Rosière avait

quitté Baden. Pourquoi cette femme est-elle venue ici? Pourquoi en faire un mystère à votre père? M. de Rosière n'était pas avec elle?... Vous vous taisez. Encore des pleurs. Ghizla, vous me cachez quelque chose.... Votre tristesse, la scène d'hier, cette visite, tout cela est inexplicable pour moi... Mais, aussi vrai que Dieu nous jugera un jour, voici un homme qui sort de l'avenue du château. Il est donc aussi venu ici?.. Grand Dieu!... Cette taille, cette démarche... Il se retourne... Ghizla! Cet homme, ou je suis folle, ou j'ai perdu la mémoire, c'est votre frère... Ghizla! Cet homme est-il réellement Rodolphe de Maltingen?

— Hélas! répondit avec douleur Ghizla, il n'est que trop vrai que c'est lui qui, comme un inconnu, en évitant de montrer son visage aux habitans de la maison paternelle, vient de quitter ce château où il est arrivé je

ne sais quand, ni comment, et d'où il est parti pour aller — je ne sais dans quel but — au château d'Adlesberg.

Madame Bradescoff fit un mouvement de dépit.

— Au milieu de tous ces mystères, dit-elle, le moins compréhensible est encore celui de l'influence que semble exercer sur tous madame de Tréville. Bréval, Rosière, et Rodolphe maintenant; tous les hommes sont donc épris de cette femme. Il n'y a pas de quoi pourtant...

— Madame, mon excellente amie, puisque le hasard vous a mis dans la confidence de l'arrivée de Rodolphe, n'abusez pas de cette découverte. J'ignore quel projet a ramené mon frère; mais il m'a parlé en termes vagues de son désir de tenir secret, pendant quelques jours, son retour dans le pays.... J'ai promis de me taire, promettez aussi....

Mon père ne lui pardonnerait jamais....

— Tout cela est bien bizarre, reprit madame Bradescoff... Vous aurez peut-être un jour pleine confiance en moi, Ghizla, mais pour aujourd'hui je me tairai, puisque vous le désirez. Votre père ne saura rien de ce que vous m'avez dit, ni de mes conjectures.

En ce moment, le son du cor de chasse retentit dans le parc.

— Voilà votre père... Sans doute madame de Tréville est avec lui, demanda madame Bradescoff.

— Non ! non ! s'écria Ghizla en allant vers la fenêtre. Madame de Tréville n'est plus parmi les chasseurs! Dieu soit loué... Madame Bradescoff, excusez-moi près de mon père... Dites que je suis malade, abattue, et vous n'exagérerez rien...

Elle s'éloigna rapidement, en ajoutant :

— Je vais donc pleurer en liberté !

Tandis qu'elle gagnait sa chambre, le comte et sa suite mettaient pied à terre devant le perron du château. La chasse avait été belle et bonne ; trois daims, un cerf et un sanglier avaient été victimes de l'adresse du comte ; aussi les cors sonnaient-ils joyeusement, et le comte semblait-il avoir oublié toute espèce de soucis. Ce ne fut qu'en entrant dans le vestibule qu'il retrouva la mémoire du chagrin de sa fille.

— Où est Ghizla ! demanda-t-il à madame Bradescoff qui venait à sa rencontre.

— La pauvre petite est indisposée et s'est retirée dans sa chambre, où je vais aller la joindre... Cela ne sera rien... Je ne la quitterai pas.

— Je crois que vous ferez mieux de le laisser en repos... Où est votre mari ?

— Je l'ignore.

— Ah! maudit soit le jour où Rodolphe me quitta! Ma vie est une solitude de plus en plus triste... Faites appeler Bradescoff et qu'on monte du vin frais; nous verrons ce que nous pourrons faire pour tuer le temps.

— C'est tout simple, dit une voix, moi je ne vois qu'une chose...

— Ah! Bradescoff, vous voilà.

Un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure calme, et pleine de bonhomie, s'avança vers le vieux comte, une boîte d'échecs à la main.

— Oui, me voilà, je vous ai attendu, mon cher comte. C'est tout simple! moi je ne vois qu'une chose...

— Eh! dites donc, ce que vous voyez, s'écria avec impatience madame Bradescoff.

— Vous savez-bien qu'il ne le dira jamais, reprit le comte.

— C'est tout simple, ajouta Bradescoff.

La digne femme du vieux militaire haussa les épaules et prit le chemin de la chambre de Ghizla... Mais elle vit avec surprise que Ghizla s'était enfermée et dut redescendre désappointée pour se remettre à son éternelle tapisserie.

Pendant ce temps, le comte et Bradescoff, assis vis à vis l'un de l'autre sur une terrasse, buvaient en jouant aux échecs. Mais il était facile de deviner quelle chétive ressource Bradescoff commençait à offrir à M. de Maltingen.

—Ah! c'est Rodolphe qu'il me faudrait, en face de moi... se disait le vieux comte.

Quelle eut été la stupéfaction de cet excellent père, s'il eut appris que son fils était à si peu de distance!

III

A Adlesberg.

J'ai peur de vous... Il me semble que par cette alliance, j'ai fait un pacte avec le démon.
— LES JUIFS D'YORCK. —

Madame de Tréville n'avait suivi qu'un instant la chasse en compagnie de M. de Maltingen. Comme je l'ai laissé deviner, la visite au château du comte, avait un tout autre but que cette partie de plaisir : la

chasse, d'ailleurs, n'était ni dans les goûts, ni dans les habitudes de la marquise; et cela, parce que cet exercice violent, était parfaitement contraire aux intérêts de ses charmes chancelans. Les femmes de l'âge et du caractère de madame de Tréville, montent rarement à cheval, dansent le moins souvent possible et ne valsent jamais. A quarante-cinq ans on est sitôt essoufflé! Les yeux s'entourent si vîte de ce cercle noir et de ces rides équivalens à un acte de naissance, que toute femme de cet âge, à moins qu'elle ne se sente une vigueur phénoménale, redoute autant l'agitation physique que l'agitation morale. C'est déjà beaucoup pour elle de se résigner à cette vie parisienne, plus de nuit que de jour, et de contempler chaque matin, devant une glace trop fidèle les traits flétris que mille artifices ont peine à réparer pour le soir. Madame de Tréville,

cette femme toute artificielle, connaissait donc trop les dangers de l'équitation pour s'y livrer long-temps. Elle avait d'ailleurs, un fond de mauvaise humeur et de dépit qui lui faisait désirer plutôt la solitude que la société bruyante du comte. Le résultat de sa tentative perfide avait tourné à sa confusion. Elle, si habile dans la discussion, si prompte à la riposte ; elle, si parfaitement maîtresse d'elle-même ordinairement, habituée à démonter du premier coup de lance l'adversaire qui osait se mesurer avec elle : la grande coquette, pour tout dire en un mot, avait été vaincue ; en dépit de son audace et de son expérience, elle avait eu le dessous dans sa lutte avec un enfant!... Cette idée n'était pas douce à son orgueil, et, malgré l'éternel sourire de sa bouche, une colère violente bouillonnait en elle.

Seule de son sexe parmi les chasseurs, elle

prit ce prétexte pour quitter la partie au moment où la chasse commençait à s'animer.

— Adieu, dit-elle au comte, avec ce ton brusque et péremptoire qu'elle prenait si bien; je m'ennuie avec vous, et vos coups de carabine vont tout-à-l'heure m'épouvanter. Voici le chemin d'Adlesberg; je vais le prendre. Au revoir, comte; je vous laisse le champ libre, vous pourrez inventer les plus beaux faits d'armes, personne ne sera là pour vous contredire : car vos compagnons sont aussi menteurs que vous. Vous n'avez pas besoin de m'accompagner.

Jamais la soudaineté fantasque de madame de Tréville n'avait causé autant de plaisir au comte. A son âge, et du caractère sans façon dont il était, servir d'écuyer à une dame au lieu de suivre son goût passionné, c'était une tâche aussi difficile à accomplir convenablement que gênante et fastidieuse.

Aussi saisit-il avec empressement l'occasion de se délivrer de son fardeau.

— Je crois, ma belle dame, que vous faites bien, dit-il. Nous allons passer par des chemins où vos jupes courraient de grands risques. Un piqueur vous accompagnera, et, comme vous dites, au revoir pour le récit de cette chasse qui promet déjà beaucoup.

Madame de Tréville n'avait pas attendu la fin de la réponse du comte, et avait mis son cheval sur la route d'Adlesberg. Tant qu'elle put penser que M. de Maltingen la voyait, elle subit le trot de sa monture avec une aisance dont elle seule savait le prix et la fatigue, mais sitôt qu'elle eut mis entre le comte et elle une distance convenable et quelques accidens de terrain, elle arrêta son cheval, et, tout essoufflée de ses efforts, elle continua à marcher au pas. Le piqueur réglait son allure sur la sienne.

En arrivant à son château, madame de Tréville fut fort étonnée d'apprendre qu'un étranger l'attendait depuis long-temps.

— Il n'a pas dit son nom? demanda-t-elle à sa femme de chambre en entrant dans son *laboratoire* de toilette, pour réparer les désastres de la promenade.

— Non, il s'est installé dans le salon, a pris un livre et a déclaré qu'il voulait attendre madame la marquise : dût-elle rentrer à minuit.

— Quel homme est-ce?

— Un jeune homme.

— Ce n'est pas M. de Rosière?... Non, tu le connais trop bien... qui peut-il être? Donne-moi ce pot de blanc...

— Ah! madame a perdu une natte de côté!

Madame de Tréville porta vivement la main à ses tempes : la droite était complè-

tement dépouillée de ces cheveux dont l'ébène postiche émerveillait ses adorateurs. La coquette fit un mouvement de colère, et sans le badigeonnage de ses traits, son émotion s'y fût reflétée; mais son irritation se porta sur la pauvre soubrette qui reçut un soufflet.

— Pourquoi cette natte était-elle si mal attachée... Ce maudit cheval avait le trot dur, mais cette natte devait tenir. Allons, mettez-moi des bandeaux, et allez avertir cet inconnu de mon arrivée.

Les grandes coquettes sont ordinairement très brutales envers leurs femmes de chambres. Elles en ont pourtant un besoin de tous les instans; mais ces dames se vengent ainsi de l'humiliation d'être à la merci d'une soubrette. C'est mal raisonner, puisque, par la révélation des mystères du cabinet de toilette, les femmes de chambre peuvent

ruiner de fond en comble le crédit des charmes qu'elles ont fabriqués. Mais l'argent fait oublier les mauvais traitemens, et madame de Tréville, comme toutes les femmes dans sa position, savait payer les services, les soufflets et la discrétion. En un clin d'œil, l'arsenal de ses atours lui fournit une coiffure nouvelle de cheveux aussi noirs, aussi lisses, aussi brillans que ceux qu'elle avait perdus. La femme de chambre mêla adroitement la vérité au mensonge, c'est-à-dire les vrais cheveux à la trompeuse perruque, et tandis que madame de Tréville donnait ses derniers soins à son ajustement, la soubrette alla prévenir l'inconnu.

Elle n'omit pas de fermer les rideaux, de manière à ce qu'il ne régnât dans le salon qu'un demi-jour. C'est une précaution que ne néglige jamais une femme de trente ans

et au-dessus. La femme de chambre savait son devoir.

A son entrée dans le salon, madame de Tréville avait repris son masque. L'œil brillant et en mouvement perpétuel, la bouche entr'ouverte pour sourire et montrer ses dents, la démarche vive et leste ; elle avait appelé courageusement à son aide les auxiliaires qui la soutenaient depuis longues années déjà. Toutes les femmes sont coquettes, encore plus, peut-être, à l'égard d'un inconnu qu'à l'égard de l'homme qu'elles voient chaque jour, serait-il leur amant. Je parle des femmes vulgaires, bien entendu, car une femme supérieure (et je range dans cette catégorie la femme vraiment éprise d'un amour violent et exclusif) est coquette pour un seul homme ou par rapport à lui, éprouvant du bonheur à lui offrir en sacrifice des succès qui flattent son amour-propre. Les autres

femmes sont coquettes par instinct, et, pour la plupart, la coquetterie est un acheminement dangereux à autre chose de plus grave : A moins qu'elles ne soient comme madame de Tréville plus intéressées à laisser deviner leurs charmes problématiques qu'à les montrer dans une défaite complète. Alors la coquetterie est un résultat de la vanité... vanité stérile dont madame de Tréville était pétrie et qui, dans ce moment encore, l'animait même a l'égard d'un inconnu. Mais cet inconnu ne se fut pas plutôt levé pour venir à sa rencontre, qu'elle fit un cri d'étonnement et recula frappée de stupeur; sa présence d'esprit n'y était plus, une émotion violente avait troublé le calme de cette âme de glace.

— Vous ne m'attendiez pas, ma belle amie, dit l'étranger en baisant familièrement la main de la marquise ; je ne me flatte

pas que cette émotion soit un signe de joie ; mais j'espère qu'elle n'est pas non plus un signe de haine... nous sommes trop bons amis pour cela.

Le sang-froid était revenu et avec lui la dissimulation et l'impénétrabilité.

— Moi, vous haïr... M. de Maltingen me connait-il si peu ? Je suis surprise, je l'avoue à ma honte ; vieille comme je suis, ayant vu tant de choses diverses, je ne devrais m'étonner d'aucun événement ; mais je suis remise ; maintenant on me dirait : c'est le Grand Turc qui vous parle, je n'éprouverais pas la moindre surprise..... C'est donc vous ! soyez le bienvenu. Quel bon vent vous amène ?

— Ah ! à la bonne heure, reprit Rodolphe en souriant, je vous retrouve telle que je vous ai connue : même urbanité, même gaîté, mêmes charmes, même franchise..... vous

êtes exactement la même, ma belle amie.

— Et vous êtes identiquement le même aussi, railleur, soupçonneux et disposé à chercher querelle à vos amis. Ma franchise sera-t-elle toujours méconnue?

— Méconnue! quelle injustice, au moment même où je lui rends hommage, ainsi qu'à vos autres qualités.

— Si vos complimens sont également sincères sur tous les points, savez-vous que j'ai droit de les prendre pour des impertinences.

— Allons, ma toujours plus belle amie, n'entamons pas les hostilités avant d'avoir fait au moins chacun une reconnaissance.

La marquise s'était assise pendant ce colloque, et Rodolphe l'ayant imité, fixa pendant quelques instans sur elle un regard qui eut troublé toute autre personne, mais que celle-ci soutint avec un sang-froid parfait. Elle regardait ironiquement le jeune

homme comme pour le défier de deviner une seule de ses pensées, — et s'il eut convenu à Rodolphe de continuer cette investigation muette, madame de Tréville n'eût pas, la première, baissé les yeux. C'est ce que parut comprendre Maltingen; car il cessa de regarder la marquise.

— Vous me faites des yeux de croque-mitaine, dit en riant cette dernière, voulez-vous me fasciner? vous en êtes bien capable, en vérité! Voyons, monsieur le Voyant, qu'avez-vous découvert dans ma pensée? car c'est là que visent ces regards flamboyans, sans doute.

— Bah! répondit le jeune homme d'un ton léger, l'œil de croque-mitaine ne fait peur qu'aux enfans; il est donc pafaitement impuissant dans la circonstance... Quant à la fascination, poursuivit-il, tandis que la marquise se mordait presque les lèvres, j'ai

entendu dire que certains hommes pouvaient dompter d'un regard un tigre ou un insensé; mais les plus merveilleux regards seraient sans puissance contre une femme aussi forte que madame de Tréville... Mais c'est assez railler, belle marquise. Vous avez trop d'esprit pour ne pas deviner que je ne suis pas venu ici en cachette, avant que mon père lui-même sût mon arrivée, sans un but important. Vous avez montré trop de pénétration — peut-être devrais-je dire trop de conscience — pour ne pas connaître déjà ce but... Vous avez pressenti mes reproches; seulement vous les attendiez dans une lettre à laquelle vous n'eussiez peut-être pas répondu, tandis que c'est face à face que vous m'entendrez, et il ne vous sera pas aisé d'éviter de répondre.

Madame de Tréville ne se déconcerta pas, elle sourit au contraire plus gracieusement

que jamais, et, prenant le ton mutin d'une petite maîtresse étourdie, répondit :

— Comme vous êtes grave!... Parlez, inquisiteur sévère, je ferai en sorte de vous écouter. Tâchez que je vous comprenne.

— Je sais parfaitement, continua Rodolphe, que vous êtes une petite folle des plus étourdies ; cela vous va fort bien : d'accord; mais, pour un instant, déposez cet enfantillage badin... nous sommes seuls et vous savez si je vous connais. Madame de Tréville, quelle que soit votre pénétration, vous ne savez pas de quelle complication vous et moi sommes menacés. Nous sommes rejetés tous deux bien loin du but que nous voulions atteindre, et cela par notre faute à tous les deux, peut-être ; moi, du moins, j'ai, tant que je l'ai pu, exécuté loyalement nos conventions. Mais vous, en pouvez-vous dire autant? Pourquoi êtes-vous ici?... ne sou-

riez pas. Je sais, parbleu ! ce que veut dire ce sourire : vous êtes libre d'aller, de venir, en Allemagne comme ailleurs ; mais ceci est bon pour le commun des martyrs, et quant à moi, j'aurais deviné le motif de ce voyage, lors même que je ne le connaîtrais pas positivement. Vous êtes venue ici pour donner une nouvelle carrière à vos rancunes, pour poursuivre, sur un nouveau terrain, l'ennemi que vous aviez débusqué d'une première position ; mais, s'il faut que je vous le dise, vous vous oubliez dans votre soif de vengeance. C'est bien de poursuivre un ennemi, mais il est encore mieux d'agir de bonne foi avec ses alliés.... surtout quand ces alliés nous ont servi d'auxiliaires et quand nous avons encore besoin d'eux. Il était convenu que la bonne intelligence une fois rompue entre madame Dalton et M. de Rosière, vous me laisseriez diriger à mon gré ce

dernier vers un but que je lui préparais depuis long-temps. Le bonheur de ma sœur était intéressé à l'exécution de nos conventions, et c'est quand je pouvais me flatter d'avoir presque réussi que vous êtes venue vous jeter à la traverse ! c'est agir comme un chat sauvage, je suis bien fâché de le dire.

— Ce mot, interrompit madame de Tréville en riant, me prouve clairement que votre colère est feinte, ou qu'elle est dissipée, ou enfin que vous êtes venu ici avec une tout autre intention que celle de me quereller. Vous me direz tout à l'heure si je me suis trompée ; mais je suis bien aise de vous faire ma petite profession de foi. Vous m'accusez, à tort ou à raison, de manquer souvent de franchise : vous allez reconnaître que je sais être franche lorsque les circonstances le demandent.

— Vous allez me dire quelque fausseté,

ce préambule m'en est un pronostic assuré.

— Écoutez, homme de peu de foi. Vous avez parfaitement raison quand vous dites que j'ai agi déloyalement envers vous. Mais, en bonne conscience, pouviez-vous compter sur mon inaction? Je vois que vous êtes présomptueux lorsque vous vous flattez de me connaître. Ignorez-vous donc que tant que cet homme vivra, je le poursuivrai dans ses affections, dans son repos, dans sa carrière, dans tout ce qui pourra lui paraître une chance de bonheur? Je ferai des alliances avec vous, avec tout autre pour arriver à ce but; je promettrai beaucoup pour m'assurer votre appui et arriver à mes fins : je tiendrai tout plutôt que de renoncer à une vengeance qui est maintenant le seul plaisir de ma vie. Je promettrai de l'or, des faveurs, de l'amour; je me livrerai au premier venu, à d'Asberg lui-même, à ce petit

nigaud de Bréval, pour m'en faire des auxiliaires dévoués... Mais, si j'ai promis de rester neutre dans une circonstance où Georges pouvait retrouver quelque bonheur, vous n'avez pas pu croire à l'exécution d'une telle promesse, ou, je le répète, vous ne me connaissez pas....

Madame de Tréville parlait avec un accent de vérité incontestable, sous l'impression d'une émotion réelle.

Elle s'était levée, et marchait à grands pas dans le salon. Ce n'était déjà plus la même physionomie riante, le même sourire stéréotypé sur ses lèvres. La marquise oubliait le soin de sa coquetterie, plissait son front si laborieusement uni, et donnait à sa voix une rudesse rauque, qui, pour être naturelle, n'en était pas moins en contraste avec la voix minaudière et composée qu'elle s'était habituée à employer. Rodolphe la re-

gardait avec curiosité. Quoiqu'en pensât madame de Tréville, il connaissait parfaitement son caractère, et savait qu'elle était incapable d'éprouver aucune passion.

— Qu'est-ce donc que cette haine ! dit-il lentement.

— Ce que c'est !... Ah !... personne ne le saura... non... c'est là... sous mon front... une idée brûlante... une rage que rien ne pourra calmer... Lui ou moi... il faut que l'un des deux succombe... Ne demandez pas ce que c'est ; car ces mots dessécheraient mes lèvres en les touchant; je ne les prononcerai que quand je deviendrai tout-à-fait folle.

— Il faut que vous aimiez Georges, interrompit Rodolphe en continuant à la regarder fixement.

— Moi !!! aimer un homme !... vous êtes un insensé. Je l'aime, moi ! j'aime Georges

de Rosière?... Ne répétez plus ce blasphême.. — Mais, reprit-elle en réprimant avec effort l'agitation qui la rendait haletante, je m'emporte... Vous voyez si je vous parle franchement. Ne vous étonnez plus de ma déloyauté : ce que j'ai fait, je le ferais encore, dussé-je m'attirer votre haine, les malédictions de votre sœur, de mille autres femmes également douces et innocentes. Du moment où Georges entreverra le bonheur, je surgirai pour troubler sa vision.

— Allons, remettez-vous. Vous êtes franche et impénétrable tout à la fois. Causons donc tranquillement, et ne vous emportez plus en colères qui altèrent votre beauté....

Madame de Tréville, rappelée à elle-même par ce mot, tressaillit et jeta les yeux dans une glace. Elle reconnut sans doute la charité de cette recommandation, car elle sou-

pira en se voyant, et, recomposant à grand' peine l'impassible masque qu'elle avait laissé tomber un instant, elle revint s'asseoir près de Rodolphe, et reprit avec plus de calme :

— Oui, causons tranquillement. Vous avez raison ; car la colère ne fait dire que des sottises et des indiscrétions.... Vous êtes calme, vous ; cela me fait augurer que vous n'êtes pas conduit ici par le besoin exclusif de me faire des reproches. Vous avez autre chose à me dire...

— Vous êtes, comme à l'ordinaire, un démon de perspicacité. Il n'est que trop vrai ! j'ai de tristes nouvelles à vous apprendre, et ces reproches n'étaient qu'une manière d'entamer la conversation.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Tandis que vous vous applaudissiez d'avoir, pour la seconde fois, poursuivi et

atteint votre victime, savez-vous ce qui arrivait? Madame Dalton, que nous nous flattions tous deux d'avoir à jamais séparée de Georges, échappait à ma surveillance et accourait ici...

— Et elle a vu Georges, peut-être!... Alors ils sont ensemble, se sont expliqués et nous ne pourrons plus les désunir.

— Il le faut pourtant, il le faut, dussé-je payer de ma vie leur désunion... J'ignore encore s'ils se sont vus; ce que je sais, c'est que madame Dalton est venue à Maltingen, et qu'au moment où j'allais entrer pour embrasser ma sœur, le son de la voix d'Eugénie m'ayant frappé, je me suis caché pour écouter. — Elle s'applaudissait de l'amour de Georges, consolait ma pauvre sœur... Mais ce ne sont pas des consolations que j'a promises à cet enfant crédule... c'est du bonheur, et je veux lui donner le seul qu'elle

ambitionne. Il faut qu'elle épouse Georges...

— Et vous la riche veuve ?

— Non. Ne nous occupons plus de moi. Madame Dalton m'a repoussé avec arrogance, et je m'en consolerai facilement... C'est de Ghizla que je veux m'occuper exclusivement. Mettons de côté tout ressentiment. Je suis venu ici non pas pour vous faire des reproches, mais bien pour vous proposer un nouveau traité d'alliance. Notre danger est commun. Nous voulons tous les deux séparer Georges de madame Dalton, unissons-nous donc encore une fois... Vous me regardez avec étonnement. En effet, il y a quelque apparence de témérité, de folie même dans ma proposition, rapprochée de la profession de foi que vous venez de me faire. Mais ce n'est qu'une apparence, ma belle dame. Je prétends que vous m'aidiez. Semons le trouble entre les deux amans : et

je prétends en outre que vous restiez neutre quant à Ghizla.

— Je vous le promets, dit ironiquement madame de Tréville.

— Je sais ce que valent vos promesses, madame la marquise, c'est pourquoi je me suis muni d'un gage plus sûr. J'ai entre les mains une lettre dont la publication suivrait immédiatement une trahison.

Madame de Tréville, surprise et troublée, ne répondit pas tout de suite; mais ce moment de silence fut employé par elle à cacher son émotion et elle en fut bientôt maîtresse.

— Une lettre?... que venez-vous me conter? mais, à quoi bon me menacer? je vous promets sincèrement de vous aider. Dans le fait, j'ai agi cruellement envers votre sœur. Je n'aurais pas dû bouleverser ainsi sa jeune âme; je l'aime, cette chère enfant; et je me

repens des tentatives que j'ai faites pour la désespérer. Elle est si douce, si candide, si naïvement pure! Elle a dû éprouver d'atroces souffrances. Dans un cœur comme celui-là, un cœur fabuleux, la ruine d'une espérance, une déception, c'est un coup de poignard mortel...

— Au nom du diable! taisez-vous, interrompit Rodolphe. N'énumérez pas ce que vous lui avez fait souffrir ni les vertus qui devaient la mettre à l'abri de vos attaques... car, sur mon âme, au lieu de faire alliance avec vous, je pourrais avoir l'envie de me venger en vengeant Ghizla. Si je suis venu à vous, c'est que je pouvais commander en maître à votre génie et le faire servir à mes vues tout en me garantissant de vos mauvais desseins. Cette lettre...

— Ne parlez pas de lettre et soyons amis. Travaillons ensemble, quand l'œuvre sera

accomplie, vous jugerez alors si je mérite un châtiment ou une récompense.

Rodolphe comprit que la seule menace qu'il avait fait entendre suffisait pour tenir en respect les mauvais vouloir de la marquise; il devina qu'elle se soumettait et lui demandait de lui épargner au moins l'aveu de sa défaite, Il cessa donc de faire allusion au mystérieux talisman qu'il avait entre les mains et reprit la conversation sur le ton qu'il avait employé d'abord.

— Soit, nous nous entendons et nous entendrons toujours. Maintenant, il s'agit de tenir conseil. Qu'allons nous faire?

— Dites-moi d'abord dans quelle position se trouve l'ennemi.

— Vous prenez à merveille le ton d'un général en chef; c'est donc encore un rapport que je vais vous faire. Comme je vous l'ai mandé dans le temps, j'étais parvenu,

en dirigeant Georges vers Maltingen, à isoler madame Dalton. La pauvre femme — sur mon âme, j'en ai pitié parfois — s'était sacrifiée avec un courage surhumain. Ce n'était pas de la résignation, mais c'était de sa part un holocauste de souffrance qu'elle offrait à son idole. Vous concevez facilement que mes soins furent d'abord offerts sous forme de consolations. Et, pour dire la vérité, la pensée d'épouser cette pauvre femme, était un éclair de folie qui n'avait fait que passer dans mon cerveau. Le simple bon sens eût dû nous dire plus tôt, que de toute façon, que Georges épousât où non ma sœur, je ne pouvais devenir le mari de madame Dalton sans montrer sous un jour peu honorable ma conduite dans cette intrigue. Je n'insistai donc pas près de madame Dalton pour obtenir sa main; je me bornai à l'entretenir dans ses sentimens courageux, et la

vis fréquemment, plutôt dans le but de surveiller ses démarches, que dans celui de lui faire la cour. Mais, voilà qu'un beau jour, je reçois de d'Asberg une lettre qui m'apprend votre départ de Paris; une autre lettre de Ghizla m'avertit, huit jours après, de votre arrivée à Maltingen; et pour combler mes inquiétudes, madame Dalton disparait. C'était un déplacement universel, un mouvement qui trompait mes prévisions, un chassé-croisé désastreux. Pour ne pas rester immobile tandis que tout s'agitait autour de moi, je me mis en route aussi. Je pris des informations et finis par découvrir que madame Dalton était en Bavière; sa trace que je suivis, me conduisit jusqu'à Munich; enfin, je la vis un jour sortir d'une église et l'ayant suivie je sus sa demeure. Dès lors, je devinai quel projet méditait la pauvre femme. L'amour était toujours brûlant au fond de

son cœur... Quel amour, par parenthèse ! ni vous ni moi ne sommes capables d'en concevoir un semblable. — Une pensée inquiète la poussait vers le séjour de son infidèle ; et sans trop se rendre compte de ce qui se passait en elle, Eugénie avait les yeux fixés sur Maltingen. Je sus même qu'elle avait interrogé Rudner, le commissionnaire de son hôtel, et lui avait fait faire deux fois le voyage du château de mon père. J'étais dans une étrange position, placé entre une foule d'écueils qui m'empêchaient de diriger ma barque d'aucun côté. Je brûlais du désir de venir ici contrecarrer vos petites intrigues ; car, ma belle amie, j'avais la conviction que quelque infernale idée vous avait conduite en Allemagne. Mais quelques dangers que j'entrevîsse, quelque désir que j'eusse de protéger ma sœur, j'étais enchaîné par une crainte toute-puissante. Dans ma

précipitation à quitter Baden, j'avais oublié de laisser l'ordre de m'envoyer mes lettres à Munich. J'ignorais donc complètement la situation *morale* de Maltingen ; un mot de Ghizla m'eût dit si madame Dalton avait fait quelque démarche, si Georges savait ou non ma coopération à cette intrigue ; mais je ne savais comment obtenir ces renseignemens. Trop connu pour me montrer aux amis de mon père qui eussent divulgué ma présence, je n'avais pu faire prendre que d'incomplètes informations. Je sus enfin que M. de Rosière avait quitté Maltingen furtivement, sans avoir prévenu, et que depuis près d'un mois le bruit courait qu'il avait enlevé une dame à Baden. Je crus reconnaître — pardonnez-moi si je parle aussi franchement — je crus reconnaître là un effet de votre présence, madame la marquise. Ma déloyale alliée, me dis-je, aura mis en œuvre quel-

que petit mensonge, quelque adroite calomnie, et le trouble se sera mis entre ma sœur et l'homme qu'elle aime. Si avec cela madame Dalton a fait des siennes de son côté, tout doit être perdu ou à peu près. Ce que l'on me rapporta de l'absence de Georges me fit regretter de n'avoir pas été plus tôt à Maltingen, et je ne perdis pas de temps pour y revenir. Mais, voyez la fatalité! Tandis que je me flattais d'avoir le champ libre pour examiner la position de ma sœur et réparer le mal s'il en avait été fait, une nouvelle rotation de la roue de fortune rassembla encore une fois les obstacles sur mon chemin. Tandis que je prenais des informations, madame Dalton louait le château de Bentheim et me précédait ici; tandis que je me flattais de savoir dans quels termes j'en étais avec Georges, il raccourait pour m'ôter le temps de faire mon enquête... Et de tout cela, il

résulte, madame et amie, que, quand je me préparais à vous accabler de reproches, à vous forcer de rétracter vos perfidies, je suis obligé de venir vous sommer — vous supplier, si vous l'aimez mieux — de faire une nouvelle alliance avec moi. Je résume la situation. Vous avez cherché à renverser le bonheur rêvé par ma sœur : il faut que vous m'aidiez à le réédifier. Madame Dalton est venue, et se flatte d'avoir reconquis son trésor : il faut qu'elle s'en retourne aussi dénuée, plus encore, qu'elle n'est venue. D'après la conversation que je viens d'entendre, Georges a retrouvé toute sa tendresse pour Eugénie : il faut changer cette tendresse en haîne, en mépris, en un sentiment, enfin, qui sépare au lieu de rapprocher. L'amour éloquent de madame Dalton est notre ennemi le plus dangereux : il faut que, loin de désirer voir M. de Rosière, elle le fuie avec

horreur. Telle est la situation , voilà ce qu'il faut que vous m'aidiez à accomplir. Avisons sans retard aux moyens à employer. Il s'agit de faire du mal, c'est votre élément... à une femme , c'est votre caractère...à une rivale, c'est votre intérêt. Oubliez que vous travaillez pour Ghizla, songez que vous désolerez une femme que vous avez bien plus de raison de haïr... Je vous parle à la lettre — c'est-à-dire d'après *la lettre*... Je sais de quelle offense Georges s'est rendu coupable... Je sais aussi que madame Dalton est la cause...

— Assez , assez ! s'écria madame de Tréville en se levant de nouveau et en marchant dans le salon. Vous êtes dans l'erreur... Vous parlez au hasard... Entendons-nous... Uniquement pour vous servir, pour réparer le mal que j'ai pu faire à Ghizla , je suis

votre alliée. Il faut perdre madame Dalton dans l'esprit de Georges.

— Et Georges dans l'esprit de madame Dalton, je vous l'ai déjà dit : c'est indispensable.

— Mais s'ils se voient, tout est encore manqué. Où est Georges ?

—A Munich. Il attend le résultat de la visite d'Eugénie à ma sœur.

— C'est bien. Je me charge de lui faire écrire par madame Dalton.

— Oh ! si vous faites cela, vous êtes plus qu'une femme... Vous êtes la reine des démons.

— Je ferai plus encore. — En disant ces mots, madame de Tréville souriait ironiquement — vous serez étonné vous-même de mon œuvre... Mais il faut m'aider. Ne savez-vous rien qui puisse compromettre madame Dalton ?

— Rien.

— Alors il faudra inventer...

— J'ai bien une lettre...

— Ne me parlez pas de cette lettre...

— Ce n'est pas la vôtre... c'est une lettre que j'avais arrachée à madame Dalton dans les premiers temps de l'intrigue...

— Que dit cette lettre ?

— Je ne l'ai pas ici, mais je puis l'avoir bientôt. Au surplus, j'en ai retenu le sens, et peut-être même les expressions textuelles : « C'est vous que j'aime ; M. de Rosière « sera bientôt loin de ma pensée... Je vous « attends ».

— Cette lettre était destinée par la malheureuse Eugénie, à faciliter à Georges l'exécution de ce qu'elle croyait un devoir sacré... En paraissant ne plus l'aimer, en accumulant sur sa tête des torts imaginaires, elle croyait prouver encore mieux son

amour... Quand je songe à cette admirable abnégation...

— Allons, interrompit avec impatience madame de Tréville, il ne faut songer ni aux vertus, ni aux attraits de cette femme : il faut songer à la rendre misérable...

— Je suis fâché d'être obligé de désirer sa perte...

— Taisez-vous donc. Il me faut cette lettre demain... En attendant, madame Dalton aura de mes nouvelles aujourd'hui même. La lettre... ne manquez pas de me l'apporter...

— Que voulez-vous en faire ?

— Soyez tranquille, je saurai l'employer... Etes-vous disposé à courir toutes les chances ?

— Je ne reculerai devant aucune.

— C'est bien. Demain, madame Dalton

sera la plus malheureuse des femmes. Et Georges...

— S'il est malheureux, il retournera près de Ghizla : c'est tout ce que je demande.

— Maintenant, allez vous-en. Il me faut ma liberté, et vous devez m'apporter au plus vîte la lettre en question. Demain sera un jour décisif.

Rodolphe s'était levé et semblait sous l'impression d'un remord subit.

— Tout cela est peut-être infâme, murmura-t-il d'un air sombre.

Un sourire plein d'une ironie cruelle erra sur les lèvres de madame de Tréville.

— C'est d'aujourd'hui que vous vous en apercevez !... *Le peut-être* est délicieux... Mais rassurez votre conscience timorée. L'infamie consiste à souffrir qu'un outrage sanglant reste impuni... De ce côté, votre alliée ne sera pas infâme... Demain je serai

vengée. Quant à vous... La fin justifie les moyens... Pour assurer le bonheur de votre sœur, vous foulez aux pieds une femme qui vous fait obstacle... Ne songez pas au cœur que vous déchirez, songez à celui que vous allez réjouir. Ghizla vous devra son bonheur.

Rodolphe frissonna malgré lui en entendant cette promesse de bonheur sortir des lèvres de madame de Tréville. Il la regarda fixement, et ne pouvant démêler la véritable expression de son visage, il se sentit pris de terreur.

— A demain, dit-il en sortant brusquement.

Madame de Tréville le regarda partir, et, quand il eut disparu, elle se jeta sur un canapé en respirant bruyamment.

— Va, va, dit-elle; berce-toi de l'idée que tu assures le bonheur de ta sœur!...

Georges ne l'aime pas non plus, elle. Nul d'entre eux ne pourra plus se dire heureux. Les coups que je vais porter feront d'incurables blessures... Rodolphe, tu pourras mêler tes larmes de remords aux larmes de désespoir de ce trio abhorré !

Elle sonna à ces mots et, oubliant sa fatigue, demanda sa voiture et se fit conduire au château de Bentheim. Elle y trouva madame Dalton.

IV

Audace.

> — C'en est fait vous dis-je, nous nous voyons pour la dernière fois. Esther a parlé. — Esther? Ah! ne la croyez pas, sa bouche ne s'ouvre que pour le mensonge.
>
> — LES JUIFS D'YORCK. —

Nécessairement, mon récit paraîtra décousu. Forcé de suivre, à la fois, tous les personnages de cette histoire, je ne puis, comme le ferait un peintre, les placer en même temps sous les yeux de mes lecteurs. Et, pour le dire en passant, combien est grand ce privilége de la peinture, de renfermer son

sujet dans un unique tableau, dont l'œil embrasse facilement les détails et l'ensemble! Là, l'imagination n'a presque rien à faire; deux yeux sont suffisans, et, au besoin, il serait assez d'un seul. Nous, qui faisons des tableaux aussi, nous sommes bien moins heureux : nous ne pouvons montrer que successivement les parties de notre œuvre. Ce qui, dans notre esprit forme un tout artistement composé, ne se produit sur le papier que lentement et par lambeaux souvent inintelligibles; notre pensée a rangé systématiquement les figures, groupé les personnages; elle *voit* les scènes qu'un peintre heureux traduit en quelques coups de pinceaux; mais, ici, la parole doit remplacer les couleurs; nous ne parlons pas aux yeux, notre tâche est plus ardue, puisque nous nous adressons à l'intelligence et à l'imagination; nobles facultés, sans doute, mais capricieu-

sement organisées, inégalement réparties, et surtout diversement impressionnables. L'intelligence et l'imagination étant les yeux de l'esprit, puissé-je m'exprimer assez clairement, pour ne pas faire loucher mes lecteurs! Ce malheur arriverait infailliblement si je ne me transportais maintenant à Munich.

Georges de Rosière avait fidèlement tenu la promesse faite à madame Dalton. Il avait quitté Maltingen et les environs, pour venir attendre à Munich l'ultimatum de la femme qu'il aimait. Sa conscience était tranquille; il avait toujours aimé madame Dalton, et il ne doutait pas que son entrevue avec Ghizla n'achevât de convaincre Eugénie. Cependant, M. de Rosière éprouvait une vague anxiété. Il y avait dans la révélation de madame Dalton, un sujet de préoccupation pour lui. Jamais il n'avait parlé d'amour à Ghizla, il l'avait aimée loyalement, comme

une sœur; ou plutôt, il avait cédé à l'attrait de ce cœur généreux, qui s'ouvrait pour recevoir ses confidences intimes; il avait saisi la main amie qui s'était avancée vers lui, quand il fléchissait dans une douleur isolée... Sans doute, il avait éprouvé près de Ghizla un bien-être moral qui lui avait fait chérir sa présence; il avait pu lui témoigner avec chaleur la reconnaissance que sa bienfaisante amitié lui inspirait; mais, il en était bien sûr, Ghizla, ne lui avait pas inspiré le même amour qu'il éprouvait pour madame Dalton; cet amour était resté intact et tout-puissant dans son cœur... Ghizla, n'avait pu s'y méprendre... Et pourtant, une inquiétude réelle troublait le bonheur revenu si miraculeusement dans le cœur de Georges... Une intrigue avait été ourdie pour le séparer de madame Dalton; Ghizla avait servi de prétexte à cette rupture... Savait-elle donc

quel rôle Rodolphe lui avait assigné?... Et ce rôle n'était-il pas la conséquence de cet amour, dont, suivant madame Dalton, Ghizla brûlait pour lui?

Pendant la journée qui suivit la rencontre à Maltingen, Georges demeura sous l'influence de cette agitation, son avenir était redevenu riant, et Ghizla, qui ne lui était jamais apparue que comme une douce et ineffable image d'affection, formait maintenant à l'horizon un point noir d'où pouvaient naître de nouvelles tempêtes. Madame de Tréville, Bréval, Rodolphe même, étaient pardonnés et oubliés; mais il eût donné beaucoup pour que Ghizla ne lui devînt pas forcément étrangère... Et pourtant, la délicatesse ne lui commandait-elle pas de cesser toutes relations, s'il était vrai que Ghizla eût conçu de l'amour pour lui?... Madame Dal-

ton, ne manquerait pas, d'ailleurs, de demander une séparation irrévocable...

Georges déplorait amèrement ce dénoûment de relations si heureusement commencées pour lui; il déplorait de ne pouvoir continuer à Ghizla les sentimens affectueux qu'il lui avait voués, et cherchait dans son esprit le moyen de concilier — ce qui était et sera toujours inconciliable — l'amour pour une femme et l'amitié pour une autre...

La journée avançait, l'heure approchait où le message de madame Dalton devait arriver. A mesure que le soleil disparaissait derrière les édifices qui entouraient la demeure momentanée de Georges, le cœur de celui-ci battait plus rapidement; son agitation augmentait, et il s'en étonnait lui-même, la prenant pour un funeste pressentiment. Le moment décisif arriva enfin; un paysan des environs de Maltingen entra à cheval

dans la cour de l'hôtel, demanda Georges, lui remit une lettre, et à l'instant où Georges allait l'interroger, disparut sans attendre la réponse.

M. de Rosière, troublé de ce brusque départ, rentra chez lui, se jeta sur un siége et se disposa à ouvrir la lettre... Mais, au moment d'en briser le cachet, il s'arrêta comme s'il eût craint que cette lettre ne fût une autre boîte de Pandore... Il eut besoin de faire encore un retour sur lui-même pour calmer cette appréhension exagérée, et ce fut avec la conscience de mériter toujours l'amour de madame Dalton qu'il ouvrit le fatal billet... Fatal, en effet! car, à peine Georges y eût-il jeté les yeux, qu'il fut frappé de stupéfaction. Voici ce que lui mandait Eugénie:

« J'ai vu mademoiselle de Maltingen...
« En la quittant, mon cœur était soulagé
« d'un doute affreux. Ghizla s'était montrée

« tout entière à moi, j'avais puisé près
« d'elle la certitude que je possédais seule
« votre cœur... Une nouvelle révélation,
« m'a enlevé mes courtes illusions. Cette
« fois, c'est pour toujours que nous som-
« mes séparés... Oh! vous ne m'aviez pas
« trompé. Non, vous n'aimiez pas made-
« moiselle de Maltingen... Vous ne l'avez
« jamais aimée... pas plus elle que la mal-
« heureuse qui vous écrit... Pas plus elle,
« que cette autre que j'ai vue tout-à-l'heure...
« Ce sont trois cœurs dont vous vous êtes
« joué... voilà tout. — Voilà tout! Oh! mon
« Dieu, quel homme êtes-vous donc, mon-
« sieur? On avait donc raison, quand on me
« parlait de ces êtres sans cœur, sans âme,
« placés dans le monde comme des fléaux
« nés de l'enfer!... Vous êtes un de ces
« êtres!... Honte éternelle, malédiction à
« qui se joue des sentimens et de la vie d'une

« femme crédule et inexpérimentée! Honte,
« malheur à vous, monsieur, qui, à Baden,
« à Maltingen et, enfin, à Adlesberg, avez
« fait un horrible emploi de votre nature
« perverse... Je pense que ce mot seul,
« Adlesberg, vous dira que, sachant tout, je
« ne puis ni ne veux vous revoir... Vous
« n'oserez plus vous approcher de ce
« pays où languira tristement une de vos
« victimes, quand les deux autres l'auront
« quitté... Au nom de toutes, je vous
« somme d'accorder au moins la paix de
« la tombe aux cœurs que vous avez brisés...
« Ne vous montrez plus ici. Allez, s'il vous
« reste l'ombre d'une conscience, étouffer
« vos remords dans ce monde, où dit-on,
« beaucoup de vos semblables existent...
« Allez, c'est sans verser une larme que je
« vous dis adieu. Je pleurais naguère un
« homme que je croyais digne de regret... au-

« jourd'hui, je vous méprise; c'est vous dire
« que ce n'est plus vous que je regrette. Si
« je pleure un jour, je ne pleurerai que mes
« illusions, en maudissant celui qui les a
« détruites.

« Eugénie. »

Certes, on conviendra que la stupéfaction de Georges était pleinement justifiée par une semblable lettre.

— Adlesberg! répéta-t-il quand il eut achevé la lecture de cette missive accablante; Adlesberg!.. c'est donc de là que part ce nouveau coup?... ah! c'est trop de ménagement! cette fois il y va de mon bonheur... il y va de ma vie... Vivrais-je repoussé, méprisé d'Eugénie?... Ah! l'être infernal que cette Tréville!...

La colère et l'indignation succédant à la

stupeur, Georges de Rosière tira violemment le cordon de la sonnette.

— Des chevaux ! cria-t-il au domestique qui se présenta. Deux chevaux et un postillon, à l'instant même. Allez ! — Ah ! madame de Tréville, vous levez le masque, vous me déclarez hautement la guerre. J'oublierai les promesses que j'avais faites à cet ange, à Ghizla, de vous épargner... Non, vous ne méritez pas que je vous ménage... Audacieuse femme ! éhontée coquette !... Un mot détruira tout ce que vous avez dit et fait... mais, je le jure, il faut que vous-même disiez ou écriviez ce mot.

Georges se parlait ainsi à lui-même en s'habillant à la hâte pour le voyage impromptu qu'il avait décidé. Il sentait l'importance d'une minute perdue dans une circonstance aussi grave; une réponse écrite pouvait n'agir que faiblement su madame

Dalton ; il fallait d'ailleurs qu'il vît madame de Tréville et la contraignît à se démentir. Toutes ces raisons l'empêchaient de songer à la nuit qui était venue, et il se serait mis en route à l'instant si un petit accident ne l'en eût empêché. Comme cela arrive très fréquemment à Munich, la poste n'avait pas un seul cheval disponible. On en promit deux pour le point du jour, et Georges dût se résigner à attendre le chant du coq.

Mon lecteur connaît parfaitement à présent la situation de M. de Rosière ; je me flatte d'avoir également fait apprécier sa loyauté et son amour pour madame Dalton.... S'il en est ainsi, le récit des impressions de Georges, pendant les quelques heures d'attente qu'il dût subir, est tout à fait superflu, aussi m'en abstiendrai-je pour parler d'autre chose. Avant d'aborder un nouveau sujet, je sens la nécessité d'allei au-

devant d'une critique qu'on ne manquera pas de m'adresser spécieusement; cette critique me viendra sans doute, pêle-mêle avec une foule d'autres : quoiqu'il en soit, je présume qu'elle sera conçue à peu près en ces termes : « Quel mouvement perpétuel imposez-vous donc à vos personnages? depuis que nous avons fait leur connaissance, nous les voyons sans cesse courant les champs, quittant un pays, arrivant dans un autre, et ressemblant à ces esprits inquiets dont parle je ne sais quel auteur, Ballanche ou Gâtellier: « Ils ne sont bien que là où ils ne sont pas. » A cette observation parfaitement juste, je réponds par un argument qui me paraît sans réplique : « Ce qui vous choque est précisément le titre sur lequel je compte le plus pour vous inspirer de l'indulgence. » En effet, ce défaut prouve jusqu'à la dernière évidence mon respect pour la vérité

historique; car, si je ne l'ai pas fait disparaître dans un nouvel arrangement du sujet, c'est que cette nouvelle combinaison, plus régulière, qui eut peut-être permis de juger plus mûrement mes personnages, eût enlevé à ces pages sans prétention leur principal et peut-être unique mérite : un cachet irrécusable d'authenticité. Telle j'ai su l'histoire, telle je vous la raconte. Comme on ne saurait convenablement demander à un historien plus que la vérité ni l'encourager au mensonge, je crois avoir désarmé de ce côté la critique. Puissé-je n'en pas essuyer de plus difficiles à rétorquer !

J'arrive maintenant au fait que j'allais rapporter. Comme on le pense sans doute, M. de Rosière ne dormit pas : il avait bien autre chose à penser! Il attendit, en marchant dans sa chambre, que les chevaux bavarois eussent mangé le picotin réparateur, et vit

avec joie le jour colorer enfin le ciel. Un bruit de sonnettes et de grelots qu'il entendit l'avertit de l'arrivée de son bucéphale, et, en effet, deux chevaux entrèrent bientôt dans la cour. Georges se précipita dans l'escalier et heurta même violemment un individu qui sortait avec le même empressement d'un appartement situé en face du sien. Georges fit ses excuses et se rangea pour laisser passer ce personnage auquel il ne fit d'ailleurs aucune attention ; mais quel ne fut pas son étonnement quand, arrivant dans la cour, il vit, sortant de l'hôtel, l'inconnu installé déjà sur le cheval qu'il croyait venu pour lui.

— Monsieur, s'écria M. de Rosière, ces chevaux sont à moi...

L'étranger qui était un homme grand et maigre, d'un certain âge déjà, autant qu'on en pouvait juger par derrière, ne tourna

seulement pas la tête et mit sans plus de cérémonie sa monture au galop. Georges se donnait à tous les diables et appelait l'un après l'autre les domestiques de l'hôtel, quand un nouveau bruit de grelots lui rendit l'espérance de partir enfin. Cette fois, les chevaux étaient pour lui, et, comme on le présume, il fut bientôt en selle. Il galoppait avec une espèce de rage et pressait tellement sa monture, qu'il ne tarda pas à revoir, à peu de distance devant lui, le cavalier inconnu. Ce dernier ne semblait pas moins pressé; et à voir sur la route cette double cavalcade courant ainsi à franc étrier, les passans durent croire que Georges poursuivait son devancier.

— Il l'attrapera!

— Il ne le rejoindra pas!

— Gage que si!

— Gage que non!

Le fait est que M. de Rosière ne put rejoindre l'étranger. Il eut la surprise de le voir constamment devant lui jusqu'à l'entrée du parc de Maltingen et le désappointement de ne pas le dépasser. Un sentiment d'une autre nature succéda à ceux-ci, quand son postillon s'étant rapproché de lui au moment où il montait une côte, lui dit en montrant les deux autres cavaliers :

— Votre Grâce trouve-t-elle que nous allions bien ? M. d'Asberg et vous, avez les meilleurs chevaux de toute la poste.

— M. d'Asberg ! s'écria Georges. C'est là monsieur d'Asberg ?

— Oui, votre grâce, M. d'Asberg va à Maltingen.

Georges enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval... mais ce fut en vain ; en arrivant au sommet de la colline, il ne vit plus personne. D'Asberg avait sans doute

pris un chemin de traverse pour arriver plus tôt.

— N'importe, je sais où le trouver maintenant, se dit Georges.

Et il continua sa route vers Adlesberg où il arriva sur les neuf heures.

V

Face à Face.

Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime.
— Racine. —

C'était trop matin pour une femme comme madame de Tréville. Il est certain que, depuis long-temps déjà, elle ne hasardait plus « le simple appareil » proverbial. Une décence et une modestie sans égales régnaient

dans ses vêtemens ; ses négligés coquets, ses peignoirs transparens ne laissaient rien deviner de ses charmes, par la raison peut-être qu'ils ne cachaient que fort peu de chose; ils ressemblaient à ces oracles antiques dont les discours embrouillés ne renfermaient aucun sens, ou plus exactement étaient des énigmes sans mot. Mais madame de Tréville n'en passait pas moins un temps raisonnable à donner chaque matin à sa toilette une apparence d'innocente indiscrétion, et la surprendre avant l'accomplissement de ce travail préparatoire, était un titre assuré à sa haine. Il y a dans le monde beaucoup de gens, hommes et femmes, qui ont été victimes des méchancetés de cette dame, et qui ne se sont jamais doutés qu'elle accomplissait une vengeance, et qu'ils expiaient le tort irrémissible de s'être présentés trop matin chez elle, S'il existait dans sa maison

une règle générale en vertu de laquelle nul ne pouvait être admis auprès d'elle avant le grand jour, on pense bien que cette loi était plus strictement exécutée quand le visiteur matinal était un homme; et on peut conjecturer que, pour M. de Rosière surtout, la consigne était plus rigoureusement recommandée. Aussi, quand la femme de chambre vint d'un air tout effaré, apprendre à sa maîtresse que M. de Rosière insistait pour lui parler à l'instant même, madame de Tréville fit-elle une exclamation de colère. Comme on l'a vu tout-à-l'heure, la marquise n'était nullement effrayée de l'entrevue; non seulement elle la savait inévitable, mais elle n'avait agi que pour l'amener. C'était un coup de partie qu'elle allait jouer. Mais elle n'attendait son adversaire que deux ou trois heures plus tard et son jeu n'était pas prêt. Le pire de l'aventure était qu'elle

ne pouvait faire attendre M. de Rosière sans lui donner le soupçon que ce temps était employé à sa toilette. Elle quitta donc vivement son lit où elle était encore, et se plaça immédiatement devant son miroir :

— Dites à M. de Rosière que je dors encore et que vous n'osez me réveiller, dit-elle à sa femme de chambre en se débarrassant la tête d'un entourage de cosmétique dont nous ne dirons rien, afin qu'on ne nous accuse pas d'exagération.

— C'est ce que j'avais déjà fait, répondit la soubrette, mais M. de Rosière a persisté... Il prétend qu'il restera toute la journée s'il le faut.

— Faites ce que je vous dis... et revenez vîte... surtout qu'il ne se doute pas que vous êtes ici.

La femme de chambre sortit en courant et sa maîtresse se mit sérieusement à l'œuvre...

Je ne vous dirai pas ce qu'elle fit, quels ingrédiens elle employa pour effacer les rides que le cosmétique de la nuit n'avait pas complètement fait disparaître; je ne vous dirai pas combien de pots de pommade, d'eaux composées, de baumes, pâtes et couleurs divers furent tour à tour employés par madame de Tréville. Vous saurez seulement que, quand la femme de chambre rentra, la marquise était déjà une tout autre femme.

— Eh bien ! demanda-t-elle?

— M. de Rosière attend le réveil de madame.

— Tout à l'heure je sonnerai et tu traverseras le salon en disant : voici madame qui s'éveille... — Donne-moi mes hanches...

Je m'arrête; je le répète, madame de Tréville, quoique bien conservée pour son âge, ne négligeait rien pour redonner à sa

personne tout entière ces formes, cette plénitude qui sont rarement l'apanage des femmes de quarante ans. C'est dit une fois, nous n'y reviendrons plus. Les choses se passèrent comme il importait à sa vanité. Sa femme de chambre après l'avoir presque complètement habillée, sortit, traversa le salon en passant par une autre porte que celle qui conduisait chez la marquise ; puis, quand elle eut pris les derniers ordres de sa maîtresse, elle retourna vers M. de Rosière.

— Madame est éveillée, je lui ai dit que Monsieur attendait, et...

— Vous êtes un terrible homme, dit en arrivant brusquement madame de Tréville ; vous ne laissez pas dormir les gens. Comment suis-je fagottée !

La marquise n'avait qu'un peignoir qui dessinait admirablement *ses* formes; sa figure embellie du sourire type que j'ai déjà si-

gnalé, était fraîche et animée ; ses yeux n'étaient que légèrement battus ; enfin, elle avait l'aspect d'une toute jeune femme, arrachée au sommeil qui la berçait de doux rêves... Georges, ne pouvant se douter de la perfidie de cette beauté resplendissante, eût peut-être poussé une exclamation de surprise, si l'objet de sa visite ne lui eût été rappelé par la vue de la marquise. Il salua avec gravité madame de Tréville, prit le fauteuil qu'elle lui indiquait, et, quand la femme de chambre fut sortie, il aborda sur-le-champ la question. Alors commença un entretien pour le complément duquel je serai forcé d'entrer parfois jusque dans la pensée des interlocuteurs.

— Vous dormiez ! dit M. de Rosière, en attachant un regard de reproche et de colère sur madame de Tréville. N'avez-vous donc plus de conscience, madame ? Votre

cœur est-il inaccessible au remords? ou bien, trouvez-vous dans le mal que vous faites une quiétude que d'autres ne doivent qu'à la paix de leur âme? Vous dormiez!... Je veillais, moi, et une autre personne, troublée, ainsi que moi, par vos menées inconcevables, veillait probablement aussi dans les larmes et le désespoir... C'est une honte, madame! ce que vous avez fait dénote une âme plus mauvaise que je ne croyais qu'il en existât. Je suis venu pour vous demander encore une fois un compte sévère de votre conduite; et je suis déterminé à ne rien ménager, madame! Entendez-moi bien; je *veux* que, dès ce moment, sous mes yeux, vous démentiez la ridicule histoire qu'il vous a plu d'inventer. Cette visite n'a pas d'autre objet.

— En vérité! Et vous avez marché toute la nuit pour m'apporter cet ultimatum! Vous en serez pour vos peines, mon cher

monsieur... D'abord, qu'entendez-vous par histoire ridicule? Il n'y a de ridicule ici, que votre visite à onze heures... dès l'aube matinale, comme dit M. Scribe.

— Trève de paroles inutiles, madame; sans doute le mot de ridicule n'est pas celui qui convient le mieux à votre action... C'est odieuse que j'aurais dû l'appeler; infâme, dirai-je même... Quant à ma visite, vous deviez y être préparée...

— Eh! sans doute, je vous attendais! Mais qui m'eût dit que vous seriez venu sur l'air de la romance de Guido? « *Quand renaîtra la douce aurore...* » Ne froncez pas le sourcil, je cite mes auteurs : cette romance est aussi de M. Scribe.

— Au nom de votre honneur, madame, cessez ces badinages hors de saison; expliquez votre conduite et démentez votre calomnie : je suis déterminé à tout employer

pour vous y contraindre. Ainsi, n'essayez pas de railler... je saurais vous ramener à un rôle plus sérieux...

Madame de Tréville se leva, fit un tour dans le salon et revint se placer devant M. de Rosière.

— Vous avez raison, dit-elle en le regardant fixément et sans sourire. Il est temps de laisser de côté les frivolités : expliquons-nous.

Georges ne put retenir un mouvement de surprise, à la vue du changement survenu dans les traits de madame de Tréville; elle prononça ces derniers mots avec un accent si singulièrement solennel, sa voix était si différente d'elle-même, que M. de Rosière éprouva une émotion étrange, semblable à celle qu'ont produite tour-à-tour le fameux *Qu'en dis-tu?* de Talma, et le terrible *sortez* de la jeune Rachel. Georges

fut effrayé de cette parole brusque et décidée, qui lui faisait pressentir la révélation soudaine d'un caractère nouveau. Il se prit à trembler, sans trop s'en rendre compte, devant cette femme au regard fixe, à la contenance altière; ce n'était plus madame de Tréville qu'il voyait, c'était un démon dont les yeux lançaient une flamme infernale; et, quand Georges vit la marquise s'asseoir à côté de lui, quand elle ouvrit la bouche pour reprendre cet entretien décisif, il frémit intérieurement, et se repentit d'avoir évoqué cette figure fatale.

—Expliquons-nous... Vous rappelez-vous le passé, Georges de Rosière? Si vous ne l'avez pas oublié, ma conduite actuelle est suffisamment expliquée. Il y a deux femmes en moi: la femme aimante, passionnée même, faible, au cœur tendre et dévoué, et la fem-

me coquette, insensible, égoïste, implacable dans ses ressentimens. L'une de ces femmes est la vraie, c'est la première; l'autre est la femme artificielle, la femme revêtue, quant à vous, du moins, d'un masque derrière lequel se cache, toute honteuse, la femme que vous avez outragée dans ses plus précieuses qualités. Vous savez cela, vous savez par quelle suite d'injures impardonnables vous m'avez ainsi transformée...

La marquise s'arrêta un moment et regarda fixement Georges. Elle épiait l'expression de ses yeux et de ses lèvres; la moindre apparence de sourire moqueur eût sans doute amené une explosion de violences; mais M. de Rosière songeait seulement aux révélations de madame de Tréville, et oubliait l'âge de la femme qui se posait ainsi devant lui en héroïne sentimentale. Prenant

ce regard pour une interrogation, il dit avec force :

— Sur mon âme, madame, je ne sais quelles prétendues injures j'ai pu vous faire.

— Etes-vous si peu clairvoyant, ou vous souvenez-vous si mal de ce passé dont je vous parlais? Je vais aider vos souvenirs... Il n'y a pas long-temps, votre mémoire semblait plus fidèle. Quand vous veniez ici la nuit, me menacer de votre colère, de vos révélations, vous vous prétendiez fort contre moi, et vous flattiez d'imposer silence à ma vengeance. Vous vous êtes armé du passé pour protéger vos nouvelles amours, donc ce passé doit être pour vous autre chose qu'une vague conjecture. Vous me connaissiez, n'est-il pas vrai ! Alors, rétractez ces mots *d'histoire ridicule,* appliqués à notre commune situation. Que me reprochez-vous, monsieur! D'avoir traversé l'un après l'au-

tre les projets que, dans vos volages amours, vous avez formés à Baden, à Maltingen, et peut-être encore ailleurs. Je ne nie rien, M. de Rosière; mais je prétends que vous n'ignoriez pas la cause de cet acharnement à vous faire obstacle. Plus de mystère entre nous. Aussi bien, j'ai bu toute honte en commençant cet entretien; la confusion est le partage des âmes faibles et timorées, et j'ai la prétention d'être d'une tout autre trempe. Une fois que j'ai choisi un but, j'y veux arriver, ou, si je succombe, je prétends ne perdre rien de ma propre dignité...

Ces phrases, plus prétentieuses que claires, semblèrent à Georges de Rosière des préparations oratoires, au moyen desquelles madame de Tréville cherchait le terrain sur lequel elle devait se placer. Pour échapper à ce cliquetis de mots qui ne précisait rien,

Georges ramena la question à sa véritable position.

— Encore une fois, j'ignore les motifs de cette haine, et, à vrai dire, je m'en inquiète peu, madame; ce qui importe à mon repos et à celui d'une autre personne, c'est que vos intrigues et vos calomnies aient un terme, c'est que vous même démentiez ce que vousavezmensongèrement avancé. Voilà toute la question; je n'ignore pas quelle adresse extrême vous pouvez déployer dans les circonstances les plus périlleuses... Ce passé, dont vous avez selon moi, grand tort de parler, est riche en preuves éclatantes de votre présence d'esprit; mais ici, madame, votre adresse ne peut où ne doit servir à rien. Il faut que vous écriviez à madame Dalton... Tous les échappatoires imaginables ne vous soustrairont pas à cette obligation. Je suis

déterminé, je l'ai déjà dit, à ne rien ménager.

—Et que m'importent vos ménagemens ou vos indiscrétions, s'écria la marquise? Ce que vous pouvez dire, je veux le proclamer; ce que vous prétendez être une arme redoutable dans vos mains, est, sans que vous vous en doutiez, ma force véritable à moi. Vous ne voulez pas me ménager : tant mieux; car cet éclat qui effrayerait une autre, je l'appellerai moi-même à mon aide, si, au sortir de cet entretien, mes projets ne sont pas plus avancés. Je vais au-devant de vos révélations, M. de Rosières. Je vais rappeler ce que vous avez appris par la voix de la médisance, tandis que vous aviez un moyen plus infaillible d'en être instruit. On a dit et répété que j'avais eu un amant. On a publié les circonstances bizarres d'une liaison qui m'a compromise aux yeux de ma famille. Eh

bien! on a dit vrai : j'ai eu un amant. Oui, les circonstances de notre amour ont été bizarres et ma famille s'en est alarmée; on a eu de justes craintes, car, pour satisfaire cet amour, Georges, j'aurais bravé, non-seulement les lois humaines, mais encore les lois plus redoutables des convenances sociales; j'aurais voué mon nom à une scandaleuse célébrité... Mais, avant d'aller colporter le récit de cet amour jusqu'aux oreilles de mon mari (car, je pense que c'est là ce dont vous m'allez menacer,*) il faut que vous en connaissiez mieux les détails. Oui, j'ai eu un

* C'est la première fois qu'il est question du mari de madame de Tréville, et ce sera la dernière. Ce marquis était, à ce qu'il paraît, un de ces hommes uls, dont la mission dans ce monde est d'avoir une fortune dont les autres jouiront, un nom pour le donner à une femme qui le fait valoir, l'accapare entièrement et le compromet presque toujours. De tels hommes ne font souvenir de leur existence que le jour de leurs obsèques.

amant..., et cet amant a été, pendant deux mois, mon bonheur, ma vie tout entière. Ecoutez bien ceci, Georges. Cet homme, pour lequel j'ai donné tant d'inquiétude aux amis intéressés de ma réputation, personne ne l'a jamais connu. Vous-même, quelsque soient vos desseins, vous ne sauriez me dire, à moi, ni à personne, son nom, ni son état.. Je veux vous les dire, moi, et, quand vous les saurez, vous verrez si une révélation de votre part est de nature à m'effrayer.

— Je vous ai dit qu'il y avait deux femmes en moi. Suivez la femme aimante dont je vous ai parlé, dans le tourbillon de certain bal masqué;... voyez-là s'attacher aux pas d'un homme qu'elle obsède de son babil et de ses avances... Voyez ensuite cet homme prête plus d'attention à une conversation aussi singulière que l'insistance du domino mytérieux. Les rôles sont changés; la femme

aimante est obligée de repousser maintenant les sollicitations pressantes de cet homme qui l'écoutait à peine tout-à-l'heure... Elle lui échappe, enfin, mais en lui laissant la promesse de la retrouver au bal suivant. Cette femme. M. de Rosière, c'est moi; moi, la marquise de Tréville; cette femme, coquette et froide dans le monde, faible dans le fond du cœur, mais pour un seul homme qui me repoussait au grand jour et semblait m'aimer sous le masque de satin... Au sesecond bal, M. de Rosière, même entretien, mais, cette fois, tendresse égale, bonheur partagé et nouvelle promesse de se retrouver... Suivez-vous attentivement? Les détails sont précieux pour un délateur qui veut être cru. Quinze jours après, deux dominos entraient dans une voiture sans armoiries, et mettaient bientôt pied à terre dans la cour d'une petite maison louée par

moi-même, je ne veux pas encore dire où. Ces deux dominos étaient déjà deux amans qui passèrent plusieurs soirées ainsi seuls avec eux-mêmes, heureux de leur amour et du mystère qui l'environnait : car le masque de satin ne quitta jamais mon visage, et mon amant garda religieusement le serment qu'il m'avait fait de respecter mon secret..... Peut-être commencez-vous à comprendre, Georges de Rosière... Comme je le disais, deux mois s'écoulèrent ainsi ; et sans l'indiscrétion du cocher qui nous conduisait, notre bonheur eût duré plus long-temps ; je changeai ce valet, mais un refroidissement notable m'avertit que l'homme que j'aimais commençait à trouver moins de charmes dans cette liaison anonyme... Tout fut rompu, du moins quant à nos entrevues secrètes. Je le retrouvai dans le monde, mais non plus avec ce sentiment de bonheur que

donne la possession paisible d'un trésor inappréciable, mais avec la colère d'une femme dédaignée : je suivis ses regards, j'épiai sa conduite, et je me convainquis, non de son infidélité, mais de son indifférence. Il oubliait déjà ces momens dont le souvenir brûlait ma pensée : cette liaison n'avait été pour lui qu'une aventure de bal masqué, aventure prolongée au-delà des bornes ordinaires, par le mystère dont je l'avais entourée, mais basée trop légèrement pour faire époque dans sa vie. Je redoublai de coquetterie pour attirer l'attention de cet homme insensible : je n'y parvins pas... C'est alors que je jurai de me venger, de le poursuivre par toute la terre, de la traquer, de traverser ses projets, ses espérances, de me compromettre s'il le fallait, de sacrifier honneur, réputation, fortune même, pour lui faire goûter

un peu de ces tortures dont il m'a si largement dotée...

Ici la marquise se leva et marcha dans le salon, comme elle semblait en avoir besoin toutes les fois qu'elle donnait libre carrière à ses pensées si long-temps comprimées : mais elle n'en continua pas moins à parler, avec un accent de plus en plus agité.

— Ainsi vous savez tout maintenant, monsieur ; vous pouvez aller propager cet aveu, dévoiler ce qui est demeuré un doute pour ceux que le mystère de ma conduite à cette époque avait rendu attentifs. Vous voilà, certes, armé au-delà de vos espérances. Vengez-vous, Georges de Rosière ; allez dire à ma famille, à mon mari, au monde entier que la marquise de Tréville vous a avoué sa faiblesse. Que tous le sachent : j'ai aimé, j'aime encore un homme qui, trompé par un déguisement, put m'aimer deux mois et

m'a dédaignée le reste de sa vie ; j'ai suivi en pensée et souvent réellement les pas de cet homme, j'ai mis mon bonheur à le voir lors même qu'il m'était insensible ; j'ai usé mes forces, les ressources de mon esprit pour m'en faire sinon aimer, au moins écouter : il n'a pas daigné jeter les yeux de mon côté. Ah ! qu'on sache tout ! Dites que, quand j'ai su que cet homme aimait une autre femme, j'ai senti une rage brûlante me saisir le cœur. Dites que je me suis révoltée à l'idée que ce bonheur qu'il m'avait refusé, une autre pourrait le lui devoir. Dites tout alors, Georges, car j'avouerai tout : dites que j'ai lâchement cherché à troubler son repos, que je me suis acharnée après les objets de ses affections, que les distances, les fatigues ne m'ont point arrêtée dans cette œuvre de haine. Oh ! dites ce que je lui ai fait souffrir, monsie r ! Mais dites aussi la honte de ce mo-

ment, le supplice d'une longue jalousie, les tortures, enfin, que la colère et l'amour m'ont tour-à-tour fait éprouver. Allez, Georges! proclamez dans le monde ma faiblesse... mes larmes... Oh! pleurer! moi, qui pendant tant d'années ai su contenir et refouler mes sensations et mes larmes! Pleurer... et devant vous... Georges! Vous avez raison, vous êtes fort contre moi! Maintenant, Georges, je suis à votre merci. Donnez libre cours à votre colère, à votre mépris... Révélez ces aveux et avec eux le plus terrible que jamais femme ait fait; ajoutez à ce que vous direz ce que vous allez apprendre: Georges, cet homme que je hais de toutes les puissances de mon âme, apprenez que je l'aime mille fois davantage... Sachez que dans ce moment... Que vais-je dire?.. Georges vous vous troublez, enfin!.. Georges, allez proclamer ma honte, vengez-vous,

mais dites le nom de cet amant! Dites que celui que je haïs et que j'adore à la fois que cet amant, enfin... c'est vous!

En disant, ou plutôt en criant ces derniers mots, la marquise de Tréville se jeta brusquement aux pieds de Georges.



VI

Le Coup de Massue.

Vous suspecterez mes intentions... N'importe; je dois vous le dire : on vous trompait!
— FÉLICIE. — *Jean Pierre.* —

Cette fois, toutes les pensées de M. de Rosière étaient bouleversées, et on conviendra que ce n'était pas sans sujet. Il n'y avait pas moyen de nier : Georges avait été l'amant de madame de Tréville. Nous ne di-

rons pas s'il éprouvait autant de confusion que d'étonnement de cette accablante révélation. Il est permis de penser toutefois que, dans le moment où il voyait à ses pieds, éperdue et égarée, une femme déjà respectable par son âge, il sentit un mouvement de compassion, et puis au fond de son cœur, il trouva sans doute quelque satisfaction pour son amour-propre. Ces mouvemens désordonnés, cet élan intempestif, cet amour, enfin, hors de saison et de toute proportion, n'était-ce pas son mérite qui les avait causés? Les hommes sont fréquemment de niveau avec les femmes, mais c'est surtout dans les petites faiblesses de la vanité et de l'amour-propre qu'ils les égalent le plus souvent. Une femme éprouve toujours une satisfaction secrète quand elle s'aperçoit qu'elle inspire de l'amour, fût-ce à un vieillard, à un babouin; et je sais quelques hom-

mes qui ne sauraient entendre sans se regorger les flatteries d'une femme, eut-elle quinze lustres et autant de dents postiches.

M. de Rosière éprouvait donc de la compassion pour madame de Tréville, sa situation humiliante plaida même un moment contre le ressentiment qu'il avait dans le cœur. A tout bien considérer pourtant, il avait alors deux griefs à reprocher à la marquise. Le guet-à-pens du bal de l'Opéra s'était infiniment trop prolongé... Mais enfin c'était désormais un fait accompli.

Et contre le passé, nos regrets sont tous vains.

— Madame... dit Georges en relevant avec embarras la marquise. Que m'apprenez-vous...

—La vérité, vous savez tout, maintenant, monsieur.

En disant ces mots, madame de Tréville, dont la présence d'esprit était moins troublée qu'on ne pourrait le penser, jetait un regard sur la glace, reprenait son siége et se cachait le visage entre ses mains. Il se fit un silence, pénible surtout pour M. de Rosière, en qui la compassion n'avait pas étouffé la réflexion. Il ne savait plus sur quel ton reprendre la conversation; la brusquerie, la sévérité, les reproches, tout cela ne pouvait lui être d'aucune utilité; que dire désormais à une femme qui avouait tout, en donnant à tout une explication péremptoire comme celle-ci: « Ce que vous me reprochez, j'avais en quelque sorte le droit de le faire, puisque j'ai été votre maîtresse. »

— Dans quel abîme nous avez-vous précipités, dit enfin M. de Rosière avec un profond soupir.

— Et pour qui, monsieur, cet abîme est-il plus profond que pour moi? de quelque façon que j'envisage ma position, elle est affreuse... Je perds tout ce que je voulais recouvrer... Et la volupté que je trouvais à vous faire souffrir, je ne l'y trouve plus... Tenez, monsieur, j'ai des remords... Je souffre surtout... Oh! je souffre! était-ce ainsi que nous devions nous retrouver? quoi pas un regard, pas un souvenir pour la maison d'Auteuil... Oh! Georges, rappelez-vous!

— Par égard pour vous-même, madame.. Ne revenez pas sur ce temps d'erreur et de folie...

— Regardez-moi, Georges, poursuivit la marquise en lui prenant une main qu'il voulut en vain dégager... J'ai osé vous aimer, vous voler quelques instans de bonheur, moi, pauvre femme, sans beauté, sans jeunesse... Mon Dieu! j'ai été assez punie

par ce que j'ai souffert; je le suis encore trop cruellement dans ce moment... je vois trop bien que vous ne me pardonnez rien... Quoi! pas un regard pour moi!

Madame de Tréville savait ce qu'elle faisait en demandant à Georges de la regarder. le coup-d'œil jeté sur la glace lui avait appris que rien n'était plus touchant que sa physionomie, et elle se mettait de si bonne grâce à la merci de M. de Rosière sous le rapport de l'âge, qu'elle ne doutait pas de son indulgence. Mais le jeune homme avait maîtrisé sa sensibilité momentanée, et, avec une expression de dignité dont le véritable motif n'échappa malheureusement pas à la marquise, il changea brusquement de position; ce qu'il n'osait nier un instant auparavant, il le repoussa avec autant d'adresse que de fermeté.

—C'est trop, madame, dit-il en regardant

sans sourciller dans les yeux de l'infortunée Tréville. Un moment de surprise m'avait ému, je l'avoue, en entendant parler si positivement d'une affaire que je croyais inconnue. Mais je me reproche maintenant cette hésitation, et surtout d'avoir cru un moment au rapprochement qu'il vous a plu d'établir. La femme avec laquelle j'eus cette intrigue, que vous pouvez avoir apprise par quelqu'un de mes amis, était beaucoup plus jeune que vous, et de plus, j'augure assez encore de votre caractère, pour vous croire incapable d'une telle équipée. Il vous a plu, je le répète, d'imaginer cette comédie... C'est une preuve de plus de votre génie. Mais comme je n'en découvre pas bien le motif, je me permettrai de vous ramener au véritable objet de la question. Avec vous, madame, un explication devient le sujet d'une nouvelle manœuvre qu'il faudrait en-

core expliquer à l'aide de mensonges réitérés : Trouvez donc bon que je coupe court à cette conversation. Je ne veux plus savoir les motifs qui vous ont fait agir : Je veux que vous répariez ce que vous avez fait.

Georges se leva, et, avant que la marquise eut pu l'en empêcher, il tira le cordon de la sonnette.

— Que faites vous, monsieur? s'écria madame de Tréville. Voulez-vous mettre mes gens dans la confidence de cette explication ?

— Madame la marquise demande son buvard et son écritoire, dit froidement Georges à la femme de chambre qui était accourue.

La marquise se mordit les lèvres; mais elle était déterminée à tout employer pour sortir triomphante de cette lutte, et, changeant soudainement de batteries, au lieu de

plaintes, elle fit entendre des paroles d'une touchante résignation.

—C'est bien ! le Ciel est juste. Il me punit de ma folie et de ma présomption !... Allez, Georges de Rosière, vous savez bien, au fond de votre cœur, si j'ai dit vrai ! J'ai abaissé mon orgueil jusqu'à mendier un regard; mais, quand vous me l'avez accordé, j'y ai lu l'arrêt qui me condamnait. Mais, ce devait être ainsi... Etre aimée de vous ! compter pour quelque chose dans votre bonheur !... Non, non, je ne pouvais sans démence nourrir un tel espoir. Vous me reniez, maintenant ! Suis-je assez humiliée ? Ah ! comme vous vous vengez cruellement ! On voit bien que vous avez deux offenses à punir.

Madame de Tréville, se couvrit le visage, geste que ses amis savent être une habitude chez elle ; et M. de Rosière put imaginer

tout ce qu'il voulût; qu'elle pleurait ou suffoquait. La femme de chambre rentra avec l'écritoire et le buvard.

—Que voulez-vous que je fasse? demanda la marquise quand cette fille fut ressortie.

— Madame Dalton doit être ma femme; je l'aime, et vous lui avez dit que je vous aimais. Il faut lui écrire une rétractation. C'est la vingtième fois que je vous la demande. Votre conscience doit vous dire que c'est seulement justice.

—Oui, oui, c'est justice! mais une justice cruelle. Ecrire moi-même, Georges! Comprenez-vous ce que mon cœur et mon amour-propre vont souffrir. Voyons, soyez miséricordieux. Devant vous, je puis bien tout avouer, tout rétracter, et votre glaciale indifférence ne m'en donne que trop de motifs... Mais y songez-vous? m'humilier devant madame Dalton? lui dire, à elle, à une femme que

j'ai mortellement offensée, j'aime votre amant, j'ai voulu vous désunir; je vous ai poursuivis de mes intrigues; et maintenant me voici à votre merci, vous priant de me pardonner, obligée de vous dire que cet homme ne m'a jamais aimée; que vous seule possédiez son amour, que votre jeunesse et votre beauté devaient triompher de mes années et de mes rides... Ah! ce n'est pas moi qui devrais faire de semblables aveux! Vous devriez me les épargner, vous qui en recueillez le prix.

La marquise était parvenue à faire sortir de ses yeux secs et faux, une larme que Georges ne vit pas sans compassion; mais il s'agissait de son avenir, et, d'ailleurs, cette femme artificieuse n'avait elle pas fait couler des yeux d'Eugénie d'autres larmes que des lrames d'orgueil! Il se raidit de nouveau contre son émotion, et répondit avec fermeté.

— N'imputez qu'à vous-même, madame, l'extrémité cruelle à laquelle vous êtes réduite. On pourra bien croire ma parole et mes protestations, mais le doute pourrait renaître dans l'esprit de madame Dalton. Si vous écrivez, toute incertitude s'évanouira...

— Eh bien! j'écrirai, Georges, j'écrirai... Mais, sachez-le, c'est une nouvelle preuve d'affection que je vous donne; je cède parce que votre bonheur est intéressé à mon abaissement... Votre bonheur! hélas! je me plaisais à l'idée de m'y associer plus intimement... Mais, êtes-vous bien certain, monsieur, de trouver le bonheur près de madame Dalton? Pour ne pas parler d'elle, dites, la main sur la conscience, si vous n'avez pas, pendant un instant, cherché près d'une autre le bonheur que vous lui demandez aujourd'hui?... Je vois une expression menaçante dans vos yeux: n'importe, j'a-

chèverai de dire ma pensée. Vous vous souvenez des visites nocturnes que vous me fîtes ici, il y a deux mois... Ces visites auxquelles j'ai assigné, mensongèrement je l'avoue, un motif que j'espérais dans l'avenir, avaient pour objet réel la tranquillité de Ghizla de Maltingen...

— Madame, interrompit M. de Rosière un peu troublé, vous vous plaisiez alors à faire planer sur la tête de mademoiselle de Maltingen des calomnies dont j'étais innocemment le prétexte, j'ai fait ce que tout homme d'honneur eût fait à ma place; je vous ai priée de mettre un terme à vos menées, et quand j'ai vu que vous persistiez, que le mensonge se propageait, j'ai dû m'éloigner. Mes visites avaient, il est vrai, pour objet, la tranquillité de mademoiselle de Maltingen; mais, si je travaillais à étouffer votre voix, il ne faut pas induire de ces démar-

ches autre chose qu'un sentiment d'honneur, de sollicitude.

— Vous êtes ému, Georges, votre voix tremble, votre front se colore... Ah! je ne me suis pas trompée! oui, vous avez cherché le bonheur près de Ghizla quand vous désespériez de l'obtenir par madame Dalton... Mais réfléchissez-y; vous ne serez point heureux avec cette dernière, si le souvenir de la jeune fille se place entre elle et vous... êtes-vous bien sûr de ne plus aimer Ghizla?

M. de Rosière tressaillit à cette question faite d'une voix ironique. Néanmoins sa conscience était sans doute tranquille, car il répondit avec une sévérité calme :

— Loin de moi l'indifférence que vous me souhaiteriez, madame! Je suis sûr, au contraire, d'aimer mademoiselle de Maltingen; mais c'est une amitié fraternelle qui

m'unit à elle, une amitié pure et sainte comme ses vertus et les trésors de son âme en peuvent inspirer. Sans doute, j'ai trouvé près d'elle un adoucissement à mes peines... mais jamais mon affection n'a dépassé les limites qui la séparaient de l'amour.

— Mais, homme aveugle ou de mauvaise foi, vous n'avez pu vous méprendre sur la nature des sentimens que vous inspiriez à Ghizla. Votre mission sur la terre n'est-elle pas de porter le trouble dans l'âme de toute femme qui peut vous connaître? Pourquoi une jeune fille à l'imagination exaltée, au cœur naïf et faible n'aurait-elle pas subi une loi devant laquelle se sont inclinées des femmes habituées à commander à leurs sensations? Je vous ai aimé parce que vous me dédaigniez; madame Dalton vous a aimé parce que vous lui promettiez de l'adorer toujours, Ghizla, enfin, fut séduite par la douleur dont

vous souffriez devant elle. Ghizla vous aime d'amour, Georges; et si vous épousez madame Dalton, Ghizla mourra.

Georges se tut d'un air pensif. Peut-être, en descendant au fond de son propre cœur et en rassemblant ses souvenirs, convenait-il, *in petto*, des apparences favorables à l'assertion de madame de Tréville. Eugénie, elle-même, n'avait-elle pas cru fermement qu'il aimait Ghizla et en était aimé? Il fallait donc qu'il y eût du vrai dans cette opinion émise de côtés opposés. Tout autre homme que M. de Rosière se serait enorgueilli d'avoir conquis un trésor comme le cœur de Ghizla; lui, avec la droiture et la délicatesse qui fesaient le fond de son caractère, ne pouvait qu'en être profondément effrayé. Il avait apprécié la jeune fille et savait de quelle tendre exaltation elle était susceptible. Pour Ghizla, pensait-il, l'a-

mour, si le malheur voulait qu'elle en éprouvât, devait-être l'immolation sérieuse de son existence entière au bonheur de l'objet aimé... Et si la pauvre enfant était obligée de renfermer son amour, si elle aimait sans pouvoir être payée de retour?... Georges sentit à cette seule pensée que madame de Tréville avait prophétisé comme lui-même l'eût fait : l'amour serait la perte et la mort de Ghizla. Ces pensées assombrirent la pensée de M. de Rosière.. Hâtons-nous de dire que son amour pour madame Dalton ne reçut aucune atteinte des réflexions rapides qu'il fit en cette occasion; s'il soupira, ce fut de chagrin et non de regret.

Madame de Tréville était curieuse à observer pendant ces réflexions de Georges; elle suivait, pour ainsi dire, une à une les pensées de son interlocuteur et une joie cruelle se peignit malgré elle sur ses traits.

Cette expression sardonique était tellement évidente, que M. de Rosière en fut choqué : ce fut ce qui mit fin à sa courte rêverie.

— Finissons, madame, dit-il vivement. Je vous laisse maîtresse de faire les conjectures les plus insensées... Je ne désire de vous qu'une lettre et la promesse de ne point vous occuper de mon bonheur. Le sentiment qui vous a guidée jusqu'ici, et dont je veux ignorer la source, vous porte à rechercher tout ce qui pourrait troubler la paix intime dont je vais bientôt jouir ; si vous croyez avoir réussi en dernier lieu, détrompez-vous : votre mauvais dessein a échoué. Je sais comment m'aime mademoiselle de Maltingen, c'est d'une affection qui m'honore autant qu'elle me touche ; elle m'aime comme une sœur aime son frère et mon bonheur la rendra heureuse. Ghizla de Maltingen n'est envieuse du bonheur de personne,

parce qu'elle se sent digne d'en obtenir elle-même.

A ces paroles un peu brusques, madame de Tréville se leva vivement et s'avança vers Georges.

— Vous m'accusez et incriminez jusqu'à mes pensées, dit-elle. Peu m'importe votre jugement, puisque d'aujourd'hui tous mes rêves sont fermés. Je n'en dirai pas moins tout ce que je dois dire pour expliquer ma conduite. J'ai voulu d'abord vous éloigner de madame Dalton parce que j'étais jalouse de son bonheur. Plus tard, j'ai voulu vous séparer de Ghizla parce que je croyais que vous l'aimiez comme elle vous aime ; enfin, dans ce moment encore, je voudrais mettre entre cette veuve artificieuse et vous un abîme infranchissable. Mais sachez, enfin, quelle femme vous avez devant les yeux. Je vous ai parlé trop à cœur ouvert pour que vous igno-

riez la violence de mon amour ; j'ai été impitoyable, dites-vous, dans la guerre que je vous ai faite... Ingrat ! tout-à-l'heure encore, j'étais prête à écrire tout ce que vous auriez voulu. Vous exigiez que je m'immolasse à votre chimérique félicité, j'aurais obéi... Eh bien ! Georges, cette femme dont vous suspectez les paroles les plus loyales a retenu jusqu'ici la foudre qui doit vous écraser. J'ai hésité à briser ce cœur que je voulais fléchir ; mais, aujourd'hui que vous me reniez, que vous m'insultez de vos dédains, je n'ai plus de raison pour me taire. Georges de Rosière, la femme que vous aimez est indigne de vous : madame Dalton vous a déjà trompé.

— C'en est trop, s'écria le jeune homme rouge d'indignation. Allez-vous recommencer des calomnies promenées de l'une à l'autre avec un odieux acharnement ? Cessons

cet entretien et séparons-nous. Je vois que vous ne voulez pas écrire la lettre que je vous demande : je m'en passerai... Mais prenez-y garde! madame Dalton me croira, et quand elle portera mon nom, malheur à vous si vous ne renoncez à la poursuivre.

— Vous sortez, monsieur? demanda ironiquement la marquise en le voyant se diriger vers la porte. Un mot s'il vous plaît. Vous demandez une lettre, en voici une.... Mais permettez-moi d'en faire la lecture : vous saurez plus tard qui l'a écrite.

Madame de Tréville barrant le passage à Georges tira de dessous son peignoir un papier qu'elle ouvrit et lut à haute voix :

« Cher Rodolphe,

« Le temps s'écoule lentement loin de

« vous... Venez ce soir. D'Asberg m'obsède
« et pourtant je suis tellement engagée avec
« lui que je ne pourrai guère éviter de l'é-
« pouser... Epouser un d'Asberg quand on
« aime Rodolphe, autant vaudrait repren-
« dre ce Georges que j'ai remercié pour ja-
« mais. A ce soir, je le répète, dans la crainte
« que vous ne l'oubliiez... — Signé...

— Qui a signé cette lettre, s'écria Georges hors de lui-même.

— Hélas! reprit d'un ton hyppocrite madame de Tréville, calmez-vous, Georges; Je voudrais n'avoir pas parlé de cette lettre...

— Le nom! le nom!

— C'est vous qui m'y avez contrainte en me traitant si rudement.

— Je ne voudrais pas employer la vio-

lence, madame, mais je ne sortirai d'ici qu'après avoir vérifié si cette lettre est ou non ce que je la soupçonne d'être, une atroce fausseté...

— Vous la verrez, Georges... Mais par pitié ne me réduisez pas au désespoir. Voyez! la crainte de vous causer un trop vif chagrin me faisait hésiter à vous la montrer cette lettre... Maintenant que vous la connaissez, laissez-moi espérer.

— De qui est cette lettre, de qui? Sur votre âme, dites-le.

— De madame Dalton. Vous connaissez son écriture?

— Si je la connais! donnez-moi cette lettre, donnez la; c'est une affaire de vie ou de mort.

— Raison de plus pour que je la garde... Cependant je vous la donnerai à une condition.

— Oh ! qu'importe la condition, j'y souscris d'avance.

— Non , rien d'avance. Promettez en connaissance de cause. Vous écrirez à madame Dalton : « C'est vrai ; oui , j'aime madame de Tréville. »

Georges recula comme s'il avait été frappé de la foudre.

—Ah ! dit-il en respirant plus librement, c'était un piège : cette lettre est supposée.

— Vous auriez reconnu le contraire, reprit madame de Tréville en se mordant les lèvres avec dépit et en remettant la lettre dans son corsage.

Le doute revint dans l'esprit de Georges, il s'élança vers une table où avaient été déposés le buvard et l'écritoire et traça rapidement quelques mots :

— Tenez, dit-il avec une sorte de fièvre en étendant ce papier vers la marquise.

— Tenez, répondit celle-ci... Et la lettre fatale passa de ses mains dans celles de Georges qui la lut avidement.

— Oh! l'infâme! dit amèrement l'infortuné jeune homme. C'est d'Eugénie... Et c'est pour Rodolphe de Maltingen... Madame, continua-t-il en se tournant vers la marquise, je vous pardonne le passé et vous remercie de m'avoir ouvert les yeux... Pardonnez moi aussi le mal que je vous ai causé: désormais le monde et moi seront étrangers l'un à l'autre. Faites de ce billet tel usage qu'il vous plaira. Néanmoins, je ne vous le cache pas, il contient un mensonge, car désormais je n'aimerai aucune femme.

— Et Ghizla? demanda tout bas la marquise.

— Je vais chercher son frère pour lui demander raison de sa conduite : une trahison

s'est placée entre moi et mademoiselle de Maltingen.

Tout en répondant d'une voix sourde à madame de Tréville, M. de Rosière écrivait à madame Dalton en mettant sous enveloppe la lettre à Rodolphe : « Voici toute ma réponse. »

— Maintenant, madame, adieu pour toujours. Le courrier qui portera cette lettre à madame Dalton peut lui porter également le billet que je vous ai remis. Oublions que nous nous sommes connus et ne nous cherchons plus à l'avenir.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, répondit avec ironie la marquise. J'ai trouvé enfin ce que je cherchais.

— Que cherchiez vous donc ?

— Le moyen de vous rendre si malheureux que la mort seule vous parût un refuge. Adieu.

Georges stupéfait regarda sortir la marquise et resta immobile, jusqu'au moment où le souvenir de d'Asberg lui revenant à l'esprit, il prit la résolution d'aller à Maltingen lui demander une explication.

VII

Courage.

Il est plus facile de s'arracher la vie, que d'en supporter dignement les épreuves

—JEAN SANCY.—

Tandis que M. de Rosières s'avançait vers Maltingen, sous l'impression de l'adieu sauvage de madame de Tréville et aussi de la perfidie manifeste de madame Dalton, la troisième de ces femmes, occupée du

même objet, quoique dans des conditions bien différentes, Ghizla, était dans des transes mortelles. La manière dont son frère l'avait quittée en lui promettant de faire de nouveaux efforts pour assurer son bonheur, l'avait remplie d'inquiétude.

— Ah! qu'il me laisse dans mon isolement, disait-elle; qu'il ne cherche pas à forcer une réunion que tout rend impossible. On ne rapproche les cœurs ni par la ruse, ni par la violence. Trop d'intrigues ont été vainement mises en pratique déjà. Je ne saurais être heureuse... J'immolerai mon bonheur à celui d'une autre femme... Du moins, ne serai-je pas coupable de duplicité... Quoique fasse Rodolphe, je n'accepterai jamais un bonheur qui me viendrait ainsi.

Telles étaient les réflexions de la jeune fille; mais malgré sa résignation véritable,

son inquiétude était mélangée d'une vague espérance. Espérance de quoi? hélas! la pauvre enfant ne s'en rendait pas compte, et les mystères du cœur sont trop ténébreux pour que nous essayions d'y porter la lumière.

La nuit qui avait suivi son entrevue avec madame Dalton, avait été pour Ghizla une nuit d'insomnie brûlante. Pour la première fois depuis bien des mois, ses rêveries de jeune fille avaient dépouillé les brillantes illusions de l'espérance. Pour la première fois, un mur infranchissable avait fermé l'avenir à ses regards. En rentrant dans son modeste appartement, dont les échos avaient répété les chastes joies de son âme, elle n'en sentit que plus vivement l'horreur de son désespoir. Aussi, je le répète, la nuit fut-elle pour Ghizla, une longue et poignante insomnie. Avec autant de dou-

leur qu'elle avait naguere de quiétude; il lui fallut évoquer l'une après l'autre, pendant six heures, les images chéries de ses rêves, les envisager, les adorer du fond de son cœur, s'élancer vers chacune d'elles, et puis, les flétrir elle-même de ses réflexions; les sentir lui échapper pour toujours, y renoncer enfin, au moment où elles lui semblaient plus séduisantes. Son cœur était un champ où brillaient les fleurs les plus riches et les plus belles, jusqu'au moment où une flamme dévorante les atteignait, et les desséchait l'une après l'autre.

Le lendemain, qui était le jour dont je parle en commençant ce chapitre, Ghizla fut effrayée lorsque, descendant au salon, elle passa par hasard devant une glace et y jeta les yeux. Sa physionomie était l'image de son âme; et elle comprit, la pauvre enfant, que si son père la voyait ainsi, le vieux comte

voudrait savoir la cause de cette altération. Ghizla eut donc recours, pour la première fois de sa vie, peut-être, à ces moyens de toilette qui servent à déguiser le trouble des traits; et quand l'heure du déjeûner fut venue, la jeune fille commença courageusement l'apprentissage d'une dissimulation qui devait être éternelle. Ce fut avec la même grâce, le même enjouement apparent qu'elle alla, comme de coutume, baiser le front de son père.

— Bonjour, ma perle chérie, dit le comte en l'embrassant tendrement. Je parie que tu ne devines pas quelle nouvelle j'ai reçue ce matin ?

Ghizla regarda attentivement son père, et fut frappée de son aspect plus joyeux que de coutume. La recherche qu'elle fit mentalement des causes de cette satisfaction peu ordinaire, ne dura pas long-temps; car le

vieux comte, incapable de se contenir davantage, s'écria d'une voix éclatante :

— Tiens, ma fille, lis cette lettre et dis-moi si Maltingen ne va pas devenir un paradis.

Ghizla prit la lettre et reconnut l'écriture de Rodolphe.

— Il va donc venir! dit-elle avec un soupir. Puis affectant une joie qui était loin de son cœur troublé, elle se jeta au cou de son père. Vous allez être heureux, mon père. Votre joyeux compagnon vous est rendu.

— Heureux!... Par le diable! oui je serai heureux... L'enfant prodigue revient. Holà, Gottlieb, qu'on prépare l'appartement de Rodolphe, qu'on porte chez lui mes deux meilleurs fusils et mon propre couteau de chasse. Oui, le bonheur me revient, ma perle chérie; tu faisais de ton mieux, mais à un homme rustique comme ton père,

c'est un second lui-même qu'il fallait, et Rodolphe me ressemble, lui! Sois heureuse, ma Ghizla, Maltingen va devenir un paradis.

Ghizla embrassa encore une fois le vieillard, cachant ainsi la préoccupation qu'elle ne pouvait bannir. En ce moment M. et madame Bradescoff entrèrent, et le comte s'élança joyeusement à leur rencontre.

— Il revient, Bradescoff! il revient; voici la lettre de Rodolphe. Mon pauvre vieux trois mâts, vous ne serez plus seul à lutter contre moi... vous vous reposerez de vos défaites. Mais, par le diable! vous ne manquerez pas d'occupation, pour cela! mon drôle vous donnera de la tablature... Ah! madame Bradescoff, vous avez sur la tête une fanfreluche que Rodolphe trouvera bien ridicule : n'importe, n'est-ce pas...

Madame Bradescoff, qui était coiffée du

fameux chapeau, baissa avec modestie les yeux et sentit se répandre sur son visage le rouge de la confusion.

— Monsieur le comte est bien gai, et je partage sa joie. Quant à Bradescoff, je suis persuadée que le capitaine n'a aucune inquiétude... Rodolphe n'était encore qu'un enfant lorsqu'il me conduisait à la promenade.

Ces mots prononcés avec une pudique minauderie, ne firent aucune impression sur le vieux soldat.

— Pour moi, répondit-il suivant sa louable habitude, je suis enchanté de ce retour. C'est tout simple : je ne vois qu'une chose...

— Dites-donc ce que vous voyez, interrompit madame Bradescoff.

— Soyez tranquille, s'écria le comte en s'adressant à la bonne femme ; Bradescoff

ne le dira jamais : il ne verra d'ailleurs rien d'essentiel.

Pendant ce colloque un peu équivoque, Ghizla s'était approché d'une fenêtre et regardait dans le parc, d'un air à la fois distrait et inquiet. Madame Bradescoff s'approcha d'elle.

— Vous voyez que j'ai été discrète, lui dit-elle.

— Merci, ma bonne amie, répondit Ghizla en tressaillant tout-à-coup.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant; vous ne daignez seulement pas me regarder. Voyons, ce chapeau me va-t-il bien? votre père le trouve ridicule, mais j'espère que Rodolphe aura meilleur goût. Que regardez-vous donc?

— Que vient faire ici cet homme? dit Ghizla d'un ton effrayé.

— Quel homme, Ghizla?

Au lieu de répondre, la jeune fille secoua la tête avec découragement et sortit du salon. Un instant après, Gottlieb annonçait au comte de Maltingen l'arrivée au château de M. d'Asberg.

En sortant du salon, Ghizla était descendue dans le parterre qui entourait le château, et avait suivi, sans y prendre garde, la route qui conduisait au bord de ce lac, auquel la tradition assigne une origine si merveilleuse. Une fièvre ardente faisait bouillonner le sang de l'infortunée ; tant de pensées diverses se combattaient en elle, qu'il lui était impossible de fixer un moment son esprit sur aucune d'elles. Elle se laissa tomber sur un banc que, plus d'une fois, elle avait jadis occupé avec Georges de Rosière. La tête appuyée sur une de ses mains, le sein haletant, Ghizla présentait l'image la plus frappante du désespoir. Le souvenir des instans

heureux que, dans les jours d'espoir, elle avait passés à cette même place, se ravivait dans son cœur. Tout ce qui frappait sa vue, l'air lui-même, doux et embaumé, lui parlait de Georges de Rosière ; le bruissement du vent dans les arbres qui bordaient le lac, les vagues légèrement agitées qui venaient se briser à ses pieds, formaient une harmonie mystérieuse, dans laquelle la pauvre enfant croyait reconnaître une voix chérie! Hélas! ces douloureuses illusions n'étaient pas de nature à verser dans son cœur le baume réparateur dont il aurait eu besoin. Elle sentait en elle-même une conviction brûlante, devant laquelle s'évanouissait toutes ses espérances, et ces souvenirs étaient d'amers et inutiles retours. Plus de bonheur! non plus d'amour, se redisait-elle bientôt. Par momens, sa pensée se reportait sur les dernières paroles de Rodolphe. Sans doute elle

conservait son incrédulité sur l'espoir que ce frère imprudent avait voulu lui faire concevoir; mais à ce sentiment décourageant, se joignait une inquiétude inspirée par les tentatives désespérées que Rodolphe pourrait avoir faites. Ghizla aimait Georges de toute son âme, elle sentait en elle un amour qui défiait en dévouement et en tendresse celui de madame Dalton; mais, comme je l'ai déjà dit, elle avait trop de magnanimité dans le cœur pour jamais former un vœu qui tendît à la désunion de deux âmes profondément éprises. Le retour de Rodolphe, annoncé officiellement, l'arrivée soudaine de d'Asberg, dont elle connaissait maintenant la connivence avec son frère, étaient des présages inquiétans à ses yeux.

— Ah! qu'on me laisse pleurer sur mon bonheur perdu, murmurait-elle à voix basse, je me dirigerai du moins sans remords vers

mon dernier et cher refuge! mais qu'on n'essaye pas encore de faire naître des espérances que je suis assez faible pour embrasser de nouveau... Qu'on me laisse mourir, mais qu'au moins à la ruine de mon bonheur ne se joigne pas le remords d'avoir troublé le *sien*... Oh! Georges! Georges! perdu sans retour!.. Qu'il faut de courage pour tirer ainsi le voile sur une perspective chérie!

Un abattement profond s'empara d'elle. Le temps fuyait et la journée était avancée déjà, quand Ghizla tressaillit soudain, ouvrit avec effroi les yeux qu'elle avait fermés, et retira vivement sa main qu'une autre main avait saisie.

Georges de Rosière était devant elle. Elle crut d'abord à une vision. Mais son agitation se dissipant en présence de la réalité, elle revint pâle comme le marbre, et sentit son

cœur se serrer au point de la suffoquer. La pensée, si rapide, fait en un instant parcourir à l'imagination les phases diverses d'une situation. C'est la commotion électrique qui fait vibrer instantanément tous les corps soumis à son action.

Ainsi, Ghizla éprouva presque simultanément le bonheur ineffable de revoir l'homme qu'elle aimait, et la crainte de l'entendre parler de son bonheur. Elle remercia le ciel d'avoir permis qu'elle contemplât encore une fois son idole, et en même temps elle accusa de cruauté le sort qui se plaisait à la railler et à perpétuer ses luttes. Mais bientôt il lui fut démontré que cette apparition inattendue n'avait pas pour objet d'insulter à son chagrin; la figure de M. de Rosières, loin d'exprimer cette joie radieuse que Ghizla s'attendait à y voir, offrait la trace d'une tristesse si profonde, que des

alarmes d'une autre nature s'emparèrent de Ghizla. Elle songea à Rodolphe, à ses menaces, et la connaissance intime qu'elle avait du caractère audacieux de son frère, l'avertit que quelque tentative violente avait été faite, et que la tristesse de Georges en était le résultat. Son âme généreuse se révolta contre les efforts de Rodolphe ; et cette indignation, en donnant un autre cours à sa pensée, lui permit au moins de retrouver une apparence de calme et de sang-froid. Pour la première fois, Ghizla dissimula son émotion, et elle commença à jouer un rôle que l'avenir lui destinait, hélas ! pour trop longtemps.

— J'ai cru rêver, dit-elle en souriant, et tendant à Georges la main qu'elle lui avait retirée d'abord. Je ne pouvais vous croire ici, monsieur !

Et avec un effort qu'elle eut grand peine

à cacher, elle ajouta d'un son de voix plein de douceur.

— Vous savez sans doute que je connais votre bonheur..?

George ne savait sur quel ton répondre à cette allusion qu'il avait droit de trouver cruelle. Madame Dalton et madame de Tréville l'avaient éclairé sur les sentimens de Ghizla pour lui, mais il se serait accusé d'indélicatesse s'il avait montré qu'il en était instruit. Indécis sur le sens qu'il devait attribuer aux paroles de Ghizla, il fut quelque temps sans répondre. Mais, enfin, la jeune fille s'étant assise sur le banc qu'elle avait quitté, Georges se plaça à côté d'elle et répondit avec effort.

— Ce banc n'est pas destiné aux effusions du bonheur!... Vous-même, mademoiselle, semblez appelée à n'entendre ici que des plaintes et des regrets... Ce n'est pas un

homme heureux qui vient vers vous : vous avez cru souvent que mon horizon devait s'éclaircir... Hélas ! plus que jamais, c'est le cœur déchiré que je vous apparais.

— Quoi ! dit faiblement Ghizla, incapable de résister à l'émotion que lui causaient ces paroles; devons-nous passer notre vie à former des rêves qu'un instant détruit bientôt ?.. Je ne parle pas des miens, monsieur ; mais les vôtres étaient réalisés, j'avais au fond du cœur la satisfaction de vous savoir heureux, et c'était une compensation... Quel nouvel orage?...

En faisant cette question, Ghizla tremblait d'en recevoir la réponse. Le nom de Rodolphe planait sur sa pensée, et elle frémissait de l'entendre sortir des lèvres de Georges.

— Permettez-moi, reprit M. de Rosière, de n'entrer dans aucun détail. Le passé, tel

que je vous l'avais confié, m'a été enfin révélé et prouvé. Je suis retombé du faîte de l'espérance dans la misère morale dont votre amitié m'avait presque fait sortir... Ah! pourquoi me poursuivre ainsi! Je sentais, près de vous, le calme succéder à l'orage; je me serais habitué à une vie nouvelle... Qui sait? un bonheur plus doux...

—Georges, interrompit Ghizla de plus en plus troublée. J'ai la conviction que vous êtes de nouveau dans l'erreur.

M. de Rosière la regarda avec un attendrissement qui faillit devenir contagieux; mais Ghizla réussit à conserver l'apparence de sérénité qu'elle appelait à son aide.

— Ma sœur! ma bien aimée sœur ! s'écria Georges pénétré d'admiration et de respect devant tant de courage; *nous* ne pourrons jamais être heureux.

Ce *nous* amena des larmes dans les yeux de

Ghizla ; elle serra convulsivement les mains de Georges en se détournant, et répondit d'une voix étouffée :

— *Vous*, frère, vous pouvez, vous devez être heureux... Je voudrais vous en convaincre.

— Non, Ghizla, aucun bonheur ne m'est plus permis. Celui même que je puisais dans votre précieuse intimité, m'est interdit. Je vous le répète, j'ai été trompé, indignement trompé, plus que je n'en avais l'idée d'abord. J'avais élevé sur l'autel une idole que je prenais pour une divinité... Ne me demandez rien, car vos oreilles s'offenseraient de mes révélations... Pardonnez-moi ces larmes que j'eusse désiré vous éviter... je ne vous cherchais pas... je ne voulais pas vous voir... mais il y a tant de douceur dans les souvenirs que votre affection m'a laissés, que je n'ai pu résister au désir de revoir encore

ce lieu témoin de tant de pures émotions...
Ghizla, ma sœur, nous devons nous séparer pour toujours... que Dieu me pardonne le chagrin que je vous ai causé...

Ghizla se cachait les yeux en sanglotant. La situation était périlleuse, pour elle surtout, aussi résolut-elle d'en sortir bientôt. Mais, comme tout ce que résolvait cette âme généreuse, elle s'arrêta à un parti qui peignait éloquemment la noblesse de son caractère.

— Georges, reprit-elle en essuyant ses yeux, si vous n'êtes pas venu pour me confier vos nouveaux chagrins, vous n'avez pas seulement voulu revoir encore Maltingen... un autre motif vous a ramené. Au nom de notre amitié, je vous somme de me le dire... vous devinez l'intention de ma question... vous croyiez sans doute trouver ici mon frère... Je sais tout; votre amie a parlé; j'ai

appris la conduite de Rodolphe... Ne le jugez pas trop sévèrement, monsieur; et, surtout, songez qu'en cherchant à vous venger, vous frapperiez mon cœur d'un coup mortel. D'ailleurs, Rodolphe n'est pas à Maltingen...

— Ce n'est pas lui que je cherche, dit d'un air sombre M. de Rosière. Jamais *votre* frère ne sera appelé par moi à se justifier les armes à la main. — Mais, au milieu de ma profonde affliction, je nourris encore quelques incertitudes qu'un autre homme peut faire cesser. En un mot, M. d'Asberg est ici, et c'est lui que je veux voir.

Ghizla tomba dans une profonde rêverie.

— Georges, dit-elle enfin d'un ton plein de dignité. Le ciel m'entend et me juge. Je veux assurer, malgré vous-même, un bonheur dû à vos longues épreuves. Vous serez heureux, Georges de Rosière; vous le serez

si, pour un jour seulement, vous voulez me confier le soin de votre avenir. Voulez-vous, comme un ami, comme un frère, vous fier à une amitié clairvoyante? Avant la fin du jour, ma conviction aura passé dans votre âme et vous cesserez, enfin, de repousser la félicité qui s'offre à vous depuis si long-temps.

— Que voulez-vous dire, Ghizla! demanda Georges en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Sans doute j'attends une conviction; d'Asberg peut me la donner, il me la donnera; mais c'est une conviction désastreuse, c'est le coup de grâce que je viens chercher.

— Et moi je vous dis que vous ne quitterez l'Allemagne, que possesseur de l'ange qui vous aime... et que vous calomniez, Georges. — Voyons, ajouta la jeune fille en luttant contre son attendrissement, remet-

tez-vous-en à mon amitié... Laissez-moi réparer le mal qu'on vous a fait en mon nom... Je sais tout, monsieur, et, quand je vous fais cet aveu, j'ai quelque droit d'en exiger le prix. Ce prix, Georges, le voici. Vous allez, par une promesse solennelle, contracter sur votre honneur l'engagement de ne chercher jamais une vengeance à l'égard d'aucuns des acteurs de cette triste intrigue. Vous comprenez que c'est surtout envers mon frère que j'exige un pardon généreux : mais je n'excepte personne de l'amnistie pas même moi, Georges.

— Oh! que dites-vous ?

— Voulez-vous me faire ce serment, monsieur ?

— Quoi ce d'Asberg... qui s'est ri de mon chagrin, de mon amour...

— Jurez, Georges, et je croirai que vous m'avez jugée digne de votre confiance.

— Je le jure pour les autres, mais mon Dieu, c'est tout ce que je puis faire : je ne puis pardonner à d'Asberg.

— Vous en jugerez tout-à-l'heure. Ne mettez pas de restriction à votre engagement.

— Allons, puisqu'il le faut, je le jure... mais, Ghizla, songez au sacrifice que je vous fais !

— Les sacrifices sont les épreuves du cœur. Vous en serez payé.

Ghizla se leva à ces mots, et prêtant l'oreille à un tumulte lointain :

— Voilà mon père qui va au-devant de Rodolphe : j'entends le bruit des chevaux. Le moment est favorable, suivez-moi au château.

— Je vous suivrai, dit tristement M. de Rosière ; mais qu'allez-vous tenter!

— Si vous me promettez d'obéir à mes avis, répondit précipitamment Ghizla, vous serez heureux !

M. de Rosière fut frappé de l'exaltation qui faisait resplendir d'une expression céleste le visage de la jeune fille ; vaincu par un ascendant qui combattait des doutes toujours renaissans, il se laissa entraîner vers le château. A quelque distance sa compagne s'arrêta.

— Restez un instant ici, dit-elle, quand vous me verrez à la fenêtre du salon, vous viendrez me rejoindre.

Et, tendant à Georges une main qu'il baisa convulsivement, elle le quitta, entra dans le château et reparut bientôt à la fenêtre indiquée. Georges entra donc aussi à Maltingen.

— Maintenant, dit Ghizla lorsqu'il l'eût rejointe au salon, armez-vous de patience.

Vous allez demeurer dans la pièce contiguë à celle-ci : la porte restera entr'ouverte et la tenture suffira pour vous cacher sans vous empêcher d'entendre... Tout-à-l'heure, je ne vous demanderai qu'une seule grâce : celle d'écouter.

Ouvrant alors une porte recouverte d'une portière de tapisserie, Ghizla fit entrer M. de Rosière dans un petit boudoir où elle le laissa seul à ses réflexions. Pour elle, agitée d'une émotion qui prenait sa source dans la plus noble des inspirations, elle tomba à genoux au milieu du salon, et, élevant au ciel ses mains tremblantes, s'écria avec ferveur :

— O mon Dieu!... qu'il soit heureux!

Puis, se relevant avec enthousiasme, elle appela le vieux Gottlieb, eut une longue conférence avec lui et le chargea d'une lettre... Un moment après, le fidèle serviteur partait à franc étrier.

VIII

Commencement de la Fin.

> L'espérance a cessé d'éclairer mon chemin.
> — THOMAS MOORE. —

Ce que je vais raconter, pour achever le récit de cette petite histoire, paraîtra peut-être invraisemblable, et, qui pis est, impraticable dans l'exécution. J'en demande bien pardon à messieurs de la critique ;

mais tout cela est parfaitement exact, et si ces faits réels excitent l'incrédulité, ce sera ma faute : c'est que j'aurai mal décrit ce qu'une simple et timide jeune fille avait si merveilleusement combiné. Vous allez voir, du reste, que cette description n'est pas chose aisée, car il s'agit d'une véritable mise en scène. Un auteur comme M. de Balzac, se jouerait avec les difficultés qui m'arrêtent ici. Décrire minutieusement, clou par clou, une maison depuis la girouette jusqu'à la seconde cave, sans omettre une cheville, une serrure, en assignant à tous les objets leur nom et leur emploi, comme dans la *Gageure imprévue*, ce n'est rien, absolument rien pour l'auteur du *Père Goriot*; mais j'avoue humblement mon peu d'aptitude pour la description topographique, méthodique et technique d'un appartement. Je vais être obligé de dire en trois mots ce

qui fournirait cent pages brillantes et limpides à M. de Balzac.

Le salon de Maltingen est orné de trois fenêtres donnant sur une terrasse, laquelle terrasse domine elle-même le jardin et le parc. A droite et à gauche de ces fenêtres sont des portes conduisant dans deux pièces contigües qui, elles-mêmes, ont une sortie dans un premier salon, servant en quelque sorte d'antichambre au second dont la porte à double battans est recouverte d'une élégante tapisserie. C'est dans l'une de ces deux pièces que M. de Rosières avait été introduit par Ghizla. Georges était placé de manière à entendre tout ce qui serait dit dans le salon d'apparat et à pouvoir, sans être aperçu, sortir par le second salon. On va voir que cette situation avait été habilement combinée; Ghizla de Maltingen va nous donner

un exemple peu ordinaire d'un génie aussi inventif que son but était pur.

Il y avait peu de temps que M. de Rosière était ainsi laissé à ses réflexions, dans l'attente d'un éclaircissement décisif, lorsqu'il entendit sous la fenêtre qui ouvrait sur le jardin, un bruit de voix au milieu desquelles dominait celle bien connue de Rodolphe de Maltingen. Une violente agitation s'empara alors de M. de Rosières ; revoir Rodolphe, lui reprocher sa perfidie, lui arracher le secret de cette intrigue infernale, ces idées se succédèrent si rapidement, que Georges, entraîné malgré lui, allait s'élancer au-devant de son ancien ami, quand la voix de Ghizla l'arrêta. Il se souvint des promesses qu'un instant auparavant il avait faites à la jeune fille, il se souvint aussi de l'espérance qu'elle lui avait laissée en le quittant, et il modéra son impatience. Il ne

tarda pas, au surplus, à recueillir les fruits de cette modération. Les voix qu'il avait entendues se rapprochèrent, et bientôt il reconnut que Ghizla et son frère étaient entrés dans le grand salon. Une portière de tapisserie le séparait, seule, des deux interlocuteurs, et son oreille avide put saisir facilement la conversation qui s'établit entre eux.

— Parle-moi à cœur ouvert, Rodolphe, disait Ghizla en s'asseyant sur un fauteuil qu'elle avait poussé près de l'endroit où se trouvait caché M. de Rosière. Trop de mystères se sont accumulés autour de moi; ta conduite m'effraie maintenant plus que jamais. J'ai hâte de retrouver ce calme du cœur, ces nuits paisibles, que, depuis ces derniers jours, je ne connais presque plus. Tu sais, Rodolphe, que j'ai toujours ignoré le mot de cette énigme. — J'ai cru le deviner parfois. Mais, je te l'ai déjà dit : si tu voulais assurer

mon bonheur, il fallait y travailler au grand jour, loyalement, sans perfidie, sans intrigue... Mais, je le vois à la rougeur de ton front, tu as honte de ce que tu as fait! Pauvre frère! et c'est pour moi, pour mon bonheur que tu refoulais ainsi la droiture et la loyauté de ton cœur! Voyons, frère, dis-moi tout; nous allons vivre désormais l'un à côté de l'autre, nous ne nous quitterons plus, il faut achever dès aujourd'hui d'épancher nos cœurs l'un dans l'autre. Il ne faut pas qu'à l'avenir nous revenions sur ce triste sujet... Aujourd'hui, je veux être ton juge sévère : demain et toujours, je serai ta sœur affectionnée et indulgente. Dis, Rodolphe, qu'as-tu fait de nouveau? ta dernière parole en me quittant, m'a laissé une angoisse inexprimable dans l'âme.

— Attends encore quelques instans, Ghizla, et, sans t'inquiéter de ce que j'ai

fait, tu pourras en recueillir le fruit... Si mon espoir n'est pas trompé, mes efforts et ceux plus actifs encore d'une femme outragée auront fait disparaître les obstacles qui te séparaient du bonheur.

— Mon bonheur est désormais assis au foyer paternel, Rodolphe... Si j'en ai rêvé un autre, j'ai senti qu'il y aurait crime à le désirer aux dépens de celui d'une autre femme... Ainsi, quoique tu aies fait, mon frère, je te le dis avec calme et conviction, tu l'as fait en pure perte ; je désavoue ta conduite, j'en répudie le profit, et, contente d'une tranquillité d'âme sans laquelle je ne pourrais vivre, je repousse une complicité qui révolterait ma conscience..... Tu m'as comprise, Rodolphe, étrangère à cette intrigue qui s'ourdissait autour de moi, je veux en dénouer la trame au profit de ceux mêmes qui en devaient être victimes.

Je veux que le nom de Ghizla de Maltingen, ne se présente au souvenir de personne comme un symbole de cruauté et de fourberie. Jusqu'ici, j'ai coulé doucement ma vie, aimant mon père, mon frère, disposant de l'affection dont mon cœur était capable en faveur de ceux qui m'en paraissaient dignes... Si j'ai eu une autre ambition, j'en ai senti l'orgueil, et ne veux plus m'en souvenir... Si, comme je le répète, tu m'as comprise, frère, tu imiteras l'exemple que je te donne moi-même. Bornons nos désirs aux objets que nous pouvons atteindre sans crime.... Aimons-nous, aimons notre père vénérable, unissons-nous pour embellir ses dernières années du spectacle de notre paix intérieure.... La conscience nous donnera des joies qui nous dédommageront de toutes les autres.... J'ai voulu te dire dès maintenant toute ma pensée, Rodolphe; c'est, je te le ré-

pète, pour la dernière fois que ma bouche s'ouvre sur un tel sujet. Puisque tu avais deviné les vagues désirs qui agitaient ma pensée... car tu les avais devinés, n'est-il pas vrai?

En disant ces mots, Ghizla éleva la voix; non qu'elle doutât être entendue de Georges, mais afin d'attirer son attention sur des paroles auxquelles elle attachait une grande importance. Elle continua sur ce ton élevé :

— Ce n'est pas moi qui, la première, ai connu l'état de mon cœur; c'est toi, qui, armé d'un regard investigateur, as pénétré jusque dans mes plus secrètes pensées; quand ta propre conviction se fût formée, tu portas dans ce qui n'était encore qu'un chaos ténébreux, une lumière dont je fus, tu le sais, plutôt effrayée qu'éblouie... En un mot, Rodolphe, c'est toi qui m'as révélé

l'amour que j'éprouvais pour M. de Rosière... c'est toi qui voulus servir cet amour et qui le servis, en effet, par un moyen que j'ai répudié tout-à-l'heure... Ma conscience est pure, à cet égard, je le crois du moins, mais j'en serais bien plus certaine si tu me l'affirmais encore. Parle, Rodolphe; avant de m'instruire des extrémités auxquelles t'a porté ton dévoûment pour moi, dis-moi si je ne t'ai pas encouragé, si tu n'as pas cédé à des prières que je t'aurais faites, à mon insu, dans un de ces momens où la voix égoïste du cœur fait taire toutes celles qui crient dans notre conscience.

Rodolphe l'écoutait d'un air sombre, et, à la surprise que ce calme admirable lui causait, se joignait une confusion insurmontable qui avait répandu la rougeur sur son front. Il ne pouvait se douter de la présence invisible de M. de Rosière, ni pressentir, par

conséquent, le but de cette conversation singulière ; mais ce qu'il avait compris au discours de Ghizla suffisait pour lui prouver que sa sœur avait pour jamais renoncé à poursuivre sa chimère.

Il fut effrayé de ce qu'il avait fait sans l'aveu de cette jeune fille ; sa conscience, assoupie jusqu'alors par un sentiment qui justifiait tout à ses yeux, se réveilla subitement aux accens de cette voix qui, comme celle d'un ange, venait rappeler à ses souvenirs les notions du bien, foulées si audacieusement aux pieds. Cet effroi, Rodolphe ne sut pas le déguiser, non plus que l'impression pénible qu'il en éprouvait.

— Eh ! quoi, s'écria-t-il, ai-je donc travaillé en pure perte ? m'étais-je mépris ? Mais non, Ghizla, tu aimais Georges de Rosière ; tu l'aimes encore... Il le faut, vois-tu ; il faut que cet amour auquel j'ai immolé

tant de choses et de sentimens ne soit pas seulement le caprice d'une jeune fille inconsidérée et légère.. Sur mon âme, Ghizla, tu ne sais pas quelle tempête tu viens de soulever en moi! Que parles-tu de révélation, de regard investigateur? Cette prétendue puissance que j'ai eue de lire dans ton âme m'aurait-elle au contraire aveuglé? sans doute, tu n'es pas venue, la première, me dire : Mon frère, j'aime M. de Rosière et je veux lui appartenir.. Mais, Ghizla, ne m'as-tu pas répondu par un aveu passionné quand je t'ai appris que je t'avais devinée? Allons, Ghizla, ne me désespère pas. Sur mon âme! j'ai fait pour cet amour des sacrifices plus immenses que tu ne le crois... J'en préparais encore un autre, le dernier, et celui-là eût expié tous les autres. Au nom du ciel, ma sœur, ne me laisse pas croire que tu es la jeune fille légère dont je parlais.

Une âme comme la tienne ne peut abandonner si soudainement l'espérance qu'elle a une fois conçue? Voyons, Ghizla, nous sommes seuls; parle aussi à cœur ouvert; le moment approche où ton bonheur doit payer tous mes soucis, tous mes tourmens secrets; ne faillis point à cet instant suprême. J'ai juré, du fond de mon cœur, que tu serais à Georges, parce que c'est seulement près de lui que tu me sembles pouvoir être heureuse...

— Rodolphe, tais-toi, je t'en supplie; j'ai fait un rêve dont je suis maintenant éveillée...

— Tu mens, Ghizla, ou tu t'es jouée de moi... Rappelle-toi ces lettres dans lesquelles tu me dépeignais ton trouble, ton chagrin, tes craintes, tes espérances, ton amour, enfin, depuis l'arrivée de Georges à Maltingen...

— Mon frère ! par pitié !

Rodolphe, s'animant davantage, s'irrita de cette exclamation dont il ne pouvait comprendre la portée et la cause.

— Tu aimais, tu aimes Georges de Rosière et tu deviendras sa femme; ainsi je l'ai deviné, ainsi tu me l'as avoué, et ainsi l'ai-je décidé... Mais sais-tu bien que ce serait infâme, Ghizla, de jeter loin de toi un bonheur que j'ai conquis à un prix énorme? Tu demandes ce que j'ai fait? Tu veux que je rassure ta conscience en prenant sur la mienne tout le poids de ces actions dont les profits, seuls, deviendront ton partage! Sans entrer dans le détail des faits, apprécie en général l'œuvre que j'ai entreprise; compte les débris de moi-même dont j'ai jonché le chemin de ton bonheur. Tu ne me connais que peu, Ghizla.. heureuse ignorance dont j'oserai peut-être un jour te faire

sortir... Mais, ici, ne parlons de moi qu'autant que ma vie s'est trouvée mêlée à la tienne. Je suis, du fond du cœur, loyal, ennemi de toute supercherie, ayant en horreur le mensonge et la fourberie... Pour toi, j'ai faussé ma parole, menti avec acharnement, foulé aux pieds la loyauté et la honte qui, toujours, se révoltaient en moi. Mon âme est ulcérée par une plaie dont le secret mourra avec moi, mais je ne suis point cruel; la pensée de faire couler des pleurs me serre le cœur : on ne m'a pourtant pas ménagé, moi ! et Dieu sait quelles nuits cruelles m'ont été réservées! Mais, enfin, loin de chercher à venger mes chagrins en excitant dans les autres des chagrins semblables, je suis compâtissant aux douleurs qui s'exhalent devant moi. Eh bien! Ghizla, sais-tu à quelles épreuves j'ai été condamné, quand j'ai entrepris l'œuvre de

ton avenir? Pour toi une malheureuse femme a été torturée sans pitié, trompée, désespérée, rendue si misérable, enfin, que la mort lui serait plus douce que la vie que je lui ai faite. Cette femme s'est jetée en larmes à mes pieds, et je n'ai pas eu pitié de son désespoir; cette femme s'est vue dépouillée par moi de ses illusions les plus chères, j'ai pris une à une toutes les joies dont elle faisait sa vie, et je les ai anéanties l'une après l'autre. Je lui ai causé d'atroces momens de démence en lui *prouvant*, Ghizla, que toi seule avais des droits au bonheur qu'elle voyait fuir... Tu frémis! Ah! c'est affreux, n'est-ce pas? Oh! oui, bien affreux; si odieux à moi-même que les entrailles de la terre ne me semblent pas assez profondes pour y ensevelir mes remords... Tout cela n'est rien, Ghizla! Je ne te dirai pas quelle alliance monstrueuse j'ai faite

avec une femme pour laquelle, en d'autres temps, je n'aurais eu que du mépris et des sarcasmes; je ne te parlerai pas de l'innocent ami, d'Asberg, que j'ai entraîné dans une intrigue qui pouvait le compromettre; mais sache jusqu'à quel point le but que j'ambitionnais était puissant. — Pendant des mois entiers, j'ai pu m'asseoir à la table de Georges, l'inviter à la mienne, vivre dans une intimité fraternelle avec lui, entendre, comme son confident le plus sincère, le récit des chagrins que, seul, j'avais produits!... J'ai pu sentir sa tête sur mon épaule, répondre à l'étreinte de sa main, jouer, en un mot, le rôle d'un ami, d'un frère dévoué et loyal, et déchirer traîtreusement ce cœur que je feignais de distraire... De tous les vices du cœur, le plus odieux à mes yeux, Ghizla, c'est la fourberie... Et combien ai-je été fourbe, pour assurer ton bonheur!... Ma

pensée brûle mon cerveau quand je m'arrête sur cet affreux souvenir. Mais je suis trop avancé pour reculer : il faut que tu épouses Georges, parce que tu l'aimes, parce que tu parviendras à t'en faire aimer ; parce que j'ai écarté tous les obstacles qui vous séparaient, parce qu'enfin, j'ai sacrifié loyauté, probité, conscience, honneur, tout, Ghizla, tout à l'accomplissement de cette œuvre! Et tu refuses, maintenant, Ghizla! Non, non, mille fois non, je ne souffrirai pas que tout ce que j'ai fait soit perdu... Tu épouseras Georges!

Ghizla éperdue, pâle, tremblante, se leva aux accens de la voix de son frère. Il avait l'air égaré, les yeux étincelans, et sur son front se lisait une expression à la fois fatale et désespérée.

— Mon ami, mon frère! dit la jeune fille.

Qu'as-tu fait! ô mon frère, dans quel abîme as-tu voulu m'entraîner!...

— Ghizla, interrompit Rodolphe avec la même violence. Sont-ce des reproches que tu vas m'adresser!... Par le diable qui me déchire le cœur, je ne les veux point souffrir! De ta part je ne veux que de l'obéissance.

— Mais, malheureux, reprit Ghizla avec solennité, as-tu songé à toi, au moins! Pour un moment j'accepte le bonheur que tu m'offres, j'oublie qu'il repose sur un mensonge, base fragile qu'une parole peut renverser... Mais toi, malheureux, que deviendras-tu? continueras-tu ton rôle d'imposteur, de déloyal ami? viendras-tu perpétuellement t'asseoir au foyer de l'homme que tu as trompé? Donneras-tu chaque matin l'étreinte de l'amitié à cet homme si odieusement trahi, si lâchement volé d'un bonheur

qu'il avait élu ailleurs?... Oh! Rodolphe, pour un moment je consens à être heureuse au prix infâme que tu as payé... Mais toi! mon frère, as-tu pensé à toi!

Ces derniers mots prononcés avec une tendresse irrésistible allèrent droit au cœur de Rodolphe. Il sanglota douloureusement, sans verser une larme, suffoqué par les sensations qui se heurtaient dans son cœur. La figure cachée dans ses mains, il resta un moment sans pouvoir articuler une parole; enfin, il reprit un calme qui lui permit de parler.

— Ghizla, répondit-il d'une voix sourde, oui, j'ai songé à moi.... Mon sort s'accomplira.

Effrayée de cet accent sinistre et du regard plus sinistre encore qui l'accompagnait, Ghizla s'élança vers lui, oubliant pour un moment le but de cet entretien et

ne voyant que l'état inquiétant de son frère.

— Que veux-tu dire ? s'écria-t-elle.

— Rien, répondit cet homme singulier en passant la main sur son front.

— Parle, Rodolphe... Tu m'as dit tout à l'heure que je ne te connaissais pas ! Grand Dieu ! aurais-tu dit vrai ? Ton cœur m'est-il resté fermé, mon frère, quand je t'ouvrais si complètement le mien ? Ta vie passée.... parle ! qu'a-t-elle été... Oh ! c'est de là qu'est venu le mal, n'est-ce pas ! Tu pleures !.... Ah ! Rodolphe, mon frère, mon bien-aimé Rodolphe, nous ne nous quitterons plus : toi aussi tu as souffert ! nous pleurerons ensemble... Allons, mon frère, ne me cache plus rien ! Tu as pleuré.... pleuré, et tu mettais l'abîme entre nous ! Songe donc que tu n'aurais pu dire ta pensée à ta sœur ! Mon Dieu ! qu'aurais-tu fait, demain, dans huit

jours, si ton infernale combinaison avait réussi?...

— Je serais mort.

Un cri s'échappa du sein de Ghizla; mais bientôt maîtresse d'elle-même, elle se dressa devant son frère, et, avec un accent de tendre indignation, elle lui jeta ces mots :

— Et ton père, malheureux, et ta sœur? L'un, entraîné prématurément dans la tombe aurait maudit à son heure dernière ton suicide et toi-même; l'autre, ta sœur, épouse sacrilège, déchue d'un bonheur usurpé.... Dis-moi, Rodolphe, sur quel bras elle se serait appuyée pour traverser la vie; dis-moi sur quel sein sa tête se serait reposée, quand l'homme à qui tu voulais l'unir l'aurait répudiée avec indignation.... Égoïste, qui as souffert tout seul, et qui veux mourir tout seul aussi!...

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Ghizla, elle se jeta au cou de son frère, qui, déchiré lui-même par son émotion, pleura amèrement sur le front de cette adorable enfant.

— Oh! tu ne mourras pas, non tu ne nous quitteras pas, disait Ghizla en étreignant avec transport son frère. Va! tous deux nous travaillerons à ramener le calme dans nos cœurs, et nous y parviendrons... Mourir, toi! oh! que tu étais cruel, Rodolphe!

— Mais comment veux-tu que je vive? j'ai l'enfer dans le cœur!... Ne me questionne pas, Ghizla; mon secret est un sombre mystère...

— Aujourd'hui garde ton secret, mais laisse-moi voir ta douleur... Tu ne sais donc pas ce qu'il y a d'affection dans le cœur d'une sœur... Écoute, et je voudrais que tous ceux (ces mots furent dits avec intention)

qui sont intéressés à cette situation pussent m'entendre parler à cœur ouvert... Oui, j'ai aimé M. de Rosière, je l'aime encore, avec un mélange d'affections dont je ne me rends pas compte; mais, j'en prends le ciel à témoin, jamais ma pensée ne s'est tournée vers lui que parce que je le croyais malheureux, trahi, trompé indignement... Un bonheur tel que tu voulais me le donner ne pouvait convenir à Ghizla de Maltingen, et je sens que la sérénité de ma conscience parviendra à étouffer en moi toute autre affection que celle que je te voue maintenant, Rodolphe. Aucun homme ne deviendra jamais mon époux. Je reporterai sur toi, pour l'ajouter à l'amitié fraternelle qui nous unissait déjà, l'amour que, dans ma folie, j'avais osé ressentir. Je t'aimerai comme j'aurais aimé Georges s'il m'eût été permis de l'aimer... Unis par une sainte et pure ami-

tié, nous serons forts, va! Nous verrons avec résignation les événemens que l'avenir nous prépare; nous allons, dès maintenant, tu me le promets, réparer le mal que nous avons fait, et bientôt nous nous sentirons fortifiés par une satisfaction intime qui nous prouvera que nous avons cessé d'être coupables. Et puis, frère, je renoncerai à tout autre espoir que celui de vivre et mourir près de toi... Nous dirons encore avec Thomas Moore :

Que m'importe le sort? et, puisque l'espérance,
O mon ange! a cessé d'éclairer mon chemin,
Marchons sans ses rayons, marchons en confiance,
Et traversons la vie en nous tenant la main.

Vaincu par le sourire enchanteur qui embellissait le visage baigné de larmes de sa

sœur, ému jusqu'au fond du cœur par ces vers récités d'une voix tendre comme la poésie elle-même ; subjugué, enfin, par les souvenirs d'innocente intimité que cette mélodie lui rappelait, Rodolphe se sentit devenir un tout autre homme. Vingt fois il avait entendu Ghizla chanter la musique rêveuse appliquée par madame Duchambge aux vers de Thomas Moore, mais jamais le sentiment mélancolique de ce morceau n'avait vibré aussi profondément en lui....

— Ghizla ! s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, tu es un ange ! Je vivrai !.... mais qu'ai-je fait ! qu'ai-je fait !

— Courage, frère ! j'ai pu réparer le mal... tout ce que je te demande, c'est ton amitié, ta parole de vivre pour m'aimer, et ta neutralité dans ce qui se prépare.

— Que se prépare-t-il donc, Ghizla ?

— Monsieur d'Asberg, dit un domestique annonçant.

Ghizla sortit, et Rodolphe en se relevant se trouva face-à-face avec son ami.

IX

A Chacun son lot.

— J'ai fait des heureux... Mais c'est au prix de mon bonheur. — Cela fait compensation.
— Félix Gervais. —

Au moment où Ghizla quitta son frère, un cheval s'arrêtait devant le perron de la cour d'honneur, et le vieux Gottlieb venait rendre compte de la commission qui lui avait été donnée.

— Madame Dalton a fait demander sa voiture, et sera ici dans quelques minutes. J'ai aperçu aussi, dans la direction d'Adlesberg, une voiture qui doit être celle de madame la marquise de Tréville..

— Dieu soit loué! s'écria Ghizla. C'est le ciel qui l'envoie ici. Avertis-moi, Gottlieb, sitôt que cette dame sera arrivée.

Ghizla, encore émue de la scène qui venait d'avoir lieu, émue surtout en pensant au témoin qu'elle y avait appelé volontairement, allait se rendre près de Georges; mais, réfléchissant que de la conversation de d'Asberg avec Rodolphe, M. de Rosière pourrait encore retirer quelque fruit, la courageuse enfant descendit au jardin, impatiente d'aller à la rencontre de madame Dalton.

Il n'a pas échappé à mon lecteur que Ghizla avait eu surtout pour but de prouver à Georges qu'elle était restée étrangère aux

intrigues de Rodolphe ; preuve surabondamment fournie et pourtant complètement inutile ; car, jamais, dans la pensée de M. de Rosière, Ghizla de Maltingen n'avait été accusée. Elle avait aussi voulu — et, en ceci, elle avait singulièrement abdiqué son orgueil de femme — que Georges sût quelle affection elle éprouvait pour lui. Son premier mouvement avait été de taire son amour , et on se rappelle qu'elle avait supplié madame Dalton de n'en point informer Georges ; il lui semblait alors trop cruel que ce dernier apprît cet amour de la bouche même de la femme préférée. Mais, à ce moment suprême, où elle se séparait pour jamais de Georges, elle voulait qu'il sût quel cœur était le sien. Et, pour dire la vérité, ce n'était pas sans un sentiment justement orgueilleux qu'elle se montrait ainsi aux yeux de l'homme qu'elle

aimait : Ghizla faisait un assez grand sacrifice, elle s'immolait avec une trop admirable abnégation pour n'être pas fière d'elle-même et de sa conduite. Elle renonçait à Georges, une barrière invincible allait s'élever entre eux; mais elle voulait que son souvenir fût gravé dans la pensée de M. de Rosière par une action à jamais mémorable.

— Je n'aurai pas son amour, s'était-elle dit; mais il aura, lui, bonne opinion de mon cœur et saura que j'étais digne de lui.

Ghizla avait écrit à madame Dalton un billet contenant ces seuls mots : « Quoiqu'on vous ait dit, vous êtes la plus heureuse et la plus aimée des femmes... Venez sans délai: vous connaîtrez alors Ghizla de Maltingen. » Aussi Eugénie n'avait-elle pas perdu un instant et se trouva-t-elle près de la jeune

fille au moment où cette dernière descendit dans le parterre.

Pour la seconde fois, ces deux femmes, éprises du même amour, se retrouvèrent en face l'une de l'autre : mais non plus avec le même espoir et les mêmes incertitudes. Ghizla avait généreusement abdiqué ses espérances, et madame Dalton, au contraire, éprouvait toujours la même jalousie, tempérée pourtant par l'anxiété que les derniers événemens avaient causée en elle.

— Au nom du ciel! qu'y a-t-il, s'écria Eugénie en s'élançant avec agitation vers Ghizla.

— Vous allez le savoir, madame!.... Mais venez, suivez-moi.

— Où me conduisez-vous?

— Au bonheur...

Un sourire triste errait sur les lèvres de la jeune fille, tandis qu'elle entraînait vers le

château sa compagne tremblante et hors d'elle-même.

— Écoutez, dit madame Dalton, au moment où elles allaient pénétrer dans le vestibule ; vous parlez de bonheur et, folle que je suis, je me laisse entraîner, comme si vos promesses pouvaient se réaliser ! Vous ne savez pas jusqu'à quel point je suis devenue misérable ! tout est à jamais rompu entre M. de Rosière et moi ; une autre femme est venue me dire, qu'elle aussi avait été aimée et délaissée par Georges; il m'a écrit, lui, pour m'avouer qu'il aimait cette autre femme... et il croit que je l'ai trahi pour Rodolphe! Tenez, vous voyez bien que tout est rompu entre lui et moi.

Madame Dalton montrait à Ghizla deux lettres, que celle-ci repoussa en disant :

— Allons, venez ; si tout a été rompu,

tout doit se renouer... pour n'être plus désuni...

— C'est impossible ! Qui pourrait opérer ce miracle?

— Moi.

Madame Dalton regarda fixement la jeune fille. Elle se souvint de l'aveu que Ghizla lui avait fait de son amour... mais elle ne put soupçonner une perfidie, et se borna à émettre le doute qui se présentait à son esprit.

— Vous, qui l'aimez aussi !

— Ah ! ne me regardez pas ainsi ! s'écria Ghizla. Laissez-moi tout mon courage et, si vous triomphez de moi par mes propres soins, épargnez-moi du moins d'exalter ce triomphe et de repaître votre orgueil de ma défaite !

—Ghizla, sur votre âme, répondez, ajouta

madame Dalton de plus en plus agitée. Qu'avez-vous fait?

— Venez donc. Ah! si le bonheur était ainsi près de moi, je n'hésiterais pas, comme vous, à m'en saisir.

— Allons; je vous suis.

J'ai déjà dit que du côté du salon d'apparat se trouvait une pièce ayant une double entrée dans ce salon et dans un autre qui lui servait d'anti-chambre. M. de Rosière était déjà dans l'une de ces pièces, et avait entendu, à travers la portière, l'entretien de Ghizla avec son frère; ce fut dans l'autre que Ghizla fit entrer madame Dalton.

— Restez ici, lui dit-elle à voix basse.

Et, voyant qu'Eugénie regardait avec étonnement autour d'elle, elle ajouta, en lui montrant la porte qui donnait dans le grand salon :

— Vous êtes seule, ici; mais là, se trou-

vent des personnes dont vous entendrez les paroles. Jusqu'au moment où je viendrai vous retrouver, promettez-moi de ne pas sortir...

— Qui parle ? demanda madame Dalton en prêtant l'oreille.

— M. d'Asberg et Rodolphe... Pardon pour tous les deux, madame; c'est la seule condition que je mets à votre bonheur.

— Rodolphe, d'Asberg, répéta madame Dalton avec un mouvement de stupeur. Ah! partez, laissez-moi. Je vous promets ce que vous demandez.

— Vous m'aimerez, dit encore Ghizla en sortant.

J'ai maintenant à rapporter un entretien dont, témoins invisibles, Georges et Eugénie entendirent chacun les moindres paroles et retirèrent tous deux un bien égal. On devine déjà que c'était en combinant

cette scène ; que Ghizla avait voulu arriver au but généreux qu'elle avait en vue.

— Eh ! quoi, disait d'Asberg, au moment où madame Dalton put l'entendre, vous renoncez à la fois au bonheur de votre sœur et à celui que vous pouviez espérer vous-même ?

— Écoutez, d'Asberg ; long-temps avant le moment actuel, j'ai eu des scrupules, des remords, dirai-je même, quand j'ai envisagé l'ensemble et les détails de ma folle entreprise. Les larmes d'Eugénie, l'amitié aveugle de Georges combattaient bien puissamment l'immense désir que j'avais de rendre heureuse ma bien aimée Ghizla. Car c'est d'elle surtout qu'il s'agissait, mon ami, et je n'avais pas tardé à reconnaître l'inutilité de mes efforts pour plaire à madame Dalton : Elle ne m'aimait pas plus que vous, mon cher ! Je le répète, l'admirable courage avec

lequel madame Dalton sacrifiait son amour à l'honneur de ma sœur et à celui de Georges; la lutte héroïque dont elle sortit victorieuse ; sa crédulité me troublaient profondément l'âme, et pourtant je me raidis contre mes remords, je persistai à lui laisser croire que Georges avait séduit ma sœur, qu'il l'aimait encore, qu'il ne l'avait abandonnée que pour courir à de nouvelles amours. Je refoulai les mouvemens de ma conscience pour exiger avec votre appui que la malheureuse Eugénie consommât elle-même le sacrifice en feignant de vous recevoir pour époux. J'eus ce courage, d'Asberg, et celui plus grand encore de sentir contre mon sein le sein palpitant de Georges en larmes, sans fléchir dans ce projet que je déteste maintenant. Eh bien! d'Asberg, toute ma force d'âme, ou mon endurcissement dirai-je plutôt, s'est évanoui de-

puis un instant. Hier, j'ai fait une nouvelle alliance avec l'ennemie acharnée de Rodolphe, avec cette marquise de Tréville, si complètement organisée pour le mal et qui le fait avec tant d'empressement ; nous avons combiné un nouveau mensonge qui devait séparer sans retour Georges et madame Dalton, désoler celle-ci et ramener l'autre près de ma sœur, lorsqu'une parole de cet ange qu'on appelle Ghizla est venue porter la lumière devant mes yeux. A vous, qui êtes mon ami, mais qui ne pouvez comprendre bien des délicatesses de position que je dirais à ma sœur, je ne vous confierai pas les projets sinistres que je nourrissais tout-à-l'heure encore. Mais à cet ange, je lui ai tout dit, et, maintenant, je rougis de tout. Ma sœur a renié un bonheur fondé sur le mensonge, elle a trouvé des mots pour me faire honte des larmes de madame Dalton, de la con-

fiance trahie de Georges, de ce rôle de duplicité et de fourberie que j'avais cru absous par son but ! Ah ! d'Asberg, je ne le dirai jamais assez : Ghizla est un ange ; un ange d'amour et de générosité. Ces deux femmes sont égales en vertu et en beauté, d'Asberg, toutes deux nobles et capables des plus grands sacrifices... Que vous dirai-je? Ghizla trame maintenant un projet dont je ne sais que l'objet sans en connaître les moyens : elle aime passionnément M. de Rosière, et veut l'unir pour toujours à sa rivale. Dieu veuille que cela soit possible ! mais j'ai remis hier à madame de Tréville cette lettre que vous connaissez, lettre extorquée à la pauvre Eugénie pour la compromettre davantage aux yeux de Georges, quand nous voulions mettre entre celui-ci et elle obstacles sur obstacles. Quel usage une femme

aussi artificieuse que déloyale, aura-t-elle fait de cette lettre...

Ici, je dois interrompre mon récit, parce qu'au moment où Rodolphe prononçait ces mots, Ghizla de Maltingen entrait dans la pièce où se trouvait M. de Rosière. A sa vue, ce dernier, incapable de vaincre l'émotion qui l'agitait depuis le commencement de cette scène, s'élança vers elle et voulut se jeter à ses pieds; mais Ghizla l'en empêcha d'un regard.

— Ne me dites rien, monsieur, dit avec une noble tendresse mademoiselle de Maltingen, vous m'avez entendue, vous me connaissez maintenant; vous savez mon but et les moyens que j'ai employés pour y parvenir. Votre bonheur était le vœu de mon cœur, ce vœu sera bientôt exaucé. Allez à Bentheim, Georges; c'est là qu'une épouse bien-

aimée vous sera rendue. En me séparant de vous, je ne veux vous demander que deux choses : pardon et oubli pour Rodolphe qui ne fut coupable que par affection pour moi... souvenir bienveillant pour votre sœur Ghizla. Adieu, Georges ; que le nom de Maltingen vous rappelle, dans votre félicité, la sœur que vous aviez choisie dans vos jours de douleur. Adieu, ne me répondez pas, allez à Bentheim.

Éperdu, saisi d'admiration devant tant de dignité et d'abnégation, Georges saisit avec transport la main de Ghizla.

— Pardon pour Rodolphe, oh! oui, et vous!... O Ghizla, votre souvenir sera le compagnon de toute ma vie.

Il lui baisa la main et sortit en refoulant avec peine l'expression d'une reconnaissance, qu'il n'aurait peut-être pas su formuler.

— Parti !...

En prononçant ce mot, Ghizla se laissa tomber sans force sur un siège ; regardant autour d'elle avec effroi, il lui sembla qu'une éternelle solitude venait de commencer pour elle... Parti! Ce mot disait toute l'histoire de ce rêve si tendrement caressé, et qui devait finir par un réveil affreux..... Parti! En la quittant, Georges avait emporté tout ce qui fait chérir et supporter la vie, un but, un espoir, un avenir qu'on aime à entrevoir, si éloigné qu'il soit. Parti! Son cœur saignait d'une blessure que rien ne pouvait plus calmer : car ce départ, qu'elle avait préparé, était irrévocable et ne devait pas avoir de retour. La pauvre enfant pleura... Ah! ne la blâmons pas; admirons plutôt la noblesse de cette âme qui se résignait à une douleur limitée seulement à la tombe, quand elle eût, peut-être, facilement retenu

ce bonheur qui lui avait été présenté.....

— Mon œuvre n'est pas encore accomplie, se dit-elle bientôt en essuyant ses larmes ; j'ai cédé mon trésor, il faut que je le livre maintenant à celle qui doit le posséder.

Au moment où elle sortait du salon pour aller vers madame Dalton, une voiture arriva, et Gottlieb vint annoncer madame de Tréville.

— Dieu soit loué ! s'écria Ghizla en allant au-devant d'elle.

Pendant cet incident que je suis forcé de rapporter comme une digression, la conversation de d'Asberg avec Rodolphe avait continué, et madame Dalton n'en avait pas perdu un mot.

— Vous vous exprimez bien légèrement sur cette femme, avait dit d'Asberg en interrompant Rodolphe ; j'ai à me plaindre de la

marquise de Tréville, elle a fait avec moi la coquette et s'est servie de moi... Mais...

— Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, reprit brusquement Rodolphe, madame de Tréville s'est moquée de vous. Elle voulait se venger de Georges et voilà tout. Vous n'auriez jamais rien obtenu d'elle...

— Se venger de Georges!... Mais par le diable, quelle injure pouvait-elle avoir à venger?...

— Il ne m'appartient pas de vous le dire; ce secret n'est pas le mien. Il eut été probablement de vous, comme de Bréval, qui, à ce que j'ai appris, l'a suivie ici. Mais vos affaires, mon cher d'Asberg, sont finies. Vous avez trop de bon sens pour vous fâcher. Je suis bien plus inquiet de l'usage qu'a pu faire de certaine lettre, cette femme diabolique.

La porte du salon s'ouvrit et madame de

Tréville entra, suivie de madame Bradescoff et du jeune diplomate Bréval. En apercevant M. d'Asberg, la grande coquette fut légèrement troublée ; mais elle se remit assez promptement de son étonnement, et, saluant avec la grâce irrésistible qu'elle savait employer parfois, elle continua de causer avec madame Bradescoff, tandis que les hommes se donnaient la main.

— Votre chapeau est vieux comme Nabuchodonosor, ma chère dame, dit-elle à la femme du capitaine ; il vous coiffe en dépit du bon sens.

Mais la digne Bradescoff n'avait garde de lui répondre, un homme avait frappé ses yeux, et toute son attention s'était portée sur lui.

— Rodolphe, s'écria-t-elle, est-ce vous que je revois ?

Puis, rouge comme une cerise, émue plus

que de raison, elle allait s'élancer vers le jeune Maltingen, si Gottlieb n'était venu l'appeler de la part de Ghizla.

— Je reviens, Rodolphe, je reviens: vous avez bien des choses à me dire!

Mais la bonne dame ne revint pas; ce fut Ghizla, qui, après l'avoir éloignée en la priant d'aller à l'autre bout du château pour quelque soin de ménage, vint rejoindre la compagnie à sa place.

— M. de Bréval veut-il venir me donner ses conseils pour une vue de France que je viens d'achever, dit-elle?

— Quelle vue, Ghizla? demanda madame de Tréville.

— Je vous la montrerai quand ces messieurs m'auront donné leur avis. M. d'Asberg, arrive de France, si je ne me trompe, et certes son opinion aussi aura du prix pour moi. Venez tous deux, messieurs.

Madame de Tréville desirait elle-même un tête-à-tête avec Rodolphe, aussi appuya-t-elle la proposition.

— Allez, messieurs, et revenez bien vite, car M. de Maltingen m'a déjà raconté tous ses voyages.

— Je reviendrai vous raconter aussi les miens, madame la marquise.

Ces mots furent dits avec intention par M. d'Asberg, mais ils ne produisirent aucun effet sur la marquise, qui, en riant, se tourna vers Rodolphe.

— Messieurs, dit Ghizla, lorsqu'elle se trouva avec d'Asberg et Bréval dans le premier salon; j'ai pris un prétexte pour vous attirer ici. Je n'ai aucun dessin à vous soumettre; mais je veux vous rendre un véritable service. Entrez-là, et restez-y. Vous entendrez peut-être des choses intéressantes pour tous les deux.

Bréval et d'Asberg se regardèrent avec surprise, mais Ghizla avait ouvert la porte de la pièce où se trouvait un instant auparavant Georges de Rosière, et, sur une seconde invitation, ils entrèrent fort intrigués.

— Qu'avez-vous fait de la lettre que je vous ai remise hier? demanda impérieusement Rodolphe à madame de Tréville.

— Mes efforts n'ont-ils donc produit encore aucun effet? répondit madame de Tréville. Cette lettre, Georges de Rosière l'a eue sous les yeux ce matin et il l'a envoyée à la jeune veuve.....

— Comment, vous avez osé?

— Que vous prend-il? osé! J'ai osé bien autre chose, ma foi! Pour prix de cette lettre, M. de Rosière a consenti à en écrire une autre que j'ai envoyée à madame Dalton. En deux mots, nous avons réussi; à force

de ruses et d'esprit, Georges et Eugénie sont à jamais séparés..... N'est-ce pas là du génie? Georges n'est-il pas près de votre sœur?

— Ne vous applaudissez-pas tant, madame, dit Rodolphe d'un air sombre. Le mensonge n'est plus à l'ordre du jour. Votre vanité ne sera pas vengée de ses échecs, votre méchanceté ne sera pas satisfaite, et vos intrigues touchent à un terme fatal.

— Que signifie ce ton?

— Ce ton signifie, madame la marquise, que je dois répudier votre alliance avec le chagrin mortel d'y avoir jamais eu recours; cela veut dire que, grâce à la générosité d'un enfant, Georges et madame Dalton seront bientôt réunis et s'expliqueront, sans doute, sur les prétendus torts que, de part et d'autre, vous aviez imputés à chacun d'eux. Cela veut dire, enfin, que ma sœur a su se mettre à l'abri des persécutions que vous vous

seriez sans doute plue à diriger contre elle ; cela veut dire que me voici prêt à vous démasquer, en présence de tous, armé de cette lettre fatale, écrite par vous, dans un moment de délire, à un homme qui vous repoussait, et qui, maintenant, sans doute, vous méprise autant que moi-même: je veux parler de M. de Rosière. Voilà ce qu'il faut entendre de mes paroles, madame la marquise; vous pouvez confier vos peines à votre nouveau champion, M. de Bréval. Vous l'avez sans doute captivé comme l'innocent d'Asberg à l'aide de quelque mensongère histoire. Tant mieux pour vous, car d'Asberg vous échappe et vous demandera peut-être compte lui-même...

— M. d'Asberg et M. de Bréval sont deux sots, interrompit brusquement madame de Tréville. Quant à vous, monsieur, qui

êtes devenu si subitement rigide, quant à l'innocente Ghizla...

— Taisez-vous, s'écria impétueusement Rodolphe.

Mais l'entrée subite de Bréval et de d'Asberg arrêta l'explosion de la colère du jeune homme. Bréval était pâle et agité, d'Asberg pourpre de fureur. Pour madame de Tréville, elle supporta vaillamment cet incident, résultat d'une petite vengeance de Ghizla.

— Nous avons tout entendu, dit Bréval d'un air indigné.

— Vous vous êtes donc moquée de moi, ajouta d'Asberg.

— Ah! c'était un piége? répondit avec sang-froid la marquise. Eh! bien, messieurs, M. d'Asberg a raison et moi je ne m'en dédis pas. Je vais vous apprendre une vérité : c'est

qu'une femme d'esprit se sert des sots et ne les paie jamais,

— Je rougis d'avoir pu, pour un prix si mesquin, m'allier avec un tel monstre, dit encore d'Asberg.

— Vous m'insultez, messieurs, c'est de la galanterie allemande.

Pendant que ceci se disait, le pauvre Bréval, retiré dans un coin du salon, arrachait avec confusion de son sein cette écharpe, gage illusoire d'un amour qui n'avait jamais existé : la marquise le remarqua et partit d'un éclat de rire.

— Vous quittez mon service et ma livrée parce que je ne vous paie pas vos gages, c'est bon. Mais vous, Monsieur de Maltingen, ne croyez-pas m'avoir intimidée : je saurai me venger de cette injurieuse scène.

En ce moment, Ghizla parut.

— Je me retire, mademoiselle, et j'em-

porte une haute idée de l'hospitalité de votre maison. L'injure paie ici mon amitié... D'autres, en revanche, M. de Rosière, entre autres, ont trouvé ici un accueil plus tendre... J'ai voulu servir vos amours, vous n'avez pas voulu de mon concours : soyez donc heureuse sans moi. Je vois, aux larmes de vos yeux, que vous êtes au faîte du bonheur...

— Sortez! s'écria d'une voix formidable Rodolphe de Maltingen.

—Ce n'est rien, frère, dit la pauvre Ghizla en luttant avec courage contre sa douleur.

La marquise sortit, en effet, conservant jusqu'au bout son masque riant et moqueur. Mais, arrivée à sa voiture, ses forces l'abandonnèrent; la colère qui l'étouffait fit explosion et elle s'écria en se tordant avec désespoir sur la banquette :

— Humiliée et non vengée !

— Vous ai-je tenu parole ? demanda Ghizla en entrant doucement dans la pièce où se trouvait madame Dalton.

— C'est à vos pieds que je veux vous remercier, s'écria celle-ci avec effusion, en se précipitant en effet.

— Dans mes bras, sur mon cœur... Là, du moins, je puis pleurer.

— Ghizla, il n'est pas de mots pour exprimer mon bonheur... J'étais digne de vous, puisque j'avais consenti au même sacrifice...

— Hélas ! soyez heureuse ! aimez-moi, aimez mon souvenir. Le bonheur que je vous donne est d'un prix inestimable... Je sais ce qu'il vaut... Je le sais par ce qu'il me coûte. Maintenant, adieu. M. de Rosière vous attend à Bentheim.

— A Bentheim !... Ghizla, adieu... Une âme éternellement reconnaissante priera le

ciel de vous envoyer un peu de ce bonheur dont vous me dotez si généreusement.

— Ne me parlez pas de bonheur... Adieu, pour jamais.

Une dernière étreinte rassembla ces deux femmes, si éminemment douées des qualités de l'âme les plus nobles et les plus tendres, et elles se séparèrent, l'une pour voler vers l'Éden fleuri qu'elle avait cru perdre pour toujours, l'autre pour commencer une vie de douleur et de résignation.

— Que fais-tu là, ma sœur, dit Rodolphe en venant joindre Ghizla.

—L'île enchantée a fui, Rodolphe, s'écria la jeune fille en se précipitant au cou de son frère. Toi seul me reste...

— Pour pleurer avec toi, ma bien aimée sœur.

En ce moment, le bruit du cor se fit entendre.

— Sèche tes pleurs, ma Ghizla, voici mon père.

— Tu as raison, frère..... Personne ne doit voir mes larmes, personne que toi seul. Mais, les tiennes, les verrai-je couler ? m'en diras-tu la source !..

— Tu sauras cette triste et funeste histoire...

— Ta voix est brisée, tu frémis... ah ! courage, Rodolphe... viens au devant de notre père ; viens offrir à ses caresses un front serein et heureux. Tous deux nous allons faire l'apprentissage d'une nouvelle vie qui s'appellera :

SOUFFRIR ET SOURIRE !

FIN.

